

ALIZES,
Revue Angliciste de La Réunion

est une publication semestrielle
de la Faculté des Lettres de l'Université de La Réunion

Directeur de la publication : Alain Geoffroy

Comité éditorial : Jean-Luc Clairambault
Claude Féral

Diffusion : François Duban

Comité de lecture : Paul-Gabriel Boucé (Paris III), Jean-Louis Duchet
(Poitiers), Jean-Pierre Durix (Dijon), Jean-François Gournay (Lille III),
Daniel Royot (Lyon III), Jacques Tual (Lille III)

Commandes : Secrétariat de la Recherche et des Publications,
Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de La Réunion,
26, rue de la Victoire, 97400 Saint Denis

Prix de ce numéro : 65 F.

Sommaire

I – POUVOIRS

Pouvoir et luttes d'influence dans la tragédie élisabéthaine : survivance de quelques structures et attitudes médiévales, <i>par Maurice Abiteboul</i>	p. 7
Qui mène le jeu ? Etude sémiotique de <i>Candida</i> de G. B. Shaw, <i>par Eileen Wanquet</i>	p. 19
Maître ou esclave ? <i>Benito Cereno</i> ou les chausse-trappes d'un récit truqué, <i>par Serge Meitinger</i>	p. 33
Le pouvoir à la lettre dans <i>Absalom, Absalom!</i> de William Faulkner, <i>par Alain Geoffroy</i>	p. 47
Pouvoir, tyrannie et création littéraire chez Vladimir Nabokov : l'exemple de <i>Bend Sinister</i> , <i>par Christine Raguet-Bouvard</i>	p. 57
Aspects of power in C. J. Koch's <i>Year of Living Dangerously</i> , <i>par Geneviève Laigle</i>	p. 69
L'Inde en rupture de pouvoirs, <i>par Michel Pousse</i>	p. 83
The Snail Darter Case : Environmentalism and Power in the United States, <i>par François Duban</i>	p. 95
Terre et Pouvoir, <i>par Claude Féral</i>	p. 109

II – C.A.P.E.S. 1992

Les rapports américano-vietnamiens de 1956 à 1975, ou les
réalités occultées d'une mésalliance, *par René Dubois* p. 117

Les Noirs américains pendant la guerre du Vietnam,
par Françoise Clary p. 127

Walden : l'humour au fond des bois,
par Daniel Royot p. 135

La transmission du savoir : de l'université à la classe ;
réflexions sur l'épreuve professionnelle du
C.A.P.E.S. externe, *par Françoise Kischinevsky* p. 143

Erratum p. 149

Pou
élect
struct

POUVOIRS

Pouvoir et luttes d'influence dans la tragédie élisabéthaine : survivance de quelques structures et attitudes médiévales

Maurice Abiteboul
Université d'Avignon

Nous savons ce que la littérature élisabéthaine doit à la tradition médiévale de la Moralité, à l'esprit du *de casibus* et du *contemptus mundi* à une rhétorique de la persuasion,¹ bref, nous avons appris, avec l'aide notamment de Willard Farnham,² que "l'héritage médiéval de la tragédie élisabéthaine" est loin d'être négligeable, qu'il apparaît toujours au moins en filigrane, même dans les pièces les plus "baroques" de la période.³

Nous nous proposons d'étudier ici comment un thème, celui du pouvoir et des luttes d'influence, que les circonstances ont placé au premier rang des préoccupations des Elisabéthains (puis des Jacobéens) et qui a constitué le centre d'intérêt des grandes tragédies historiques de Shakespeare, est aussi un des thèmes majeurs de la plupart des grandes tragédies du temps, témoignant alors de la survivance de quelques structures et attitudes médiévales. En particulier, il conviendra de s'interroger, en premier lieu, sur les avatars du pouvoir à travers différentes pièces conformément à un schéma médiéval traditionnel : "la Roue de la Fortune" ; puis seront examinées ces luttes d'influence que la Moralité médiévale avait popularisée dans l'affrontement sans merci qui opposait le Vice et la Vertu et qui attestent la vigueur de la tradition éthique et spirituelle.

Pour illustrer notre propos, et compte tenu du cadre nécessairement limité dont nous disposons, nous avons choisi de faire référence à Thomas Kyd, le grand précurseur, aux quatre grandes tragédies de Shakespeare et aux trois dramaturges jacobéens à notre sens les plus représentatifs, Tourneur, Webster et Middleton.

¹. Voir Charles Osborne McDonald, *The Rhetoric of Tragedy* (The University of Massachusetts Press, 1966), notamment le chapitre sur la Renaissance.

². Willard Farnham, *The Medieval Heritage of Elizabethan Tragedy* (Oxford: Basil Blackwell, 1936).

³. Voir Maurice Abiteboul, *Les rapports de l'Éthique et de l'Esthétique chez Tourneur, Webster et Middleton* (Lille : A.N.R.T., 1986), notamment pp. 1427-79, sur "l'esthétique baroque comme réponse aux interrogations éthiques d'un 'siècle désarticulé'".

I — Le pouvoir dans tous ses états : la "Roue de la Fortune" au temps d'Elisabeth... et plus tard.

1 — La conquête du pouvoir

C'est dans *Macbeth* que s'observe le plus aisément cette première phase, phase ascendante qui met en oeuvre les énergies et le dynamisme du prétendant au pouvoir. C'est bien sûr par un procédé d'ironie que Shakespeare, imperceptiblement, laisse le soldat revenu du combat, présenter Macbeth comme un valeureux général "méprisant la Fortune" (I, 2, 17) ; mais les sorcières, par leurs propos équivoques, annoncent à de dernier "deux vérités" qui lui apparaissent aussitôt "comme d'heureux prologues à l'acte ambitieux de ce thème royal" (I, 3, 128-9).

Lorsque Duncan lui promet de "mettre [ses] soins à [le] faire grandir" (I, 4, 27-8), la fascination du pouvoir croît alors en lui et commence à l'obséder : la course aux honneurs et aux hautes fonctions est en effet chez Macbeth, comme l'était la *libido dominandi* des âges précédents, le moteur d'une action qui, une fois déclenchée, précipitera le héros dans un mouvement qui ressemble fort à une fuite en avant (III, 4, 137-8) et ce, jusqu'à sa destruction finale ; il admet volontiers que le voilà suffisamment "comblé d'honneurs" (I, 7, 32), mais se laisse bientôt convaincre par son épouse de la nécessité d'entreprendre sans tarder, et par les moyens les plus brutaux, la conquête du pouvoir : "La chose est résolue, et je vais bander / Toutes les forces de mon corps à cette oeuvre effroyable" (I, 7, 178-80).

Le pouvoir conquis par la force, en dehors de toute légitimité, entraîne les crimes qui accompagnent toute usurpation : la tyrannie, l'oppression et la répression, que toute la pièce de *Macbeth* illustre d'ailleurs abondamment. La violence et la ruse,⁴ comme l'attestent *Richard III* et les grandes tragédies historiques de Shakespeare, mais aussi ses pièces romaines, mais également tant d'autres pièces de la période, du *Tamerlan* de Marlowe au *Valentinien* de Beaumont et Fletcher, sont des instruments privilégiés de toute conquête illégitime du pouvoir. Il est clair que tout devient obstacle à qui veut brûler les étapes pour parvenir au faite du pouvoir, et c'est très lucidement que, dans un *aparte*, Macbeth fait le point, dès que sont encouragées ses premières espérances : "(A part). Prince de Cumberland ! Ceci, c'est un degré / Où je dois trébucher ou que je dois franchir, / Car il bloque ma route" (I, 4, 48-50) : donc renoncer ou lutter, et, à la limite, vaincre ou périr, telle est l'alternative devant laquelle se retrouve le prétendant au pouvoir qui ne respecte pas les décrets divins en voulant anticiper, d'une manière ou d'une autre, sur l'ordre naturel

des choses régi par le Temps et voulu par la Providence ; le crime de lèse-majesté ou crime contre le droit divin ne peut qu'avoir évidemment des conséquences néfastes.

2 — L'exercice du pouvoir

Au sommet de la "Roue de la Fortune", après la phase ascendante que nous avons décrite, le nouveau détenteur du pouvoir, l'usurpateur, exerce son autorité, au prix du sang versé et de l'iniquité. Alors surgissent les spectres des monarques légitimes détrônés et des victimes assassinées. C'est à l'acte III seulement dans *Macbeth*, qu'apparaît le fantôme de Banquo, lequel devait être "souche du roi, sans être roi" (I, 3, 67) et constituait donc une menace à éliminer d'urgence ; c'est à l'acte IV que s'organise la résistance contre l'oppressé et que sont évoquées les souffrances de l'Ecosse sous le règne du tyran Macbeth (IV, 3, 165-172). Mais c'est dès le premier acte qu'on apprend, dans *Hamlet*, que, sous le règne de Claudius, "quelque chose va mal" (I, 2, 255), qu'il y a "quelque chose de pourri dans cet état du Danemark" (I, 4, 90), qu'enfin "ce siècle est désarticulé" (I, 5, 188) : des rumeurs de guerre, une corruption latente, des relents de luxure, une atmosphère de trahison, le doute qui s'installe, l'écoeurement qui prend à la gorge, le malaise de toute une époque, tels sont les premiers symptômes repérables de cette maladie qui va se répandre sur tout le royaume et qui est en train de gagner la Cour, de proche en proche, après la révélation du Spectre. La pièce de *Hamlet* commence donc alors que l'usurpateur exerce déjà pleinement le pouvoir. L'accent est alors mis essentiellement sur les craintes de contestation et de subversion qu'éprouve le nouveau monarque : "la liberté dont il [Hamlet] jouit est un danger pour tous" (IV, 1, 14) ; et encore, opprimé par l'angoisse qui l'étreint : "Comme il est dangereux que cet homme reste en liberté !" (IV, 3, 2). L'autorité de Claudius est en effet battue en brèche, sa légitimité mise en doute, sa trahison soupçonnée, son crime pressenti : "Mon âme était prophète !" (I, 5, 40). Que vaut, dès lors, ce pouvoir menacé et douteux ? Pour tenter de l'assurer sur ses bases, Claudius essaie bien d'user de diplomatie et, par des discours habiles, s'efforce d'entrée de jeu, de gagner l'affection ou du moins la bienveillante neutralité d'Hamlet : "Rejetez, s'il vous plaît / Ce stérile chagrin, et considérez-nous / Comme un père" (I, 2, 106-8). Ce n'est qu'après l'échec de cette tentative, et devant la menace qui se fait plus pressante ("Cette pièce est le piège / Où se prendra la conscience du roi" (II, 2, 633-4), que Claudius l'usurpateur se résout à employer les grands moyens : "L'état de notre royaume ne saurait admettre / Si près de nous le risque que ses extravagances / Font croître d'heure en heure" (III, 3, 5-7).

L'exercice du pouvoir comporte dans certaines circonstances, on le voit dans *Hamlet*, des risques mortels pour le monarque en place et lui impose

⁴. Voir Wyndham Lewis, *The Lion and the Fox* (London: Methuen UP., 1951; 1st ed.; Grant Richards Ltd, 1927).

parfois la nécessité de prendre des mesures extrêmes qui toujours seront censées être adoptées pour servir la raison d'Etat.

3 - La vacance du pouvoir

Dans sa troisième phase, la "Roue de la Fortune" nous montre comment le monarque est conduit, pour que s'accomplisse son destin funeste, vers un point de non-retour, comment, déchu et humilié, il est broyé après avoir été porté vers les sommets de la gloire et de la puissance. Cette chute, qui n'intervient généralement qu'au dernier acte — c'est le cas notamment dans *Macbeth* et dans *Hamlet* — se produit dans *Le Roi Lear* dès le premier acte, à partir du moment où, seule et ultime manifestation de son pouvoir dans la pièce, le vieux roi annonce sa décision de partager son royaume : "Sachez que nous avons partagé / En trois notre royaume, car c'est notre ferme dessein / De soulager nos vieux ans de tous soins et affaires" (I, 1, 36-8). Il s'agit certes d'un acte d'abdication volontaire mais qui, au même titre que le processus d'usurpation, constitue une atteinte à la loi divine car dans un cas comme dans l'autre, il y a volonté humaine d'anticiper sur des événements que seule la divine Providence était habilitée à gouverner. C'est avec beaucoup de pertinence — et d'impertinence ! — que le Fou s'adressant à Lear, résume cette position : "Si tu étais mon bouffon, m'n'once, je te ferais fouetter pour avoir vieilli avant l'heure" ; et encore : "Tu n'aurais pas dû être vieux avant d'être sage" (I, 5, 39-41) quoi qu'il en soit, la décision d'abdication (qui correspond très exactement à un péché contre un ordre de nature et une transgression de la loi divine), en intervenant dès l'acte I, va permettre à la pièce de développer les conséquences funestes d'une dissolution et d'une dissémination du pouvoir.

Il est vrai que l'abdication, étant en soi un aveu d'impuissance et d'incapacité d'exercer le pouvoir, constitue d'une certaine manière une mesure avisée, paradoxalement. Il n'en demeure pas moins que Shakespeare l'évoque comme un acte aux multiples implications soulignant le processus de dégradation morale et spirituelle auquel il donne lieu, approfondissant l'étude des relations de l'homme sans pouvoir et de son entourage, explorant et fouillant la conscience malheureuse de qui, sans doute, était "moins coupable que victime" (III, 2, 59-60) : pour Lear, dépouillé de son fait de toute autorité, subsiste cependant la nostalgie de cette autorité perdue, nostalgie que l'on décèle sans peine, lors de la célèbre scène de la tempête sur la lande désolée dans ce discours plein d'amertume :

Vent et pluie, foudre et feu, vous n'êtes pas mes filles...

... Je ne vous ai pas fait don de royaumes, en vous appelant mes enfants.

Vous ne me devez nulle obéissance. (III, 2, 15-8)

C'est aussi une réflexion profonde que suscite la douloureuse expérience du pouvoir perdu, et elle s'accompagne d'une compassion toute nouvelle pour ces humbles et ces humiliés que l'homme de pouvoir ignorait ou méprisait encore naguère : "Pauvres hères tout nus [...] Oh ! de tout cela j'ai pris trop peu de soucis !" (III, 4, 28-33). Si donc la perte du pouvoir correspond à un état objectif de déchéance, elle peut comporter en revanche, on le voit dans *Le Roi Lear*, une qualité rédemptrice absente évidemment dans les deux premières phases, celles de la conquête et de l'exercice du pouvoir. Claudius, dans son monologue de la scène de prière, avait aussi (hypocritement ?) pressenti que le pardon (et la rédemption) ne faisait pas bon ménage avec l'exercice d'un pouvoir (dans ce cas) mal acquis : "Impossible, puisque je détiens encore les objets / Qui m'ont fait commettre ce meurtre / Ma couronne, mon ambition, ma reine" (III, 3, 53-4). Quant à Macbeth, à partir du moment où s'accomplit "l'acte horrible" qui va le porter au pouvoir suprême, son destin est scellé et la fracture spirituelle qui va faire de lui un autre homme ébranle définitivement sa conscience : "J'avais un grand besoin de la grâce divine, et cet 'Amen' / M'est resté dans la gorge" (II, 2, 32-3).

4 - Les succédanés du pouvoir

La notion de pouvoir comporte, en dehors du schéma traditionnel de la "Roue de la Fortune", deux cas de figure qui n'ont pas été examinés jusqu'ici : (a) le pouvoir par délégation ; (b) le pouvoir par défaut.

Dans le premier cas, il s'agit d'un processus légitime et, dirons-nous, légal d'une certaine manière. Thomas Kyd nous en offre deux exemples tout à fait adéquats dans *La Tragédie espagnole*. Tout d'abord, le personnage de Revenge, qui mène l'action, non pas tellement en son nom propre mais parce qu'il a été désigné par Proserpine, à qui Pluton a délégué ses pouvoirs, pour conduire le spectre d'Andréa jusqu'au séjour des vivants et lui offrir le spectacle du châtiment de son assassin⁵ : le pouvoir de Revenge est ainsi en quelque sorte cautionné par une autorité supérieure, garante à la fois de son bien-fondé et du bon droit de son exercice. Il y a aussi, dans l'action principale, cette délégation de pouvoir dont bénéficie Hiéronimo, Maréchal d'Espagne, en charge de l'application de la justice royale, elle-même émanation de la justice divine. A tous ses niveaux, le pouvoir est ici encore un pouvoir exercé par procuration, l'éclairage portant non sur sa généalogie ou sa destinée, comme dans les grandes tragédies de Shakespeare, mais plutôt sur les conditions de son exercice, sur sa fragilité, voire sur ses ambiguïtés (Hiéronimo : vengeur ou justicier ?)

⁵ Maurice Abiteboul, "Situation d'un personnage au-dessus de tout soupçon : Revenge dans *The Spanish Tragedy* de Thomas Kyd", *M.C. Rel.*, IX (1991), pp. 3-12.

Dans le cas du pouvoir par défaut, deuxième cas à considérer ici, nous avons affaire à un processus aléatoire et conjoncturel : l'autorité légitime étant défaillante, s'installe à sa place un pouvoir par substitution tant il est vrai que la nature a horreur du vide ; Thomas Middleton et William Rowley, dans *The Changeling*, illustrent ce cas de figure, notamment dans l'intrigue principale ; De Flores remplaçant Alsemero en deux circonstances notables : d'abord, lorsqu'il est question d'éliminer Alonzo, le fiancé de Béatrice, Alsemero propose de lui lancer un défi et de le tuer en duel : "Puisque vous êtes plongée dans cette détresse, supprimer la cause" (II, 2, 23) ; mais c'est en définitive De Flores qui par un assassinat, accomplit la besogne à la place d'Alsemero. Plus tard pour prix de ce "service", Béatrice s'offre à De Flores qui, une fois de plus, remplace Alsemero, dépossédé cette fois de ses prérogatives conjugales. Un autre exemple de pouvoir détourné est fourni par l'utilisation que fait Béatrice du "Livre des secrets" détenu par Alsemero et grâce auquel elle parvient à "duper / Le maître du mystère" (IV, 1, 38-9) en s'appropriant une connaissance – et donc un pouvoir – jalousement préservé par les initiés. Il est clair que le Docteur Faust de Marlowe comporte aussi, à ce niveau, une réflexion sur le pouvoir de la connaissance et que cette pièce mériterait bien entendu à ce titre une étude détaillée.

Pour autant, l'examen de la notion de pouvoir, dans les pièces élisabéthaines, ne se limite pas au schéma de la "Roue de la Fortune", ni aux problèmes posés par les cas de délégation ou de défaillance. Il s'étend, dans un rappel des confrontations médiévales entre le Vice et la Vertu, aux luttes d'influence que se livrent les défenseurs de la Foi, de l'Espérance et de la Charité d'une part et le monde de l'iniquité et de la corruption d'autre part.

II – Luttes d'influence : la tragédie élisabéthaine et l'éthique médiévale

1 – Apologie des valeurs traditionnelles

Comme au temps des Moralités, comme dans les débats ou interludes, deux camps s'affrontent, qui tentent de faire prévaloir leurs points de vue respectifs, de soumettre à leur influence l'âme du protagoniste, partagée entre les séductions du Vice et les arguments de la Vertu. Des pièces comme *Une femme tuée par la bonté* de Thomas Heywood ou *Dommage qu'elle soit une Putain* de John Ford, parmi d'autres, en constitueraient des illustrations adéquates. Nous avons choisi de nous limiter ici à trois exemples, nous semble-t-il, caractéristiques :

a) – Foi et Tentation

La Tragédie du Vengeur de Cyril Tourneur met aux prises les représentants du Mal, les différentes *libido* de l'âge précédent, et, à travers ce héros parfois ambigu qu'est Vendice, un représentant de la Foi, de la foi dans les valeurs traditionnelles. Les noms-étiquettes ne laissent planer aucun doute sur les intentions de Lussurioso ou d'Ambizioso, ni sur la détermination de Castiza, la splendeur de Gloriana ou la constance de Gratiana.⁶ La tentation, bien sûr, est à l'œuvre et sa force corruptrice s'exerce sur les meilleurs mais la Foi, après bien des vicissitudes, des incertitudes et des intermittences, finira par triompher alors que les ennemis du Bien subiront une déroute sanglante après avoir longtemps impunément sévi. Luxure, esprit de vengeance, appât de l'or, trahisons et perfidies gagnent le monde de la Cour et se répandent avec une force irrésistible ; même les plus vertueux (Castiza – en apparence – et Gratiana) sont soumis à la tentation ou, comme c'est le cas de Vendice, utilisent les armes du Mal pour défendre la cause du Bien, risquant bien entendu en chemin de perdre leur âme. La bataille reste longtemps indécise tant les forces en présence ont du mal à se départager. Et même la victoire du camp des justes n'est pas absolument dépourvue d'ambiguïté : "Il est temps de mourir quand nous sommes à nous-mêmes nos propres ennemis" (V, 3, 110). En fait, alors que dans la *Tragédie de l'Athée*, la preuve est faite que le crime (c-à-d. le rationalisme) ne paie pas, l'opposition entre d'Amville et Charlemont étant à cet égard une illustration éclairante de la puissance de la grâce et des mérites de la croyance en la divine Providence, c'est en revanche à une démonstration par l'absurde que procède Tourneur dans *La Tragédie du Vengeur* où il évoque les dangers multiples qui menacent l'homme qu'a déserté la Foi, mais aussi la toute-puissance de la Foi agissante même lorsqu'elle a pour adversaire la toujours fascinante Tentation.

b) – Espérance et Misère spirituelle

Plus proche de nous que ces personnages assez conventionnels mis en scène par Tourneur, l'héroïne de *La Duchesse d'Analfi* de John Webster résume à elle seule un certain nombre de vertus qui toutes se ramènent à l'incarnation de l'Espérance : dignité, stoïcisme, courage, opiniâtreté, combativité, "intégrité de vie". Dans la lutte qu'elle mène contre ses frères, le Cardinal et Ferdinand, on reconnaît le combat de Persévérance contre Ruse et Violence, Perfidie et Désespoir. Le pouvoir du Mal s'exerce continuellement : en témoignent les nombreuses scènes d'horreur, qualifiées de mélodramatiques, où Ferdinand menace sa sœur d'un poignard, où apparaissent des effigies de

⁶. Pour cette dernière, c'est avec beaucoup de subtilité que Tourneur joue sur un registre ambigu.

cire destinées à épouvanter la Duchesse, où un spectacle dansé présenté par des fous lui est offert pour mieux la pousser au désespoir, où, enfin, toute une mise en scène macabre préside à son exécution après qu'elle a eu à subir menaces, verbales et physiques, intimidation, oppression et répression, toute la panoplie du Mal au plus fort de sa puissance : "Pour la conduire au désespoir" (IV, 1, 115). Mais c'est paradoxalement à l'acte V, alors que la duchesse, assassinée, n'apparaît plus en scène, que s'exerce le plus efficacement son influence sur les personnages survivants (voir la "Scène des échos", acte V, scène 3) et que s'affirme son triomphe spirituel : la folie de Ferdinand, la "conversion" de Bosola, les hallucinations et l'épouvante du Cardinal, le pouvoir auto-destructeur du mal (acte V, scène 5) sont autant de manifestations indubitables de l'influence bénéfique de la Duchesse qui, même (et surtout) après sa mort, continue de briller et d'éblouir : "Mes yeux sont éblouis" (IV, 2, 259) s'écriait déjà Ferdinand. Bien plus tôt encore dans la pièce, elle était annoncée comme "devant illuminer les temps futurs" (I, 2, 131), c'est-à-dire triompher de l'adversité et repousser — ne fût-ce qu'un temps — les ténèbres environnantes.

c) — Charité et Egoïsmes

Dans *Femmes, méfiez-vous des femmes*, Thomas Middleton dépeint un univers dominé par les passions les moins nobles, gouverné par les égoïsmes les plus criminels et où s'exerce la tyrannie des *libidos* non pas telles que les avait évoquées le Moyen Âge mais habillées des mobiles et des motivations d'un théâtre baroque, plus "réaliste", plus "psychologique". C'est toujours un égoïsme forcené qui guide l'action des personnages, envahis par le désir de posséder et "de garder les trésors les plus rares en des lieux très obscurs" (I, 1, 166) : c'est le cas de Léantio qui, ayant enlevé Bianca à sa riche famille, la considère comme "le butin le plus précieux" qui soit (I, 1, 43). Pour Hippolito désirant Isabella, pour le Duc épris de Bianca, pour Livia, désireuse de conquérir Léantio, un même mobile : la concupiscence, la convoitise. Pour parvenir à leurs fins, les personnages n'hésitent devant aucune vilenie : trahisons, traquenards, promesses fallacieuses, stratagèmes et surtout mépris de l'intégrité de l'autre : seule compte la satisfaction aveugle du désir : "J'ai de quoi me payer tout ce que je désire" (III, 2, 66) proclame Livia, résumant l'esprit de cette pièce d'où est absente toute pitié, toute grâce, et où règne une atmosphère de corruption et de bassesse : l'honneur y est bafoué, la confiance trahie, la charité cruellement écartée. Middleton a poussé jusqu'à l'extrême la description de cet univers sombre gouverné par le péché. Quelle est dans ces conditions la part, ou l'influence, des vertus traditionnelles qui mettent généralement fin au règne du Mal ? Il faut, en réalité, attendre la toute dernière scène, lors du masque final, pour assister par une série d'assassinats introduits de manière conventionnelle, à une *nemesis* qui donne à chacun la juste

rétribution de ses forfaits mais qui est loin de contrebalancer, sur le plan éthique comme sur le plan esthétique, la longue saison du crime et du péché. Certes, comme on dit, la morale est sauve mais c'est au prix de la vraisemblance, à moins que l'aspiration à plus de justice (et plus de charité surtout) que suscite le spectacle du pouvoir du Mal suffise à satisfaire, de manière oblique, les exigences d'un public "majeur".

Les trois exemples que nous venons d'évoquer démontrent ainsi comment, tout en respectant le schéma médiéval de l'affrontement du Bien et du Mal et des luttes d'influence auxquelles il peut donner lieu, nos dramaturges prennent de plus en plus une distance critique avec la notion d'un pouvoir également partagé entre "les deux puissants adversaires" : triomphe obligé de l'ordre et de la Vertu chez Tourneur, victoire spirituelle tardive et incertaine chez Webster, aspiration au Bien dans une pièce désertée par la grâce et la charité chez Middleton. Tout se passe comme si, devant l'influence devenue prépondérante du Mal, le pouvoir du Bien n'était plus désormais qu'un voeu pieux.

2 — Des âmes sous influence

Outre le schéma évoqué plus haut, il convient de rappeler qu'un des thèmes favoris de nos dramaturges, lié à celui du pouvoir, était celui de l'autorité, de l'obéissance et de la rébellion. Le microcosme étant en tous points en correspondance avec le macrocosme, l'examen des relations familiales permettait de décrire d'autres rapports de force et d'autres luttes d'influence mais la préoccupation majeure demeurerait : qu'advient-il du pouvoir lorsqu'il est battu en brèche et ouvertement contesté ?

C'est ainsi que, régulièrement, la plupart des pièces de la période montrent, ici ou là, l'autorité du père sur sa fille, quelquefois du frère sur sa sœur, voire de l'époux sur l'épouse, les efforts pour assurer cette autorité d'une part, la volonté farouche de s'en libérer d'autre part.

Dans *Hamlet*, c'est Ophélie, fille respectueuse et sœur obéissante, qui, bien qu'il lui en coûte (c'est avec déchirement qu'elle suivra la ligne de conduite qui lui sera imposée par Polonius), doit subir les conseils de son frère ("Ainsi soyez prudente !" (I, 3, 43)) et les ordres stricts de son père : "Une fois pour toutes / Et pour parler net, je ne veux dorénavant / Que vous compromettiez une minute de votre loisir / A parler et palabrer avec Messire Hamlet" (I, 3, 131-4). Mais ce cas de figure demeure en quelque sorte exemplaire, car dans la plupart des pièces, résistance et désobéissance sont de plus en plus fréquentes : dans *Othello*, Desdémone prend d'emblée ses distances avec l'autorité paternelle (pour se réfugier, il est vrai, sous la tutelle conjugale) : "Vous êtes le maître de mon respect / Et jusqu'à ce point je suis votre fille : mais voici mon époux" (I, 3, 184-5) ; en fait, elle a épousé le More sans le

consentement paternel. Un pas plus loin, nous avons la rébellion ouverte de Goneril et de Regane qui bafouent l'honneur et la dignité de leur père : "Je vous en prie, mon père, étant faible, restez ce que vous êtes" (II, 4, 471). Dans *La Tragédie du Vengeur*, Vendice tente, sous un déguisement, de corrompre pour Lussurioso sa propre soeur, mais Castiza à aucun moment n'est prête à céder à la tentation, manifestant ainsi une indépendance d'esprit qui prévaudra, par exemple, sur l'autorité et l'influence de sa mère Gratiana (engagée elle-même dans un processus de dégradation spirituelle). Dans *La Duchesse d'Amalfi*, l'héroïne résiste à la pression exercée par ses frères qui tentent de la dissuader de se remarier : après une scène où elle a subi menaces et exhortations, et après avoir consenti à dire : "Je ne me remarierai jamais", elle annonce à Antonio sa volonté ferme d'outrepasser leurs recommandations : "Je fais ce que je veux" (I, 2, 295). De même, dans *The Changeling*, Béatrice s'oppose à son père qui veut la marier à Alonzo : "Vermandero : Il en sera / Comme je l'exige. Béatrice (à part) : J'en ferai alors à ma tête dans ce cas" (I, 1, 219-20). De même encore, dans *Femmes, méfiez-vous des femmes*, Bianca (comme Desdémone) a épousé Léantio sans le consentement paternel : "De Venise je l'ai arrachée, avec son consentement / A des parent forts riches, et à présent fort en colère" (I, 1, 43-4). Sans parler d'exemples de révolte conjugale (comme dans *La Mégère apprivoisée*), il apparaît clairement que le cadre familial fournit aux dramaturges élisabéthains de multiples occasions d'illustrer des implications de la notion de pouvoir et de luttes d'influence que les grandes tragédies de Cour avaient, d'une autre façon encore, traitée en l'abordant par d'autres aspects.

Conclusion

Dans la tragédie élisabéthaine, la notion de pouvoir ne se réduit évidemment pas à celle de pouvoir politique (temporel) ou familial, mais transcende largement ce qui n'est là qu'un épiphénomène. L'essentiel est ailleurs : si la "Roue de la Fortune", en effet, demeure un procédé efficace pour témoigner du destin aléatoire du pouvoir et, de ce fait, peut inviter, de manière oblique, à s'en remettre à une Providence toute-puissante, elle, en revanche, et qui veillera à la destinée de chacun, il s'agit surtout de la survivance d'une éthique médiévale (dans ses relations avec le pouvoir) et de l'impérieuse nécessité qu'elle souligne de ne pas méconnaître (dans la lutte spirituelle irréductible qui oppose Vice et Vertu, Bien et Mal, Tentation et Grâce, Pêché et Rédemption), la réalité du pouvoir de l'un et de l'autre des "deux puissants adversaires".

Un dernier — et non des moindres — écho de la survivance médiévale dans la tragédie élisabéthaine concerne le(s) pouvoir(s) du Verbe, arme favo-

rite du Mal avant même toute violence par corps mais ultime rempart du Bien quand la défaite devant le Vice semble imminente : arme à double tranchant donc, dont ne s'est jamais privé le dramaturge élisabéthain, conscient de la puissance de la parole et de ses redoutables pouvoirs. Mais une telle étude nécessiterait de longs développements qui ne peuvent trouver leur place dans le cadre de cet article.⁷

7. Voir notamment Maurice Abiteboul, "Othello ou la parole dans tous ses états", *Cycnos*, V (1989), Université de Nice, pp. 71-9.

Qui mène le jeu ?

Etude sémiotique de *Candida*

de G. B. Shaw

Bileen Wanquet
Université de La Réunion

On tentera ici de faire une étude sémiotique du texte de *Candida* (1894), qui fait partie des *Plays Pleasant* de G.B. Shaw, en partant de la théorie de A. J. Greimas telle qu'elle est exposée par les travaux du Groupe d'Entrevignes¹. A travers cette analyse on essaiera de mettre à jour les relations de force qui opposent les trois personnages principaux qui forment un triangle (l'étude se limitera à ces personnages, à ces "three real parts" comme le dit Shaw²).

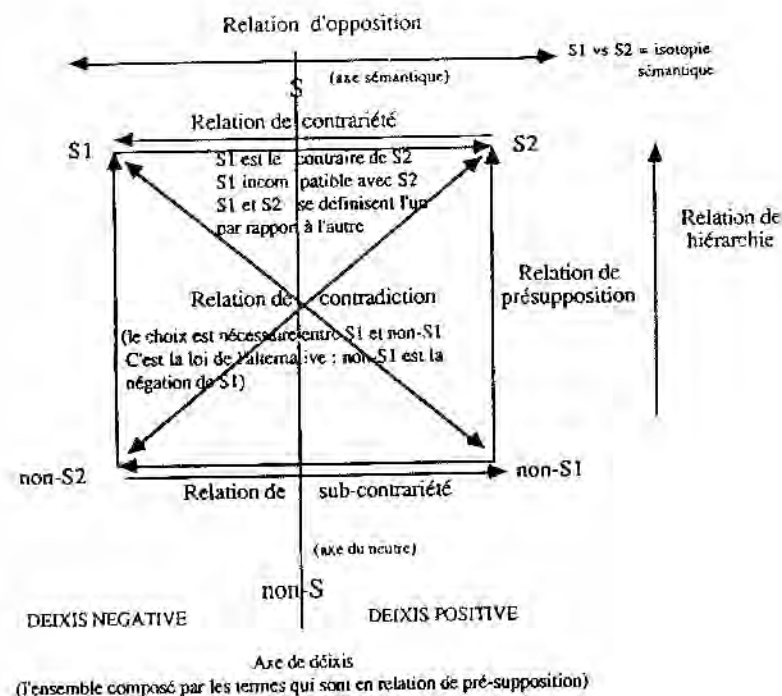
En ce qui concerne la structure de surface, il s'agira de dégager les principaux programmes narratifs (ou : P.N.), c'est-à-dire la suite d'états et de transformations qui s'enchaînent sur la base d'une relation sujet-objet et de sa transformation. L'état correspond à la relation entre un sujet (ou : S) et un objet (ou : O). L'objet-valeur est l'objet principal de la transformation. Le sujet d'état est en relation de conjonction (ou : $\wedge$) ou de disjonction (ou : $\vee$) avec un objet. Le sujet-opérateur est l'agent de l'opération du Faire (ou : F) ou performance qui réalise une transformation d'état. Il est utile de commencer par préciser les sujets et les objets ici en question :

S1 : Candida S2: Morell S3 : Marchbanks
O1 : Objet-valeur Morell/mari et géniteur
O2 : Objet-valeur Marchbanks/amant et poète
O3 : Objet-valeur Candida/objet aimé
O4 : Objet-valeur/illusions
O5 : Objet-valeur/bonheur personnel
O6 : Objet-valeur/vérité et liberté
O7 : Objet-valeur/faiblesse
O8 : Objet-valeur/force

1. Groupe d'Entrevignes, *Analyse sémiotique des textes* (Lyon : Presses universitaires, 1979).

2. G.B. Shaw, "Lettre du 1er mars 1895," dans St-John Ervine, *Bernard Shaw*, p. 257. Cité dans M. Meisel, *Shaw and the Nineteenth Century Theatre* (Princeton University Press, 1963), p. 52.

Au niveau des structures profondes, on tentera de saisir le système qui ordonne le fonctionnement de la composante narrative et d'aboutir à des carrés sémiotiques. Ces carrés, investis de catégories sémantiques constituent le code logique qui se trouve "en deçà" des mots. Avant de présenter les carrés sémiotiques à l'oeuvre dans *Candida*, il est utile de préciser schématiquement les relations qu'engendrent ces carrés :



On verra comment les P.N. sont générés par la logique sous-jacente qui engendre le sens du texte.

Les apparences

A un premier niveau, la pièce peut être interprétée tout simplement comme une **comédie romantique**, dont une convention fondamentale était un triangle composé d'une femme romantique, d'un mari terre à terre et d'un amant poétique.

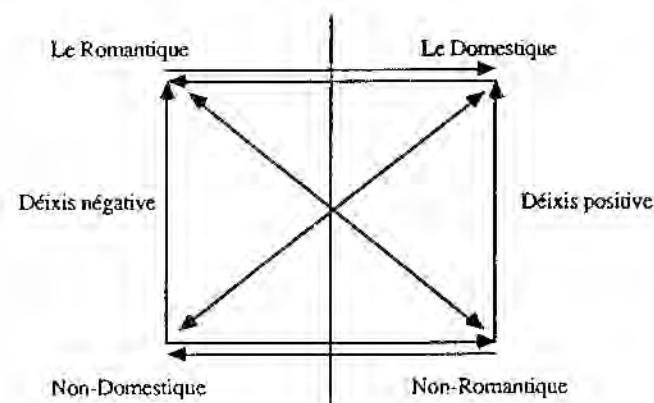
On peut définir une relation de contrariété qui décrit des choix d'attitudes opposées en ce qui concerne l'amour sexuel (les relations entre les sexes) :

Romantique vs. Domestique

et une relation de sub-contrariété oppose :

Non-domestique vs. Non-romantique

Cette double opposition suscite des valeurs opposées, que l'on peut représenter par des relations de contradiction qui, combinées aux relations précédentes, dessinent un premier carré sémiotique :



Un troisième jeu de relations associe deux à deux chacun des pôles contraires pour créer une déixis positive (par rapport au conformisme social et au mariage, à la vie de famille) reliant le Domestique et le Non-Romantique, et une déixis négative entre le Romantique et le Non-Domestique.

Quels sont les P.N. qui apparaissent à ce premier niveau de lecture ? *Candida*, personnage central, est en position de choix. Il s'agit pour elle de choisir entre Morell, son mari et Marchbanks son amant potentiel. Son programme narratif est de conserver Morell comme mari :

$$(A) F(S1) \Rightarrow \{(S1) \wedge (01)\}$$

C'est un P.N. de *conservation*, qui sera réalisé. Son programme narratif d'usage (le P.N. qui va lui permettre d'acquérir la compétence) sera de renoncer à Marchbanks :

$$(B) F(S1) \Rightarrow [(S1) \wedge (02) \emptyset (S1) \vee (02)]$$

Ceci constitue une performance disjonctive (ou transformation de disjonction) ; elle se disjoint elle-même de l'objet-valeur. La réalisation de ce P.N. prend donc la figure de la *renonciation*.

L'action principale de la pièce est la lutte entre Morell et Marchbanks, qui sont en relation de concurrence : chacun veut obtenir l'amour de Candida comme objet aimé.

Morell, au début de la pièce, est le mari comblé : "My dear lad : in a happy marriage like ours, there is something very sacred in the return of the wife to her home" (113)³. Son programme narratif est de conserver Candida comme épouse :

$$(C) F(S2) \Rightarrow [(S2) \wedge (03)]$$

C'est un P.N. de *conservation* qui sera réalisé. Quant à Marchbanks, il veut séduire Candida, se l'approprier. Il dit à Morell : "I love your wife" (114). Son programme narratif est donc le suivant :

$$(D) F(S3) \Rightarrow [(S3) \vee (03) \emptyset (S3) \wedge (03)]$$

Ici, S3 assume le rôle de sujet opérateur et celui de sujet d'état disjoint dans l'état initial et conjoint dans l'état final. C'est une performance conjonctive. Il s'agit pour lui de s'attribuer à lui-même l'objet-valeur Candida ; c'est une opération réfléchie, une tentative d'*appropriation*, qui échouera.

Afin de prendre possession de Candida, Marchbanks doit l'enlever à Morell, son mari. Il lui dit : "I'll fight your ideas. I'll rescue her from slavery to them. I'll pit my own ideas against them" (118). Donc, au premier P.N. de Morell va correspondre un anti-P.N.

$$(E) F(S3) \Rightarrow [(S2) \wedge (03) \emptyset (S2) \vee (03)]$$

Ici, le sujet-opérateur de la transformation est un autre acteur que le sujet conjoint de l'état initial. C'est une transformation disjonctive. Marchbanks veut

déposséder Morell de Candida ; il s'agit d'une opération transitive, d'une *dépossession*, qui n'aboutira pas.

Ce qui est une relation de conjonction pour Marchbanks équivaut à une relation de disjonction pour Morell ; l'appropriation de Candida par Marchbanks est égale à la perte par Morell de Candida. La réalisation du désir de l'un correspond à l'échec de celui de l'autre. Donc, deux sujets, Morell et Marchbanks, sont en relation avec un seul objet, Candida. Ces deux programmes narratifs peuvent aussi s'écrire ainsi :

$$(D) \text{ et } (E) F(S3) \Rightarrow [(S3) \vee (03) \wedge (S2) \emptyset (S3) \wedge (03) \vee (S2)]$$

Chacun des sujets constitue pour l'autre un adversaire ou anti-sujet, ce qui illustre le caractère polémique de toute transformation et de tout récit.

Ce premier carré sémiotique rend compte du jeu d'opérations syntagmatiques repéré dans les P.N. (A), (B), (C), (D) et (E), qui appartiennent au récit (niveau de surface) en permettant de mettre à jour des opérations logiques, de négation et de sélection (ou d'immuabilité).

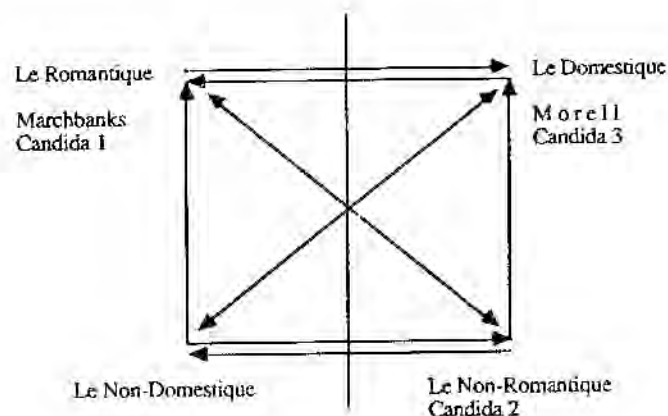
(A) et (B). Le parcours de *Candida* est de nier le romantique, d'affirmer le non-romantique, pour aboutir au domestique. De ce point de vue, *Candida* est l'épouse passive, qui rêve d'amour romantique, d'un héros passionné qui la délivrerait de l'ennui conjugal. Comme dans la plupart des comédies romantiques du dix-neuvième siècle, qui défendent le mariage, le thème de la littérature romantique (*Tristan et Iseult*, *Lancelot et Guenièvre*) est inversé : l'épouse fait le choix anti-romantique en préférant garder le mari terre à terre, mais fiable. *Candida* rejette l'adultère et le péché en faveur de son foyer. *Candida* conserve son grand bébé de mari et ses tâches domestiques : l'arrière-cuisine, les lampes à allumer, les chaussures à cirer, les oignons à couper, la vaisselle à faire, sa brosse dure, tout ce que Marchbanks appelle "all the rough work" (128). Elle rappelle prosaïquement à Marchbanks l'écart d'âge entre elle et lui : "When I am thirty, she will be forty-five. When I am sixty, she will be seventy-five" et l'envoie ailleurs, hors de chez elle "into the night..." (159).

(C). Morell représente le pôle domestique, le mari prosaïque, absorbé par son travail de prêcheur socialiste et satisfait de sa situation, ne doutant pas de lui. Il représente la stabilité domestique, professionnelle, religieuse... Il dit à Marchbanks : "Some day, I hope and trust, you will be a happy man like me" (115). Pour lui, la vie quotidienne ne peut être que banale : "Man can climb to the highest summits, but he cannot dwell there long" (146).

(D) et (E). En revanche, Marchbanks reste bloqué au pôle romantique : c'est le séducteur, le poète sensible, le jeune amant original qui fait irruption

³. Les citations sont extraites de : G.B. Shaw, *Plays Pleasant*, ed. by Dan H. Laurence (Penguin, 1946).

dans le foyer, le tentateur qui offre l'aventure sexuelle et qui comprend les états d'âme de la femme : "He is uncommon as to be almost unearthly" (109). Comme le dit Candida à son mari : "He understands you ; he understands me ; [...] and you, darling, you understand nothing" (135). Il est à la disposition de Candida. Aux yeux de l'amant, Candida méprise son mari au fond d'elle-même : "But his wife despised him in her heart" (117) ; Morell n'offre à sa femme que le banal : "Sermons and scrubbing brushes !" (129) ; Morell ne sait que parler. Marchbanks le définit comme un "moralist and windbag" (145) et dit qu'il est doué de "the gift of the gab, nothing more and nothing less" (117).



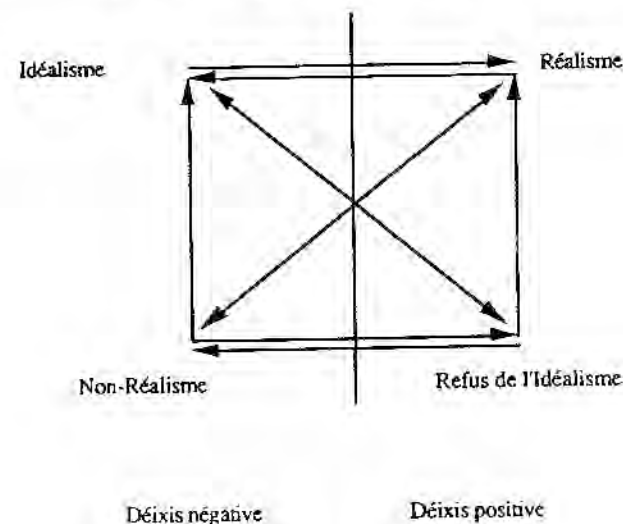
Ainsi, chacun des deux hommes en situation de rivalité appartient à un pôle opposé et y reste bloqué, représentant les deux possibilités entre lesquelles Candida peut choisir. Alors que Morell et Marchbanks restent immuables à des pôles opposés, Candida est la seule des trois personnages à changer de pôle.

La réalité: inversion des rôles

Mais la pièce n'est pas aussi simple que cela. Un deuxième carré représentant le plan des valeurs idéologiques permet un autre niveau de lecture de la pièce. Dans la pensée de Shaw, les idéalistes sont ceux qui voient bien que la société, telle qu'elle est, pourrait être améliorée, mais qui ont peur de faire face à la réalité et se masquent les faits par des idéaux (ou illusions ou idoles),

des valeurs conventionnelles, qui leur apportent sécurité, confort moral et bonheur égoïste. En revanche, les réalistes ne font pas semblant, ne nient pas leur vraie nature, ne sont pas statiques et passifs ; ils regardent les choses en face, arrachent les masques. Ils font éclater la vraie nature des choses, dérangeant, détruisent pour pouvoir reconstruire. Il y a une relation de contrariété entre

Idéalisme vs. Réalisme
et une relation de sub-contrariété entre
Non-réalisme vs. Refus de l'Idéalisme⁴



La déixis négative représente le conservatisme aveugle ou hypocrite et lâche et la déixis positive la vision dérangeante des choses telles qu'elles sont en réalité. Ce deuxième carré sémiotique permet d'interpréter différemment les P.N. (A), (B), (C), (D) et (E) et rend compte des vraies relations de force entre les trois personnages.

Candida est en fait l'antithèse même de cette épouse passive et rêveuse de la comédie romantique. Il apparaît clairement que le P.N. de Candida (A) et celui de Morell (C) sont identiques et que les P.N. de Marchbanks (D) et (E), sont opposés aux P.N. (A) et (B) de Candida. Si le P.N. de Morell se réalise et

⁴ Voir G.B. Shaw, *The Quintessence of Ibsenism* (London : Constable & Co. Ltd., 1913), chapitre 2, "Ideals and Idealists".

si ceux de Marchbanks n'aboutissent pas, ce n'est pas un hasard. Le P.N. (C) de Morell et les P.N. (A) et (B) de *Candida* aboutissent et les P.N. (D) et (E) de Marchbanks échouent, car opposés à la volonté de *Candida*. C'est *Candida* qui manipule les deux autres personnages ; c'est elle qui, tout en conservant une position neutre, est maîtresse de la situation. On peut la placer au sommet de cette relation triangulaire, puisque c'est elle qui tire les ficelles.

Le choix de *Candida* est fait dès le début de la pièce ; elle n'a jamais hésité. Si elle choisit son mari au détriment de l'amant potentiel, ce n'est pas par souci de respecter les conventions sociales, de se conformer au devoir et de rester une femme respectable. Elle est, au contraire, libre, détachée aussi bien des contraintes orthodoxes que de l'illusion romantique. Si elle reste l'épouse du révérend James Morell, c'est uniquement parce qu'elle choisit de se donner à celui qui a le plus besoin d'elle. S'il avait fallu renoncer à la pureté pour Marchbanks, elle l'aurait fait : "... my goodness and purity ! I would give them both to poor Eugene as willingly as I would give my shawl to a beggar dying of cold, if there were nothing else to restrain me" (135). Elle ne se soumet à aucune loi, sauf à sa loi individuelle : "no law will bind her".⁵ Dans les didascalies, Shaw la décrit ainsi : "Her ways are those of a woman who has found that she can always manage people by engaging their affection, and who does so frankly and instinctively without the smallest scruple [...] but *Candida's* serene brow, courageous eye and well set mouth and chin signify largeness of mind and dignity of character to ennoble her cunning in the affections" (107). Elle voit les choses telles qu'elles sont : c'est une femme d'action, une réaliste pragmatique.

À la fin du dernier acte, c'est *Candida* qui amène la discussion (qui en fait envahit toute la pièce). Cette discussion découle de l'action principale, du conflit entre les deux personnages masculins, mais c'est *Candida* qui oblige Marchbanks et Morell à s'expliquer ouvertement. Comme dit Marchbanks : "Morell : there's going to be a terrible scene" (153). L'amant et le mari croient obliger *Candida* à choisir celui d'entre eux auquel elle appartiendra. *Candida* réplique ironiquement : "Oh, I am to choose, am I ? I suppose it's quite settled that I must belong to one or the other [...] I am up for auction, it seems" (156). *Candida* exige qu'ils expriment clairement leurs pensées : "I am waiting to hear your bid" (156).

Ce sens plus profond va générer deux autres P.N. : (F) et (G), qui confirment que *Candida* est une femme de tête qui prend les choses en main.

Candida agit comme catalyseur. C'est elle qui va détruire les illusions de Morell et de Marchbanks. En leur ouvrant les yeux, elle va doublement renverser la situation : elle fera en sorte que le choix qu'elle a en réalité déjà fait depuis longtemps soit effectué par Marchbanks, qui s'en va ; elle va inverser les relations de force/faiblesse entre le jeune homme et le prêcheur. C'est l'annonce de son choix, à la fin du dernier acte, qui sera le moment de vérité, l'*anagnorisis*, le point culminant de la pièce : "I give myself to the weaker of the two" (157). En découvrant la vérité sur eux-mêmes, les deux personnages perdent ce qu'ils croyaient posséder. Marchbanks comprend tout de suite : "Eugene divines her meaning at once : his face whitens like steel in a furnace" (157). Morell réagit plus lentement : "Do you mean me, *Candida* ?" (157) Un autre P.N. de *Candida* sera donc de leur enlever leurs illusions ; ils se rendent compte qu'ils sont autres que ce qu'ils pensaient être.

$$(F) \quad FF(S1) \Rightarrow F[(S2 + S3) \wedge (04) \emptyset (S2 + S3) \vee (04)]$$

Marchbanks s'imaginait être un enfant faible, ayant besoin d'une femme-mère, d'une femme forte : "It is she who wants somebody to protect, to help, to work for [...] Some grown up man who has become as a little child again [...] I am the man" (148). Il offre à *Candida* : "My weakness. My desolation. My heart's need" (157). *Candida* l'éduque : "Am I your mother and sisters to you, Eugene ?" (159). Il a donc compris ; il est converti ; il découvre sa vraie nature : "Ah, never" (159). Il n'a pas besoin d'une femme, il vieillit instantanément : "As old as the world now. This morning I was eighteen" (159).

Inversement, Morell se prenait pour le protecteur de son épouse, le prêcheur efficace, l'homme fort : "I am certainly the bigger of the two, and, I hope, the stronger, *Candida*" (150). Il lui offre : "[...] my strength for your defence [...] my authority and position for your dignity" (156-7). Après la révélation de *Candida*, sa confiance en lui brisée, effondré et désillusionné, il se soumet : "What I am you have made me with the labor of your hands [...] You are my wife, my mother, my sisters : you are the sum of all loving care to me" (159). La pièce est une inversion du *Doll's House* d'Ibsen : Morell, inversement à Nora, est un personnage qui paraissait être un être vivant et qui se révèle être une "poupée", la marionnette de *Candida*. Il ne sait que parler, n'est qu'un "windbag".

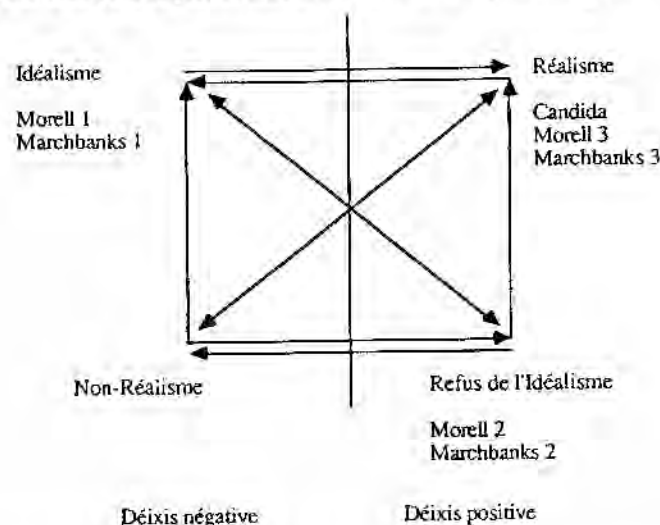
Ainsi, l'action principale se révèle être une lutte entre force et faiblesse, personnifiées par Marchbanks et Morell, lutte menée par *Candida*. La pièce s'apparente ainsi aux "Moralities" et au théâtre symboliste. Shaw a écrit : "Now the whole point of the play is the revelation of the weakness of this

5. Lettre de G.B. Shaw à Huneker, in "The Quintessence of Shaw," in *George Bernard Shaw*, ed. Louis Kronenberger (New-York, 1953), p. 18. cité par M. Meisel, op. cit., p. 231.

strong man and the terrible strength of the febrile and effeminate one".⁶ Cela peut être représenté par deux P.N. d'échange, où deux objets se trouvent en communication entre deux sujets :

$$(G) \quad FF(S1) \Rightarrow F[(07 \wedge S3 \vee 08) \oslash (07 \vee S3 \wedge 08)] \\ F[(07 \vee S2 \wedge 08) \oslash (07 \wedge S2 \vee 08)]$$

Candida se situe du début à la fin de la pièce au pôle Réalisme. Tandis que, manipulés par la femme, Marchbanks et Morell vont évoluer : ils nient l'Idéalisme, affirment le Refus de l'Idéalisme et aboutissent au Réalisme. Inversement au premier système, dans lequel Marchbanks et Morell représentent deux pôles opposés fixes entre lesquels évolue Candida, ici Candida représente un pôle fixe vers lequel évoluent les deux autres personnages :



Ce retournement constitue la dimension ironique de la pièce ; ce système des valeurs idéologiques constitue le niveau polémique de l'oeuvre. Ainsi Morell, un homme respecté, pilier de la société, s'imagine être maître chez lui et meneur d'hommes professionnellement. Il estime aussi que les femmes sont des êtres faibles, à protéger. En fait, il n'est qu'un "great baby" (111) et tout ce qu'il sait faire est parler. Marchbanks, qui pensait avoir besoin d'un foyer découvrir que sa vraie vocation est de faire son chemin tout seul. C'est Candida, qui "savait tout" dès le début de la pièce qui leur enlève leurs

"masques". Dans beaucoup des pièces de Shaw, les illusions des personnages sont détruites dans un revirement de situation ironique, situé tout à la fin du dernier acte. Un personnage éponyme (*Candida*) effectue le changement tout en restant immuable. *Candida*, comme la plupart des autres pièces de Shaw, traite de ce "stripping away of illusions"⁷.

La force motrice

Mais il y a une lecture encore plus "profonde" de la pièce, qui permet de ré-interpréter les P.N. (A), (B), (F) et (G) de *Candida* et d'en ajouter d'autres.

Le système des valeurs fondamentales peut être représenté par deux derniers carrés sémiotiques qui restent non-conceptualisés et qui représentent le fonctionnement de la Force Vitale (ou : F.V.), élément clé de la philosophie shavienne, philosophie pas encore très bien définie lors de l'écriture de *Candida*, mais qui se précisera dans la pièce suivante de Shaw *Man and Superman*.

La Force Vitale assure la continuation de l'espèce humaine et son évolution vers un type plus élaboré, le Surhomme, grâce à deux agents : la Femme-Mère sur un axe génétique, et l'Artiste-Philosophe sur un axe intellectuel. Ces deux agents agissent par des moyens différents sur des voies parallèles, et poursuivent leurs buts avec une obstination et un égoïsme qui ne s'embarrassent pas de considérations sentimentales, morales ou idéalistes⁸.

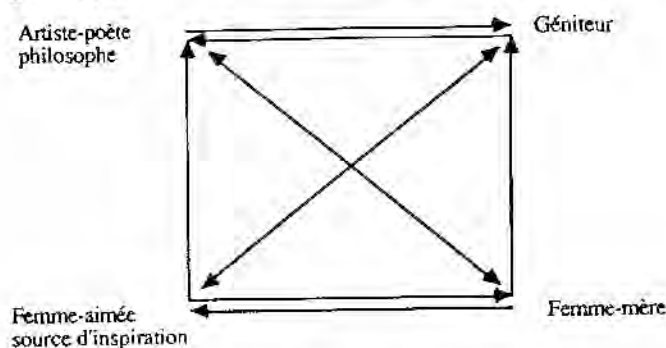
Un premier carré oppose les agents de la Force Vitale, l'artiste-poète et le philosophe à la recherche de la vérité et de la liberté à l'époux-père. Pour Shaw, le poète, l'artiste-philosophe est agent de la F.V. par son cerveau, qui permet à la vie de prendre conscience d'elle-même. C'est un génie, tout occupé de sa mission, qui est à la recherche de la vérité. Son destin est la solitude ; il n'est pas domesticable. Les fonctions de père et de poète sont inconciliables. La femme pour lui est source d'inspiration de loin ; il ne peut vivre une relation conjugale : comme le prêtre, il peut se passer de bonheur personnel et égoïste et recherche plutôt la grâce, la force et la liberté, la part divine qui est en l'homme. A ce premier axe va correspondre un axe opposant la femme-maitresse à la femme-épouse et mère. La femme-mère (Mother Woman) de Shaw joue un rôle important. Elle a plusieurs visages : elle est salvatrice, protectrice, tyrannique... Elle exerce un grand charme sur les hommes (y compris sur le dramaturge), qu'elle protège et dirige comme des

⁷ Richard M. Ohmann, *Shaw : The Style and the Man* (Middletown, Connecticut : Wesleyan University Press, 1962), p. 104.

⁸ Jean-Claude Amalric, "Lecture sémiotique de *Man and Superman* de G.B. Shaw", in *Etudes anglaises*, n° 4, p. 420.

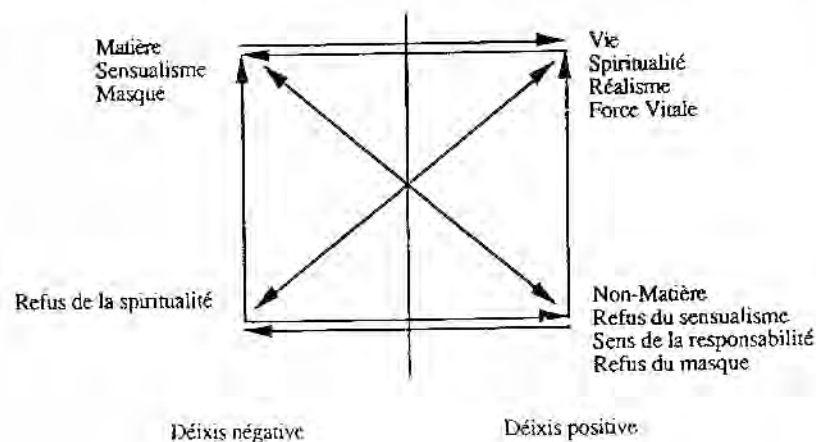
⁶ G.B. Shaw, lettre à Trebitsch, 7 janvier 1903. Cité par M. Meisel, op. cit., p. 231.

enfants. A la recherche d'un géniteur, d'un père, elle s'oppose avec violence à l'artiste philosophe.



Les deux termes en relation de présupposition forment un ensemble. Le père-géniteur et la femme-mère sont les agents de la F.V. sur un axe génétique et l'artiste-poète et la femme aimée/source d'inspiration, le sont sur un axe intellectuel.

Dans un autre carré sémiotique, l'axe de la contrariété maximale opposera la Vie à la Matière, qui représente toutes les forces s'opposant au fonctionnement de la Force Vitale. L'axe de contrariété secondaire opposera les valeurs négatives contradictoires. Des relations présuppositionnelles relient la Force Vitale à la Non-Matière : c'est la déixis positive, qui illustre le parcours fait par la Force Vitale ; de l'autre côté, la déixis négative empêche cette évolution.



P.N. (A) et (B), P.N. (F) et (G) de *Candida*. Si *Candida* refuse l'amant et choisit le mari, si ses P.N. aboutissent et si elle est une réaliste qui enlève aux autres leurs illusions, c'est qu'elle agit en agent de la F.V. : elle nie la tentation d'être la femme/maitresse de l'artiste-philosophe, affirme rester la femme-mère et choisit d'être avec le géniteur, père de ses enfants. Elle est "the Wife and Mother — the Virgin Mother in the true sense..."¹⁰. Son expression est décrite comme étant "an amused maternal indulgence" (107). Bien en évidence dans le salon familial, se trouve une image de la "Virgin of the Assumption" (107). Agent de la Force Vitale dès le début, *Candida* nie la Matière, le sensualisme et le masque, elle affirme le refus du masque et le sens de la responsabilité pour aboutir à la Vie.

Le dernier P.N. de Marchbanks, devenu un homme nouveau, sera de renoncer à *Candida*, donc au bonheur et d'acquiescer la grâce, la vérité du poète, la liberté qui se paie par la solitude : "I no longer desire happiness : life is nobler than that" (159). "He has learnt to live without happiness", dit *Candida* (159). Il accepte une vocation qui transcende le bonheur personnel :

$$(H) \quad F(S3) \Rightarrow F[(S3) \wedge (05) \emptyset (S3) \vee (05)] \\ F[(S3) \vee (06) \emptyset (S3) \wedge (06)]$$

En homme "éduqué" par *Candida*, Marchbanks nie son désir d'être l'époux de *Candida*, affirme qu'il n'a pas besoin d'une femme prévoyante mais que la femme aimée sera sa source d'inspiration de loin, et choisit d'être un homme nouveau, un artiste-poète. Il accepte son destin solitaire, à la recherche d'une vérité absolue. C'est peut-être là son secret : "But I have a better secret than that in my heart. Let me go now. The night outside grows impatient" (159). Shaw a écrit :

The secret is very obvious after all — provided you know what a poet is. What business has a man with the great destiny of a poet with the small beer of domestic comfort and cuddling and petting at the apron-string of some dear nice woman? Morell cannot do without it! It is the making of him; without it he would be utterly miserable and perhaps go to the devil. To Eugene, the stronger of the two, the daily routine of it is nursery slavery, swaddling clothes, were happiness instead of exaltation — an atmosphere in which great poetry dies. To choose it would be like Swinburne choosing Putney. When *Candida* brings him squarely face to face with it, his heaven rolls up like a scroll ; and he goes out proudly into the majestic and beautiful kingdom of the starry night¹¹.

¹⁰. G. B. Shaw, Lettre du 10 juin 1896, *Advice to a Young Critic*, pp. 49-50. Cité par M. Meisel, op. cit., p. 135.

¹¹. Sur plusieurs cartes postales, 8 mars 1920, in George A. Riding, "The *Candida* Secret", *The Spectator*, 185 (17 novembre 1950) p. 506. Cité par M. Meisel, op. cit., p. 232.

Il est donc clair que le Marchbanks transformé par la révélation de *Candida* est devenu agent de la Force Vitale : il nie le sensualisme, le masque et la matière, affirme le sens de la responsabilité et aboutit à la spiritualité qui fait avancer la Vie. Les deux P.N. de base de la pièce pourraient donc être les suivants, quoique cette idée reste encore floue à ce stade de la pensée shawienne :

- (I) $F(S) \Rightarrow [(S1) \wedge (01)]$
 Force vitale Femme/Mère Mari/Généteur
 Candida Morell
- (J) $F(S) = [(S3) \wedge (06)]$
 Force vitale Artiste/philosophe Vérité et Liberté

La Force Vitale refuse la Matière, affirme la Non-Matière pour aboutir à l'évolution de la Vie, en donnant à la femme-mère un géniteur adéquat pour favoriser le progrès de la race et en permettant à l'artiste philosophe-poète d'être libre des tâches du quotidien afin d'évoluer spirituellement et intellectuellement et de rechercher la vérité.

Candida est la première pièce de Shaw dans laquelle le but de l'homme n'est plus le bonheur personnel et égoïste, mais la progression de la Vie, qui relie l'individu au cosmos. Ainsi Shaw tente de concilier le bonheur individuel et le progrès de la vie humaine : en se mettant au service de la Force de Vie, la Force Vitale qui régit tout l'univers, l'homme trouve son propre épanouissement. *Candida*, *Marchbanks* et *Morell* ne sont qu'agents de cette Force qui les transcende. Les êtres humains ne sont que des instruments : "Behind the universe there is an intelligent and driving force of which we ourselves are a part"¹².

BIBLIOGRAPHIE

- E. Bentley, *Bernard Shaw*. (London : Methuen and Co Ltd. 1967).
- R.J. Kaufman, ed. *G.B. Shaw : A Collection of Critical Essays*. (N.J. : Prentice-Hall, Inc. Englewood Cliffs. 1965).
- M. Meisel. *Shaw and the Nineteenth Century Theatre*. (Princeton University Press. 1963).
- R.M. Ohmann. *Shaw : The Style and the Man*. (Middletown, Connecticut : Wesleyan University Press. 1962).
- G.B. Shaw. *The Quintessence of Ibsenism*. (London : Constable and Co Ltd. 1913)
- A. Turco. *Shaw's Moral Vision*. (Cornell University Press. 1976).
- M. Valency. *The Cart and the Trumpet : The Plays of B. Shaw*. (O. U. 1973).

¹². "Religious Speech 17", in Ed. Warren S. Smith, *The Religious Speeches of Bernard Shaw* (University Park : Pennsylvania State University Press, 1963).

Maître ou esclave ?

Benito Cereno

ou les chausse-trappes d'un récit truqué

Serge Meitinger

Université de La Réunion

Le Pouvoir est un noeud tout comme le Récit. Si l'on ne sait en déchiffrer le lacs, il faut le trancher mais le mystère demeure, inentamé. Ce n'est pas par hasard qu'au coeur même du texte de Melville intitulé *Benito Cereno* un vieux marin tend au capitaine Delano un noeud complexe — composite — avec l'injonction impérieuse bien que furtive : "Débrouillez, tranchez, vite" (246)¹. Ce noeud et l'invite qui l'accompagne sont l'emblème de la situation où se trouve engagé le lecteur du récit tel qu'il est agencé par Melville : dans les deux cas, il s'agit de souligner la nécessité d'une interprétation et d'une décision appropriées, liées à un redoutable, à un agaçant enjeu qui est le *jeu du sens* ; dans les deux cas, il y a tromperie et il y va de la sécurité — de la sûreté — de l'interprète car le Récit (celui que propose Don Benito Cereno, celui qu'aménage le narrateur, celui que noue le Pouvoir à sa propre image) est "un piège" (selon l'expression de Louis Marin)².

Les signes et les modèles

Qui aborde un corps social tout autre que celui dans lequel il est né éprouve un vif sentiment d'étrangeté qui peut confiner au malaise voire à l'angoisse. En effet, le nouvel arrivant repère d'emblée ce qui lui apparaît comme des violences, des dissonances ou des inconvenances, il remarque les inégalités, les faiblesses, les injustices patentes et il s'étonne que tout cela puisse tenir ainsi. Il voit comme à nu fonctionner les rouages d'une machinerie complexe dont le principe lui échappe : il sait qu'il y a des rapports d'autorité

¹. Nous citons le texte de Melville dans la traduction française de Pierre Leyris : *Benito Cereno et autres Contes de la Véranda*, Coll. L'Imaginaire, Paris : Gallimard, 1977, pp. 193-317.

². Nous empruntons l'expression au titre du livre de Louis Marin : *Le Récit est un piège*, Coll. Critique, Paris : Editions de Minuit, 1978 ; mais nous n'exploitons en rien la problématique adoptée par cet auteur.

à l'oeuvre dans la dynamique qu'il envisage mais il sait aussi que ces derniers ne sont jamais de purs rapports de force et c'est la table des valeurs qui lui fait défaut.

Nous sommes en 1799 et le capitaine Amasa Delano, de Duxbury, Massachusetts, commandant un phoque de fort tonnage, est, peu d'années après l'Indépendance, le type même de l'Américain attaché à l'égalité, à la démocratie et au respect de la personne. Ces postulations idéologiques et morales s'allient en lui à une évidente bonhomie et à une foi solide en la justice de la Providence divine : l'homme a *a priori* peu de sympathie pour un système fondé sur l'esclavage, mais il s'efforce d'apprécier la diversité des cas et des tempéraments humains avant que de se prononcer. Le navire espagnol délabré, commandé par Don Benito Cereno, ne peut lui apparaître que comme le vestige d'un monde féodal se parant encore des débris d'une splendeur déchue mais il tente, pour l'accepter, d'en comprendre les données. Sa première impression est d'irréalité foncière : le bateau étranger lui apparaît sur le mode d'un vaisseau fantôme, peuplé de "silhouettes sombres et mouvantes pareilles à des Frères Noirs arpentant leurs cloîtres" (198). L'effet d'étrangeté est accru par le contexte : le narrateur oppose sur ce point l'entrée "dans une maison étrangère" à l'approche d'un bateau inconnu :

La maison comme le navire, l'une de ses murs et de ses volets, l'autre de ses hauts pavois semblables à des remparts, jusqu'au dernier moment dérobaient au regard leur organisation intérieure ; mais le cas du navire offre en outre cette particularité : le spectacle vivant qu'il recèle, à l'instant soudain qu'il est révélé, produit en quelque sorte, par contraste avec l'océan vide qui l'environne, l'effet d'un enchantement. Le navire paraît irréel ; ces costumes, ces gestes et ces visages étrangers semblent n'être qu'un mirage fantomatique surgi des profondeurs qui reprendront bientôt ce qu'eiles ont livré. (201)

Et cette sensation qui laisse affleurer la présence occulte et opaque d'un monde englouti, d'un secret sans doute terrible, ne s'estompera jamais bien que le capitaine, en marin averti, s'efforce avant tout de se faire l'herméneute des signes concrets et patents qu'il peut appréhender. Il remarque ainsi d'emblée que le pilote du vaisseau espagnol ignore manifestement la configuration du havre où il s'apprête à mouiller (une petite île désertique, située à l'extrémité méridionale de la côte du Chili) et il s'intéresse très vite surtout aux curieuses relations d'autorité qui règlent la vie à bord. La société qui se manifeste à ses yeux lui apparaît comme une sorte de monde à l'envers où les Noirs, censés être les esclaves et malgré une apparente soumission, dominent en fait les Blancs, ne serait-ce d'abord que par le nombre. Comme des figures tutélaires, placées au-dessus de la cohue et vaguement menaçantes, se tiennent "quatre nègres grisonnants" (202) chargés tout en faisant de l'étaupe de veiller à la discipline de la foule qu'ils rappellent périodiquement à l'ordre. Pourtant

de multiples actes d'insubordination demeurent impunis et cet étonnant laxisme suscite une légitime curiosité envers la personnalité de Don Benito Cereno, seul maître après Dieu du navire espagnol, autour de qui va se cristalliser toute l'attention du capitaine Delano. Cereno est dans un état de délabrement physique et moral bien en rapport avec l'état de son bateau et la faiblesse qui est la sienne rend plus touchant le dévouement de Babo, son serviteur noir, et plus mystérieuse son emprise de chef sur l'ensemble de l'équipage. Etre taciturne et inconstant, comme dégénéré par rapport à l'aristocratie dont il est issu (surtout aux yeux d'un démocrate comme Delano), Don Benito Cereno ne cesse de troubler le jugement par son attitude ambivalente et ses constants revirements d'humeur : sa personne et tout son comportement constituent le noeud de l'intrigue parce qu'ils recèlent à la fois l'énigme du Pouvoir et la puissance propre au Récit. C'est en effet Cereno qui raconte l'aventure extraordinaire du *San Dominik*, parti de Buenos-Aires à destination de Lima avec un chargement varié dont un lot d'esclaves et pris au large du Cap Horn dans de violentes tempêtes qui décimèrent l'équipage espagnol et démantelèrent les structures du voilier. Des épidémies succédèrent aux intempéries et des bonaces : comme enfermé en un terrible Pot au Noir, le vaisseau égaré erra sur place et épuisa ses ressources en ce vain périple. Ce récit dont Delano ne met d'abord pas en doute la véracité lui laisse toutefois supposer l'incompétence d'un Cereno privé de ses officiers et de ses marins les plus aguerris. Et, dans l'esprit de Delano, de l'incompétence du commandant à la dégradation de son autorité et de la discipline en général il n'y a qu'un pas : d'où le laxisme constaté. Mais comment expliquer alors l'espèce de despotisme, détourné et parfois presque sadique, qui par ailleurs semble être le propre de Cereno ? Le cérémonial qu'il impose au géant noir Atufal trahit une conception particulièrement complexe du respect, de la force et de la dignité : ce dernier, dûment enchaîné, comparait toutes les deux heures devant le commandant (222-3) et s'entend demander un aveu de soumission qu'il se refuse obstinément à faire, et ce depuis soixante jours : l'esclave qui fut noble en sa nation oppose ainsi, au dire de Delano, "un esprit royal" (223) à la contrainte servile qui tente de l'humilier, mais le démocrate ne comprend pas pourquoi ce conflit d'aristocrates ne débouche pas sur un pardon magnanime. En effet Cereno ne tient pas à user de torture et le rebelle n'est tel que parce qu'il ne veut pas prononcer la formule qui consacrerait sa déchéance ; par ailleurs, son comportement reste soumis. Le modèle aristocratique et chevaleresque, suggéré ici par la situation et par les caractères, ne rend pas bien compte des signes émis par les personnages en acte. De même un geste de Cereno va jeter le doute sur la nature des rapports établis entre Babo et son maître : le serviteur déploie à l'égard du malade, épuisé nerveusement, une sollicitude de tous les instants qui prend l'allure d'une profonde affection. Or, Babo l'ayant blessé d'un mouvement malencontreux de son rasoir, Cereno se venge en lui balafrant la joue d'un coup du même rasoir. L'incident détruit un instant dans l'esprit de l'Américain l'image

d'harmonie et d'humanité qui semblait être celle du couple maître-serviteur : il y voit d'abord une perversion due à l'esclavagisme mais il rétablit vite les choses en évoquant à part soi une péripétie du même ordre qu'"une querelle d'amoureux" (267). Cependant, une fois de plus, le modèle préétabli ne s'applique pas intégralement à l'analyse des faits et des signes et l'herméneute se trouve comme crucifié en un carrefour où se croisent des données contradictoires induisant des interprétations divergentes :

D'abord, l'affaire du mousse espagnol assailli à coups de couteau par l'esclave ; et cela au vu de Don Benito. En second lieu, le noir Atufal tyranniquement traité par Don Benito, à la manière d'un taureau du Nil qu'un enfant mène par un anneau passé dans les narines. Troisièmement, le matelot piétiné par les deux nègres, insolence qui avait passé sans l'ombre d'une réprimande. Quatrièmement, la rampante soumission dont faisaient preuve à l'égard de leur maître les éléments subalternes du navire, des noirs pour la plupart, comme s'ils craignaient de provoquer pour la moindre inadvertance son déplaisir despotique. (250)

Que l'on use de la métaphore du carrefour ou de celle du noeud, il est indéniable que le brave capitaine Delano est ici au coeur du dilemme et qu'il ne sait dénouer "l'enchevêtrement de ses pensées" semblable "à celui du chanvre" (246). Laxisme et/ou despotisme ? Quelles sont les voies tortueuses du Pouvoir de Cereno ? Le sentiment du danger ne peut que croître dans l'esprit de l'interprète car l'impression qui s'impose de façon à peine formulée est qu'une force latente opère dans l'ombre, tout autre qu'une pure et simple contrainte physique : une puissance de nature morale voire spirituelle. L'idée de trahison grandit et surgit à plusieurs reprises : Benito Cereno pourrait bien être l'âme damnée d'un complot visant à s'emparer du phoquier. Mais l'Américain se laisse rassurer par les faits qui ne cessent de révéler l'insigne faiblesse physique et morale de son hôte et par les marques de déférence que ce dernier lui prodigue. Et jusqu'au moment du renversement ou de la révélation, il doute et se tient dans l'expectative, croyant assez fermement en la justice de la Providence pour ne pas s'inquiéter plus qu'il ne convient à une âme chrétienne. C'est en fait Benito Cereno lui-même qui, en sautant du pont de son navire dans la baleinière de Delano, va trancher le dilemme : la vraie nature des relations de Pouvoir entre le maître et l'esclave apparaît au moment où Babo tente de poignarder Cereno. Le capitaine Delano est vivement "frappé" (286) par cette révélation et l'effet de cette surprise est souligné. Toutefois pour le lecteur qui a tenté de démêler les fils de l'intrigue dans le sillage du bienveillant interprète, le choc n'est pas moins grand. En effet peu de récits donnent à ce point au lecteur le sentiment rétrospectif d'avoir été floué et sans cesse manoeuvré : le moment de "l'éclair révélateur" qui illumine l'esprit de Delano éclaircit certes — et pour lui aussi — les données matérielles du mystère mais il rend en même temps nécessaire un retour réflexif sur la nature même du récit tel qu'il a été conduit jusque-là. Le choc éprouvé par le lecteur

a ainsi une vertu herméneutique. De fait la fin du texte rapportant la déposition de Cereno devant le tribunal qui juge les mutins n'élucide pas vraiment, malgré une apparente symétrie, l'énigme déployée par la première et la plus longue partie du récit : ce qui a été lu et donc, à sa façon, vécu continue à peser et reste à interpréter car l'étonnante maîtrise du narrateur qui, pour notre plus grande confusion, a veillé à multiplier et à mêler les signes comme les modèles et nous a ainsi pris au piège du Récit, ne nous en délivre pas.

Pouvoirs du narrateur

L'art suprême du conteur et son pouvoir propre sont de faire de chaque indice qu'il présente ou analyse un signe qui concourt au sens du tout : chez un écrivain digne de ce nom rien n'est insignifiant ni hasardé. Mais l'instance narrative mise en jeu peut être le moyen d'une ruse et interdire momentanément la pleine appréhension de ce qui est avancé et en même temps dissimulé. Le narrateur peut ainsi, sciemment, égarer son lecteur en le détournant de la réalité des faits. De la sorte toutes les amorces nécessaires à une juste et précise compréhension sont déjà là mais le lecteur est condamné à ne saisir le *jeu du sens* en sa plénitude qu'après coup. Une relecture s'avère nécessaire et certains textes (comme celui-ci) sont peut-être écrits pour être relus tout autant que pour être lus : ce sont eux qui posent avec le plus d'acuité le problème de la vérité narrative dans ses rapports avec le Pouvoir et avec le Récit.

Le récit que développe cette grosse nouvelle ou ce petit roman est mené le plus souvent selon la technique narrative dite du point de vue : nous voyons avec les yeux du capitaine Delano et nous lisons dans ses pensées. Mais ce parti-pris n'exclut pas les interventions d'un narrateur omniscient qui brosse le décor et qui glisse presque subrepticement des indications ou des jugements nourrissant le récit d'informations qui font défaut au personnage-herméneute. La narration en apparence linéaire se dédouble et doit se lire sur deux plans à la fois, le second plan n'apparaissant toutefois en pleine lumière qu'à la relecture, une fois la révélation acquise. Le jour qui se lève à l'orée du texte a quelque chose de gris et voilé (et il restera tel), quelque chose de louche aussi comme les faits qui seront narrés ; le lieu où se situe la rencontre des deux vaisseaux est un endroit désertique et il est dit un "lieu sans lois" : le décor est en osmose avec ce qui va être montré, il contribue à l'atmosphère morale. Mais cette analyse que le narrateur nous incite à faire avec lui échappe en partie à l'entendement du capitaine Delano dont les capacités de jugement sont ainsi mises en cause :

A considérer la solitude de ce lieu sans lois et la sorte d'histoires que l'on associait alors à ces mers, la surprise du capitaine Delano eût peut-être augmenté jusqu'au malaise si notre homme n'avait été d'un naturel singulièrement bon et

confiant, peu enclin à prendre l'alarme – sauf après des incitations extraordinaires et répétées – lorsque ladite alarme impliquait une accusation de malignité contre son prochain. Quant à savoir, étant donné ce dont l'humanité est capable, si pareil trait révèle, outre un cœur bienveillant, une perception intellectuelle particulièrement rapide et pénétrante, nous abandonnerons cela au jugement des sages. (196)

Nous sommes prévenus : une âme naïve et généreuse qui n'a pas l'imagination du mal n'est sans doute pas l'interprète idéal pour une histoire dont la gravité transparaît déjà. Néanmoins, c'est à ce cœur confiant que l'auteur réserve le souci de l'enquête et il s'agit bien de chercher avec lui la vérité. Du point de vue de l'instance narrative cette quête progresse de deux manières en même temps : d'une part celui qui raconte se fait la voix du destin *qui sait d'avance*, d'autre part il suit et mime les méandres où ne cesse de se perdre la pensée du capitaine Delano. Le narrateur laisse *presque* le lecteur s'égarer avec le brave Américain, car s'il glisse dans son récit quelques indices qui par ailleurs échappent au capitaine il n'en dit pas assez pour dévoiler le fin mot de l'énigme et il s'arrange pour revoiler aussitôt ce qu'il vient de découvrir, bien plus il monte de toutes pièces une anecdote décisive qui peut passer pour un trucage majeur.

La voie du destin, présente tout au long du texte, use de ce que l'on appelle dans un tout autre contexte *l'ironie tragique*. La description de la proue du vaisseau espagnol en est un bel exemple : après avoir montré que cette partie du navire, apparemment délabrée ou en réfection, est voilée d'une toile et signalé la devise qu'elle porte : "Suivez votre chef", le narrateur termine son paragraphe sur l'évocation "d'un roulement de corbillard" (200). De même, un peu plus loin, devant Cereno, Delano va regretter ouvertement que les restes d'Alexandro Aranda, le propriétaire des esclaves et l'ami du commandant espagnol, ne soient plus à bord : cette macabre hypothèse et l'image très vive qu'elle induit provoquent l'évanouissement de Cereno (220-1). Juste après le coup de théâtre provoqué par le saut de Cereno dans la baleinière suivi de la tentative de Babo et juste avant l'assaut, "le linceul de toile" qui enveloppe la proue sera arraché et le squelette d'Aranda qu'il cachait va apparaître en pleine lumière : seconde révélation confirmant la première et permettant enfin de comprendre les allusions restées opaques (286-7). Ainsi les indices semés par le narrateur usant pleinement de sa faculté d'omniscience ne s'éclairent qu'après coup et ne trouvent toute leur saveur qu'à la relecture. L'on s'aperçoit ainsi que ce n'est pas par hasard ou pour le goût qu'il aurait des couleurs vives que Babo, se faisant barbier (260-2), fronce sous le menton de son maître en guise de simple serviette l'étendard d'Espagne ! L'irritation de Delano qui ne parvient pas à se trouver un instant seul avec Cereno malgré l'effort qu'il vient de faire pour le retrouver avant que Babo ne puisse les rejoindre revêt une formulation pour le moins ambiguë : "Que Dieu confonde ce fidèle serviteur, pensa le capitaine Delano ; quelle agaçante coïncidence !" (276) De même le

compliment ironique qu'il fait, juste après, à Cereno et la façon dont il interprète la réaction de ce dernier révèlent la naïveté de l'Américain :

– [...] "Ah ! Don Benito," ajouta-t-il en souriant, "malgré toute la licence que vous autorisez à certains égards, je crains qu'au fond vous ne soyez un maître impitoyable."

De nouveau Don Benito sursauta ; et cette fois, pensa le bon marin, sous l'effet d'un vrai remords de conscience. (277)

Le narrateur se donne ainsi beau jeu : lui *qui sait d'avance* peut faire ironiquement éclater (bien qu'*a posteriori*, en un temps second) la candeur de son personnage. Pour lui il ne saurait y avoir de "coïncidence" mais une implacable nécessité et, en la matière, il réalise une manière de petit chef d'œuvre : au moment de l'adieu, Cereno qui a renoncé à voir Delano comprendre sa véritable situation s'exclame : "Allez, et que Dieu vous garde mieux que moi, mon excellent ami" (283). Tout est dit et cependant rien ne passe : cette phrase est une sorte de modèle réduit de toute la première partie du récit dont elle reproduit l'ambivalence ; cinq minutes plus tard Cereno va sauter du pont de son propre navire.

Mais la prétendue ingénuité de Delano n'est pas la seule cause d'un tel retard dans la compréhension : par des jugements orientés, par des mises en garde tendancieuses et sélectives le narrateur a en fait interdit au lecteur de progresser plus vite que le capitaine américain. Le champ ouvert aux soupçons du lecteur est certes plus large que celui que laboure consciencieusement Delano, mais son jugement est infléchi et ses perspectives limitées. C'est bien le narrateur et lui seul qui qualifie Benito Cereno de "demi-dément" (206) : l'analyse de l'Américain, il le signale, ne va pas encore jusque-là. Et ce jugement à l'emporte-pièce fait naître dans l'esprit de celui qui lit l'idée que le commandant espagnol est un irresponsable dont les propos et les actes n'ont pas forcément à offrir de sens logique. C'est toutefois dans sa façon de décrire la teneur et la qualité des rapports entre Cereno et son serviteur noir Babo que le machiavélisme du narrateur est le plus grand. Il cautionne d'emblée l'image idéale du serviteur attaché à la personne de son maître avec l'amour inquiet de l'animal familier et il réitérera à maintes reprises cette caution :

Auprès de lui se tenait un noir de faible stature, qui levait de temps à autre vers l'Espagnol, comme un chien de berger, un visage rude où se mêlaient également le chagrin et l'affection. (203)

D'ailleurs cette image persistera partiellement jusqu'au moment de l'adieu sur la coupée : Babo a servi de béquille à son maître ; compatissant, Delano a tendance à s'attarder mais "rencontrant le regard discrètement admonitoire du serviteur" (284), il précipite son départ. Toutefois des indices diver-

gents se font également jour : les fréquentes interventions du serviteur dans la conversation que son maître entretient avec Delano irritent ce dernier. Elles visent à souligner la puissance du lien privilégié et comme absolu qui garantit la fidélité et la complicité de l'esclave ; elles ressemblent parfois à un rappel à l'ordre. Les rapports entre le maître et l'esclave révèlent en effet par éclairs leur ambivalence foncière : un propos de Delano, involontairement plein d'ironie tragique, suscite cette petite scène lourde de sous-entendus :

"Ah ! Don Benito, vous semblez accorder à ce noir une grande place dans votre confiance ; en fait, c'est une manière de conseiller privé."

Sur quoi le serviteur leva les yeux avec un ricanement bonhomme, mais le maître tressaillit, comme sous l'atteinte d'une morsure venimeuse. Quelques instants s'écoulèrent avant que l'Espagnol se fût suffisamment ressaisi pour répondre ; ce qu'il fit enfin avec une froide contrainte, disant :

"Oui, Señor, j'ai confiance en Babo."

Ici Babo, changeant son ricanement de pure gaité animale en un sourire intelligent, regarda son maître non sans gratitude. (230-1)

En fait, Delano, qui n'a pas apprécié les conciliabules chuchotés de Cereno et de son serviteur, qui est gêné par les questions indiscretes posées sur son propre navire, qui a cru surprendre des signes de mise en garde à lui adressés par des matelots espagnols, soupçonne un complot dont la tête serait le commandant et Babo l'instrument : son ironie qui vise la fonction occulte de ce dernier est destinée à désarmer sa propre défiance. Cependant ce que nous laisse pressentir le narrateur à travers le comportement de Cereno est tout autre : c'est le maître qui subit la contrainte. La métaphore de l'animal familier s'est transmuée en celle d'animal venimeux. Mais pourquoi le narrateur évoque-t-il alors le "sourire intelligent" et la "gratitude" de l'esclave ? L'on attendrait plutôt un regard de triomphe ou de joie perverse. Est-ce une impression de Delano ? Le fait n'est pas donné pour tel. Est-ce une preuve de l'extraordinaire capacité de dissimulation propre à Babo ? L'indication est isolée et ne se complète de rien qui garantisse ce sens. Il semble qu'il s'agisse d'une résurgence ou d'une réhabilitation de l'image du serviteur fidèle qui vient d'être mis en cause. A notre avis, nous avons là un exemple de duplicité narrative : ces notations ne sont là que pour nous égarer, pour nous empêcher de prolonger notre étonnement et les soupçons que le récit vient d'induire en une réflexion construite et argumentée sur la nature exacte des rapports du maître et du serviteur. Toutefois le narrateur qui, par ailleurs, continue à propager le soupçon, nous réserve en la matière un trait plus marquant encore, destiné à enlever au lecteur la possibilité même de croire encore à la prééminence perverse de l'esclave sur le maître. L'attitude des deux protagonistes dont Delano ne cesse de questionner les propos et les gestes lui révèle une fois au moins (lors de la séance de rasage) et comme au naturel la vérité de leurs rapports :

Toute la scène avait quelque chose de singulier, au moins pour le capitaine Delano qui, à considérer la posture des deux hommes, ne put chasser l'idée saugrenue qu'il voyait dans le noir un bourreau et dans le blanc un homme au billot, mais c'était là un de ces fantasmes capricieux qui apparaissent et s'évanouissent en un clin d'oeil et dont l'esprit le mieux réglé ne saurait sans doute se garder. (261-2)

La technique du point de vue est ici détournée en raison des prises de position successives du narrateur et ce pour dévaloriser formellement l'impression vivement ressentie par Delano et réduire la *vérité* qu'il vient d'entrevoir à un pur et simple fantasme. Mais l'image du bourreau est tenace : elle persiste dans l'esprit de Delano comme dans celui du lecteur et l'on s'attend à un égorgement. Il faudra d'ailleurs peu de temps pour voir couler le sang de Cereno : l'agitation que provoquent chez lui les propos de l'Américain se trouve liée à un malheureux coup de rasoir et le sang jaillit (263). Le narrateur insiste lourdement sur le caractère involontaire ou fortuit du geste : il s'agit de disculper Babo de toute velléité agressive. Mieux, quelques pages plus loin, c'est Cereno qui va devenir le bourreau et Babo l'innocente victime :

[Delano] se retourna et vit le nègre, portant sa main à sa joue. Le capitaine Delano s'avança vers lui et s'aperçut que la joue saignait. Il était sur le point de lui en demander la cause, quand le soliloque plaintif du nègre l'insultait :

"Ah ! Quand donc Maître sera-t-il guéri de sa maladie ? C'est la maladie qui rend méchant et qui le fait traiter Babo comme ça ; couper Babo avec le rasoir parce que Babo, seulement par accident, a fait à Maître une seule petite égratignure, et ça pour le première fois depuis tant de jours ! Ah ! Ah ! Ah ! (266-7)

Le narrateur a retourné l'image du bourreau et la "vision" de Delano peut bien être regardée comme un fantasme : le jugement à l'emporte-pièce qui faisait, dès le début, de Cereno un "demi-dément" semble trouver là sa pleine justification. Toutefois le narrateur ne montre pas le fait dont l'interprétation est entièrement laissée à Babo lui-même d'abord puis à Delano et ainsi il n'assume pas la responsabilité de l'événement bien qu'il en recueille tout le bénéfice narratif. De la sorte nous nous croyons en mesure de parler de mauvaise foi narrative : le seul but du narrateur nous semble avoir été de ménager avec une parfaite maîtrise et par tous les moyens dont il pouvait disposer l'effet majeur de son récit qui est le coup de théâtre ou le complet renversement provoqué par le geste désespéré de Cereno se jetant dans la baleinière. *Il fallait que le lecteur fût aussi surpris que Delano lui-même et tout aussi gêné de n'avoir pas compris d'emblée alors que de multiples signes étaient prodigués en pure perte.*

Le geste de Cereno puis l'éclair qui illumine l'esprit de Delano marquent dans le récit et de façon absolue un avant et un après et ils relancent l'interprétation qu'ils radicalisent. Il faut lire et relire l'ensemble à leur sombre lumière. Car il ne s'agit pas là d'un dénouement au sens habituel : quelque chose reste noué, continue même à se nouer et va demeurer indémêlable. En effet la seconde partie du récit est plutôt frustrante bien qu'elle dévoile l'envers de la machination dont nous avons aussi été les victimes. Les faits s'éclairent et nous découvrons, comme dans un puzzle, les éléments qui nous manquaient pour s'ajuster aux signes déjà décelés et d'abord incompris ou mal interprétés mais cette recomposition à la fois sémiotique et herméneutique ne nous suffit pas : c'est le ressort ou la motivation centrale qui font défaut, c'est la persistance de l'horreur et de la peur qui ne s'explique pas. A partir de l'effrayante révélation qui nous bouleverse nous devons considérer en tant que lecteur et en tant qu'homme, au-delà des pouvoirs du narrateur, la vérité du Pouvoir lui-même en son essence noire.

L'ombre portée

La seconde partie du récit (de loin la plus courte) se donne pour l'envers ou le revers de la première et l'envers d'un monde à l'envers devrait être un monde à l'endroit. Pourtant, malgré un contre-récit circonstancié, rien ne retrouve vraiment son aplomb : le sentiment de l'irréparable s'impose. L'assaut donné au vaisseau des mutins par les hommes de Delano et qui devrait d'une certaine manière rétablir l'ordre commence par aggraver le gâchis : plusieurs des matelots espagnols, seuls survivants de l'équipage, sont tués par les Américains. Le second récit de Cereno, emprunté aux minutes du procès et destiné à corriger le premier récit, mensonger, a le défaut de ce genre de relations : une certaine sécheresse factuelle et le souci dominant de préciser les éventuelles responsabilités juridiques alors que l'essentiel pour nous se situe ailleurs. Le bateau était parti de Valparaiso et non de Buenos-Aires et le but des esclaves révoltés était de recouvrer leur liberté et une patrie : leur cruauté envers les Espagnols a revêtu constamment l'allure d'une vengeance personnelle et collective. Le tribunal de Lima tranche selon les lois en vigueur dans la vice-royauté et les principaux mutins seront condamnés à mort tandis que les biens restants (hommes et choses) seront partagés entre les ayants droit. Le tribunal a tranché, mais il n'a pas déchiffré l'étrangeté des faits qu'il a eu à connaître. En particulier, il ne saurait donner de suites à deux circonstances majeures qui s'imposent à lui mais qui, à ses yeux, rendent les événements difficiles à imaginer : la nature et la portée de l'influence de Babo sur les autres Noirs et surtout sur Cereno, l'étrange et tortueuse machination montée par les chefs des mutins (Babo et Atufal) pour s'emparer du phoquier et dont faillit être la victime le capitaine Delano en raison de sa trop grande générosité et de sa naïveté. Au moment où il lui faut conclure, le narrateur est conscient

qu'il y a là comme une lacune et il se sent tenu de justifier les évidentes irrégularités de son récit :

Si la déposition de Benito Cereno a pu servir de clef pour forcer les rouages compliqués qui l'ont précédée, comme un caveau dont le vantail serait soudain écarté, la coque du *San Dominik* est à présent ouverte.

Jusqu'ici la nature du récit a non seulement rendu inévitables les enchevêtrements du début, mais encore exigé qu'un grand nombre de faits, au lieu d'être narrés dans l'ordre où ils s'étaient passés, fussent rétrospectivement ou irrégulièrement présentés ; ce dernier cas est celui des passages suivants, qui concluront la relation. (313)

La métaphore de la clef chasse un instant celle du noeud mais c'est une clarté illusoire qui vient d'être répandue. Les "enchevêtrements" demeurent et le récit va s'achever comme il a commencé : sur une irrégularité. En fait le narrateur a noué son récit à l'image du pouvoir qui y est à l'oeuvre ou c'est l'essence même du Pouvoir qui a noué le Récit à son image. Après la reconquête de son vaisseau par les marins du phoquier, bien qu'apparemment "délivré de toute contrainte", Benito Cereno ne recouvre que temporairement "la santé et le libre exercice de sa volonté" (292). Il reste obsédé et marqué par ce qu'il a subi :

L'Espagnol répétait sans cesse combien il lui avait été pénible de jouer le rôle imposé par Babo. (313)

Au cours de ses conversations avec Delano, il ressasse les circonstances de leur rencontre et ne cesse de revivre la terrible journée qui représenta pour lui le paroxysme de son supplice. Il n'arrive pas à se reconnaître dans le Benito Cereno de ce jour-là qui conduisit si près de la mort — sans le vouloir mais sciemment — le généreux capitaine Delano, voué au pire des sorts en raison même de son âme charitable. Il n'admet pas non plus l'image de scélérat que s'est forgé de lui un court moment ce dernier. Quelqu'un qui s'est sur lui arrogé un pouvoir absolu a aliéné et détruit la personne de Don Benito Cereno parce qu'il l'a contraint à saccager lui-même en les dévoyant de l'intérieur toutes les valeurs qui représentaient pour lui la Loi et donnaient un sens à sa vie :

— "Vous êtes sauvé, Don Benito," s'écria le capitaine Delano, de plus en plus surpris et peiné ; "vous êtes sauvé ; qu'est-ce donc qui a jeté une telle ombre sur vous ?"

— "Le nègre." (315-6)

L'ombre portée sur l'âme de Cereno est trop lourde pour lui et littéralement elle l'anéantit ; même mort il devra encore soutenir le regard indompté de l'esclave lui-même mort. Mais l'ombre ici nommée et dévoilée nous révèle

l'essence du Pouvoir. La loi du plus fort n'y limite jamais vraiment son emprise à une pure et simple confrontation physique qui soumettrait le plus faible. Le caractère maléfique du Pouvoir est que, ne pouvant faire fi des formes imposées par la Loi morale — c'est là son impératif catégorique ! —, il repose avant tout sur l'art de manipuler et d'imposer des signes, des images et des valeurs. Exercer le Pouvoir comme se soumettre au Pouvoir c'est, dans ses discours, ses décisions et ses actes, vivre sincèrement ou *mimer* de gré ou de force, consciemment ou non, un certain nombre de vertus, c'est faire allégeance formelle à des valeurs, à des normes et à des conventions qui se donnent pour des références stables. Le plus souvent celui qui exerce le Pouvoir tout comme celui qui s'y soumet adhèrent à l'idéologie qui légitime l'ordre établi dont le caractère tout relatif est ainsi gommé : le maître, propriétaire d'esclaves, ne doute pas de la supériorité de sa race qui lui donne le droit de s'assujettir une autre race, inférieure, et cette dernière ne devrait pas douter non plus de son infériorité donc de la légitimité de l'esclavage. Le maître ne se rend pas compte que non seulement il contraint l'esclave à lui être physiquement soumis mais encore qu'il exige de lui l'adhésion sincère ou feinte à son propre système de valeurs : la nature, la vérité, les vertus de l'esclave sont celles que lui reconnaît le maître. La révolte des esclaves renverse le rapport de force et aussi le sens des valeurs et il s'agit d'abord d'une vengeance. C'est la rencontre avec le phoquier qui va susciter une ruse liée aux enjeux fondamentaux du Pouvoir : il ne faut pas éveiller les soupçons d'où la nécessité de *mimer* des rapports d'autorité qui puissent passer pour normaux aux yeux des Américains. Cereno va être contraint, pour sauver sa vie et celle des Espagnols survivants, de *jouer comme un rôle* une fonction qu'il avait jusque-là considérée comme naturelle, il va devoir contrefaire ce qui pour lui a encore le plus de sens et de puissance morale : il se trouve désormais dans la situation spirituelle de l'esclave obligé de pratiquer un jeu qui l'aliène (mais c'est ici *son propre jeu*, retourné, démythifié, dévalué). La surveillance acharnée exercée par Babo, violence insidieuse de toutes les secondes, lui interdit tout écart, toute échappatoire : il est tenu de coller à un rôle dont l'inanité et la perversité intrinsèque deviennent les siennes. Et Babo détruit ainsi en lui toute espérance, d'abord en étouffant la vérité sous le masque mais surtout en utilisant celui-ci pour duper la générosité de Delano. Ce qui fait quasiment basculer la raison de Cereno c'est qu'une feinte image dénaturant ce qui lui est le plus cher puisse être un piège suffisant et d'autant plus efficace que la pitié de la sorte détournée est plus grande. *Que la comédie des valeurs a autant de poids et d'efficacité que l'adhésion sincère à la nature, à la vérité et à la vertu, que tout système de valeurs peut être traité comme un jeu de rôles : tel est le noeud du Pouvoir qui ne cesse ainsi de se jouer de la Loi. Que tout ce à quoi il a cru jusque-là ne soit plus pour Cereno, comme le fut ce qui passa pour son épée au moment des faits, "qu'un fourreau, artificiellement raidi et vide" (316), et*

qu'un être de noirceur lui ait par son action despotique révélé ce "mystère d'iniquité" : telle est l'ombre portée qui ici détruit une âme.

Mais cette ombre qui accable l'âme du personnage-Cereno au point de la faire mourir n'atteint-elle pas aussi à sa manière l'âme du narrateur et celle bien sûr du lecteur ? Ce ne sont pas seulement des considérations techniques qui peuvent justifier les "enchevêtrements" et les irrégularités du récit tel qu'il a été mené comme si le souci de coller à la vérité des faits avait exigé le passage par un gauchissement temporaire destiné à mieux faire comprendre ce qu'il s'est passé. La *vérité narrative* ne saurait relever ici d'une adéquation plus ou moins fiable entre les faits prétendus et leur interprétation textuelle mais elle dépend de l'homologie profonde discernable entre le noeud du Pouvoir tel que nous venons de le définir et le noeud du Récit tel que nous avons auparavant essayé de le débrouiller. Le jeu démoniaque auquel Cereno se trouve contraint, l'interprétation que ne cesse de reprendre Delano révèlent l'action occulte du pouvoirs quels qu'ils soient et la teneur de ce jeu tout comme les aléas de cette interprétation inspirent et infléchissent les modalités mêmes du récit. Mais il a fallu que la révélation du Mal qui rend Cereno fou d'horreur et de peur s'impose d'abord au narrateur et avec une violence analogue : elle ne doit pas non plus laisser le lecteur intact et elle va provoquer chez lui un choc spécifique. Ce Mal est celui qui naît de la facilité qu'il y a à contrefaire le vrai et le bien et de la confusion des valeurs qui en découle : il fait tomber dans un piège de portée à la fois éthique et herméneutique. Et c'est une vision du monde bien pessimiste qu'offre à l'esprit et à l'âme du lecteur le récit ainsi noué puisque celui qui vient du dehors, malgré tout ce qu'il remarque d'étrange et malgré sa sympathie, ne peut guère aider celui qui est déjà pris au piège, faute d'un point de repère stable lui permettant de décider, et que l'homme de bonne volonté est le plus facile à tromper, son bon cœur l'incitant à croire autrui quand celui-ci déplore son malheur. De plus, bien que le capitaine Delano soit "celui qui exerce la fonction cordiale seule capable de préserver de la barbarie"³, il faut à ce juste l'aide de la Providence ou du hasard pour l'emporter. Un tel récit est aussi un acte de défiance en bonne et due forme envers les capacités humaines d'interprétation car il demeure une ombre portée sur le sens produit par le texte. Que l'on songe à un événement d'origine et de nature aussi indécidables que le coup de rasoir dont est victime Babo. L'insection de l'incident dans le récit est d'abord destinée à disculper l'esclave : la cruauté gratuite est le fait du prétendu maître. Mais avec le recul induit par le renversement majeur l'on peut se demander si Babo ne s'est pas lui-même infligé cette blessure pour mieux accréditer la thèse du despotisme irresponsable de Cereno. L'on pourrait aussi penser que Cereno, se débattant

3. François George, "Angepain et Tudide au festile des Rébultes", *Critique*, n° 533, Oct. 1991, p. 789.

vainement contre l'horreur, mais lui répondant d'une manière qui l'accentue, a bien accompli ce geste qui mêle ainsi désespoir et désir de vengeance, l'esclave ne récupérant qu'*a posteriori* mais avec un sens aigu de l'opportunité le fait à son profit. Point aveugle ou trou noir ? Nous sommes ici, et définitivement, dans l'incapacité de répondre à l'injonction du vieux faiseur de noeuds : "Débrouillez, tranchez, vite". Le Récit nous a pris en ses lacs qui sont aussi ceux du Pouvoir et il laisse son ombre portée sur notre cœur : notre relative impuissance herméneutique débouchant sur un sentiment d'insécurité qui peut nous pousser d'abord comme Delano à nous protéger nous-mêmes ne nous interdit toutefois pas la pitié (ce juste complément de la terreur !) :

[Delano] rabattit durement la main de Babo, mais son cœur le frappa plus durement encore. Avec une pitié infinie, il délivra Don Benito de sa propre étreinte. Ce n'était point le capitaine Delano, mais Don Benito que le noir, en sautant dans la chaloupe, avait voulu poignarder. (286)

Le pouvoir à la lettre dans *Absalom, Absalom!* de William Faulkner.

Alain Geoffroy
Université de La Réunion

On sait, comme le confirme l'étude de Jacques Lacan sur "La lettre volée" d'Edgar Poe¹, que le pouvoir réside parfois en d'anodins objets dont la possession n'assure pourtant pas qu'on détienne l'ascendant qu'on croit avoir sur ceux qui en sont privés. Dans l'histoire agitée de Thomas Sutpen², Faulkner utilise à son tour, dans des conditions assez similaires, l'artifice du billet pour illustrer la façon dont ses personnages sont pris au piège : ici, la lettre n'est pas vraiment dérobée mais détournée³, à la fois de sa fonction et des mains auxquelles elle était destinée. Elle n'en joue pas moins son rôle de suppôt du pouvoir, se rendant tour à tour maîtresse de ceux qui la détiennent, depuis Charles Bon qui en est l'auteur jusqu'à Quentin Compson qui la reçoit bien plus tard de son père, n'épargnant au passage aucun de ceux qui en prennent connaissance, même fugitivement, tel Henry Sutpen ou sa soeur Judith, destinataire officiel qui finit – inexplicablement, pourrait-on croire – par s'en débarrasser en la confiant à la grand-mère de Quentin :

'Me? You want me to keep it?'

'Yes,' Judith said. 'Or destroy it. As you like. Read it if you like or dont read it if you like.' (157)

Quel est donc ce fardeau que Charles Bon remis jadis à sa belle ? Quel dessein poursuivait-il en confiant au papier la trace de son âme qu'on sait torturée par un père inaccessible ? Car voilà que tout à coup Bon, l'enfant

¹. Jacques Lacan, "Le séminaire sur «La Lettre volée»", in *Écrits* (Paris: Seuil, 1966).

². William Faulkner, *Absalom, Absalom!* (New York: Vintage Books, 1987).

³. Dans la ligne de la nouvelle de Poe dont le titre original s'appuie sur le vocable *purloined* dont les différents sens pourraient s'appliquer tout aussi bien au texte de Faulkner : "to purloin: to put away, render ineffectual, [...] to put off, to delay, [...] to appropriate wrongfully and often by a breach of trust" (Sources: Webster's). Voir à ce sujet le commentaire de Lacan, *ibid.*, p. 29.

paria, semble mener le jeu à sa manière et pousser les Sutpen à la faute, dût-il payer de sa vie le prix d'un pouvoir qui demeure, pour lui, illégitime. Disparu de la face du monde, Bon hante en effet à jamais les lignes dont il est l'auteur : *scripta manent*...

Il est néanmoins aisé de voir que la missive de Bon à Judith prend très vite son indépendance et assure fermement son emprise sur le monde des vivants⁴. À peine écrite, elle s'empare de son premier lecteur — Henry Sutpen — et lui insuffle assez de courage pour qu'il parvienne enfin à surmonter ses attermolements en supprimant la cause devenue trop pressante de ses affres. La vengeance de la mère de Bon se joue donc *post-mortem*, et c'est dans la mort que ce dernier atteint enfin son but : il écrit lui-même la lettre prouvant son ascendance, mais c'est un Sutpen qui la signe. Débarrassée de son auteur, elle jouit maintenant de la liberté des sans-attaches.

Cependant, rien n'est dit, et le destinataire réel de l'épître n'a même pas eu à prononcer le 'non' tant attendu par le fils maudit réduit, par la volonté maternelle vengeresse, à monter un sordide chantage à l'inceste. Jusqu'au bout, le père se tait, forçant Bon à recourir à l'ultime argument du passage à l'acte, non sans avoir tenté d'arracher au frère la parole paternelle impossible :

'He has never acknowledged me. He just warned me. You are the brother and the son. Do I have your permission, Henry?' and Henry: 'Write. Write. Write.' So Bon wrote the letter, after four years, and Henry read it and sent it off. (436, 7)

La lettre est brève, sybilline, mais diaboliquement efficace. Est-ce à dire qu'elle met les choses au point, qu'elle rend enfin explicites les liens qui réunissent les Sutpen, qu'ils soient légitimes ou non ? On y découvre à quel point l'histoire du Sud et les déchirements personnels sont inséparables chez Faulkner : une guerre fratricide, dont la durée est aussi celle de la période de probation exigée par le frère pour le frère, enchâssée dans une déclaration provocatrice. Mise en doute de la cause⁵, longue parenthèse de souffrances et de turbulences, incertitudes de l'avenir, entre impatience et malédiction :

4. Notons que, contrairement à la lettre volée de Poe, c'est de son usage que celle-ci tire son pouvoir.

5. "la lettre de Charles Bon décrivant la réalité de la guerre, est un commentaire sans appel sur la vanité du geste héroïque. D'un côté, c'est la guerre en dentelles et l'idéalisme chevaleresque du vieux Sud [...] De l'autre, [...] la lettre de Bon, distancée le plus possible de l'objet du discours, subvertit la description précédente", François Pitavy, "Le héros, la guerre et le rêve : l'idéalisme faulknerien revisité", in *L'ARC*, 84/85, William Faulkner (LE JAS, 1983), p. 102.

We have waited long enough. You will notice how I do not insult you either by saying I have waited long enough. [...] I now believe that you and I are, strangely enough, included among those who are doomed to live. (162-3)

"And that's all," Mr Compson said." (163) Missive frustrante pour qui y cherche la clé de l'épopée Sutpen, car de tout évidence, elle ne tire pas son importance des mots qu'elle contient. D'ailleurs, il s'agit à peine d'une lettre véritable car outre qu'il lui manque les armoiries ordinaires de la correspondance amoureuse, elle est expédiée presque *incognito* — "without date or salutation or signature" (160). Loin de la classique demande en mariage, elle vaut davantage par sa seule existence quasi intemporelle que par son contenu :

Quentin took the letter from him and beneath the dim bug-fouled globe opened it, carefully, as though the sheet, the dessicated square, were not paper but the intact ash of its former shape and substance. (159)

On retrouve là les caractéristiques qui faisaient de la lettre détournée par Dupin un signifiant (28), car "cette lettre est le symbole d'un pacte, et [...] même si sa destinataire n'assume pas ce pacte, l'existence de la lettre la situe dans une chaîne symbolique étrangère à celle qui constitue sa foi."⁶ Les enjeux du pacte sont clairs pour le lecteur, même s'ils échappent à certains protagonistes, et non des moindres : Bon ne cherche pas à épouser Judith, mais il veut que le père sanctionne sa demande d'un 'non' ferme et définitif ; en la jugeant irrecevable, il reconnaîtrait du même coup sa paternité, et la vérité resurgirait enfin du puits. Si Thomas Sutpen et son représentant Henry — que Bon choisit comme entremetteur — le savent, ni la mère, ni la promesse ne sont conscientes de la portée de l'affaire, quoique Judith perçoive confusément qu'elle n'est qu'un pion dans ce jeu intersubjectif :

You get born and you try this and you don't know why only you keep on trying it and you are born at the same time with a lot of other people, all mixed up with them, like trying to, having to, move you arms and legs with strings only the same strings are hitched to all the other arms and legs and the others all trying and they don't know why either except that the strings are all in one another's way like five or six people all trying to make a rug on the same loom only each one wants to weave his own pattern into the rug. (157)

Ici, on l'aura compris, c'est la mère de Bon, autrefois répudiée, qui tire les ficelles. Pourtant, l'attrait du passage ne réside pas dans la réussite d'un plan de vengeance⁷ : le trajet de la lettre et les ravages qui s'en suivent méritent

6. Jacques Lacan, "La lettre volée", p. 28.

7. "Je crois que sa mère lui en a rebattu les oreilles dès qu'il a été assez grand pour s'en souvenir et qu'il est venu pourchasser son père délibérément, non pas pour obtenir justice pour lui-même, mais pour venger sa mère abandonnée. [...] Bon [...] voulait une vengeance : venger sa mère", Faulkner à l'Université (Paris : Gallimard, 1967), pp. 104-5.

tent davantage qu'on s'y intéresse. Insistons d'abord sur l'autonomie de la lettre et l'on verra que les rôles des différents protagonistes en seront redistribués d'une manière plus conforme aux événements. "A qui une lettre appartient-elle ?"⁸, s'interroge Lacan. A son auteur ? Indubitablement, Bon ne conserve de droit sur elle que fort peu de temps, puisqu'elle amène sans tarder la réaction d'Henry qui, en éliminant celui qui l'a écrite, le couche, pour ainsi dire, *noir sur blanc* sur le papier. Loin d'appartenir à Bon, la lettre, au contraire, le possède, le contient désormais en son texte, cerné, entre les lignes. De sujet, l'auteur devient signifiant⁹, et c'est pourquoi il ne peut accomplir son dessein que dans la mort. L'expéditeur - c'est Henry qui poste la missive - ne remplit pas davantage les conditions : premier lecteur, il se soumet immédiatement à sa formule en scellant l'autonomie. Remarquons qu'après son geste, il n'est plus évoqué dans le roman que comme *disparu*, même si, fort logiquement, le dénouement le rend un court instant à la vie pour mettre en scène sa disparition, cette fois, sans (r)appel.

Il est néanmoins tentant de concéder quelque droit sur la lettre à sa destinataire. Pourtant, on ne peut nier que son contenu n'appelle aucune réaction particulière de Judith, mais que c'est d'avoir été sujette à une indiscretion - soit consentie, voire préméditée par son auteur - qui permet à la missive de jouer le rôle auquel elle était destinée. On comprend mieux pourquoi Judith ne tient pas à conserver ce pli qui, somme toute, ne lui a jamais été destiné et qu'elle le confie sans remords à une étrangère. Le parallèle avec la lettre destinée à la Reine du conte de Poe apparaît alors sans ambiguïté car

Il devient clair dès lors que la propriété de la lettre n'est pas moins contestable à sa destinataire qu'à n'importe qui elle puisse venir entre les mains (sic), puisque rien, quant à l'existence de la lettre, ne peut rentrer dans l'ordre, sans que celui aux prérogatives de qui elle attende, n'ait eu à en juger¹⁰.

On retrouve, sans l'avoir cherchée ici, la structure du roman qui fait découvrir Sutpen au lecteur par voie d'enquête, grâce aux filtres subjectifs successifs laissant entrevoir quelques pans de vérité. Tout comme dans la nouvelle d'Edgar Poe, "le double et même le triple filtre subjectif sous lequel [l'histoire] nous parvient [ici, Mr Compson fait parler Bon et Henry à l'attention de Quentin qui à son tour le raconte à Shreve] n'est pas là seulement la conséquence d'un arrangement fortuit. [...] Le fait que le message soit ainsi re-

Notons qu'en assassinant Bon, Henry accomplit l'autre face de la vengeance car "le meurtrier du frère est d'abord le vengeur du père", André Bleikasten, "Les Maîtres fantômes, Paternité et filiation dans les romans de Faulkner", *Revue Française d'Etudes Américaines*, n° 8, Octobre 1979, p. 172.

⁸ Jacques Lacan, *ibid.*, p. 27.

⁹ Au sens où "un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant", Jacques Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir", in *Ecrits*, p. 819.

¹⁰ Jacques Lacan, "La lettre volée", p. 28.

transmis nous assure de ce qui ne va pas absolument de soi : à savoir qu'il appartient bien à la dimension du langage."¹¹ En effet, au delà d'Henry qui en subit l'irrésistible pression, c'est Thomas Sutpen lui-même qui est visé par la missive qui tente de l'atteindre en ce qu'il a de plus cher et de plus vulnérable. Il est en effet le seul qui pourrait user de ses prérogatives pour prévenir le drame. Mais en a-t-il réellement le pouvoir ? Soit, l'aveu de cette paternité, mais aussi celui de bigamie mettraient en danger l'existence respectable qu'il s'est efforcé de gagner en épousant Ellen Coldfield, mais le péril est en fait tout autre : plus qu'une atteinte à sa vie réelle, une telle confession mettrait un terme à son *dessein*, le privant irrémédiablement de l'honorabilité qu'il imagine indispensable à son projet¹². Interrogé sur les intentions de Charles Bon, Faulkner déclare

[qu']il a en quelque sorte donné à son père l'occasion de lui dire : «Je te reconnais, mais si tu... je joue franc jeu et tu restes ici : et tu détruis tout ce à quoi j'ai consacré ma vie, aussi je te donne ma bénédiction et va-t'en», je pense que Bon l'aurait fait. Mais ce vieillard avait peur de faire ça¹³.

Peur de quoi, en fait ? D'être ruiné, de perdre une honorabilité de surface - déjà fort discutée depuis son arrivée inopinée au Mississippi - qu'il mettra d'ailleurs en jeu à deux reprises par la suite, en proposant à sa belle-soeur de porter sa descendance, puis en engrossant la fille de son palefrenier ? Les ragots de Jefferson sur sa descendance douteuse n'auraient sans doute pas suffi à l'intimider - il n'ont jamais eu ce pouvoir - et le risque réel n'aurait pas été bien grand. Non, ce qui effraie Sutpen, c'est de voir resurgir un passé qu'il pensait définitivement éradiqué de son existence, voire de sa personne¹⁴ grâce au *dessein* qu'il s'était fixé. La force de Bon n'est pas d'imposer au père le retour du fils maudit ; il provoque la terreur irrépressible et irraisonnée qu'inspirent les revenants.

Le drame se joue en effet dans un imaginaire que l'existence devenue indéniable de Bon vient soudain déchirer, comme en témoigne l'effet médusant de sa présence sur son père dont le visage se pétrifie : "he looked at the expres-

¹¹ Jacques Lacan, *ibid.*, pp. 18-9. Notons, homothétie supplémentaire inattendue, que Lacan met en question, à propos du texte de Poe, "le fait que l'histoire nous soit contée comme une énigme policière.", *ibid.*, p. 16.

¹² N'oublions pas que Faulkner voyait avant tout en Sutpen "un homme qui voulait des fils", *Faulkner à l'Université*, p. 85.

¹³ *Ibid.*, pp. 276, 7.

¹⁴ Face à face avec son fils, Sutpen ne peut qu'opposer un masque froid et indifférent : "the expressionless and rocklike face, [...] the pale boring eyes in which there was no flicker, nothing" (435) C'est bien une atteinte à sa *personne* qu'il craint par-dessus tout : *persona*, masque tragique.

sionless and rocklike face" (435) Empruntant à Méduse sa féminité¹⁵, Bon, en personne, ne précipite pas l'action, mais au contraire, la fige. C'est qu'il faut changer de registre pour que l'imaginaire se dénoue et que l'action reprenne. Voilà pourquoi la lettre, d'essence symbolique, a le pouvoir d'animer le bras d'Henry, voilà pourquoi il porte enfin le coup retenu si longtemps.

Cette stase forcée n'est pas sans évoquer les mouvements ralentis dont Faulkner aime à pimenter ses lignes. Respiration contenue, jusqu'à ce que se libèrent brutalement les forces un instant enchaînées¹⁶ et que l'écoulement du temps reprenne son cours normal. Mais en quoi la lettre assure-t-elle à Henry qu'il est grand temps d'agir ? Quel écho privilégié trouve-t-elle en lui qui l'amène à surmonter son indécision ? On en devine aisément les causes, tant les relations qui le rapprochent de sa soeur et de son demi-frère sont équivoques :

Perhaps this is the pure and perfect incest: the brother realizing that the sister's virginity must be destroyed in order to have existed at all, taking that virginity in the person of the brother-in-law, the man whom he would be if he could become, metamorphose into, the lover, the husband. (119)

Oui, mais ce fantasme d'inspiration oedipienne se corse pour lui d'un élément supplémentaire original puisque le beau-frère se trouve être également le frère ! Le bénéfice libidinal d'Henry est alors transparent : en s'identifiant à Bon, il consomme par procuration la relation incestueuse qui le lie à Judith. Tant que cette relation demeure platonique et que l'inceste reste virtuel, voire improbable, la position identificatoire d'Henry est tenable. Mais lorsque s'évanouit la distance séparant le fantasme de la réalité, le projet de sa concrétisation, le désir inconscient – imaginaire – de l'intention formelle et formulée – symbolique –, alors rien ne va plus et le scandale apparaît, incontournable. On comprend mieux les faiblesses d'Henry face au projet inacceptable de Charles Bon : tout comme Hamlet, il ne parvient pas à réconcilier les deux tendances qui s'affrontent en lui, tout progrès de l'une appelant un renforcement de l'autre. C'est pourquoi il faut d'abord qu'il admette la possibilité de concrétisation de ses désirs incestueux – ce qu'il fait en acceptant d'envoyer la

lettre de Bon – pour qu'il trouve enfin le courage d'en supprimer le représentant en la personne de son *alter ego*.

La lettre s'enfle, dans ce contexte labyrinthique, d'une douloureuse polysémie qui lui confère son exorbitant pouvoir. Sous la plume de Charles Bon, elle se fait d'abord cri de détresse et de vengeance ; puis, en transformant le fantasme en projet bien réel, elle libère la stase, enclenche l'action, et signe l'arrêt de mort de son auteur. Lorsque Henry en prend connaissance, elle rend le scandale si proche que la perspective que ses penchants coupables puissent être mis à exécution bouleverse l'équilibre libidinal instable qu'il essayait de préserver, mangeant, si l'on peut dire, aux deux râteliers de l'inceste et de la loi du père. Entre les mains d'Henry qui la transmet à Judith, elle actionne un mécanisme à retardement impossible à désamorcer : Henry est désormais condamné à passer à l'acte. Quand Judith la reçoit, commence la chute de la famille Sutpen ; les préparatifs précédant le mariage en annoncent l'inéluctabilité. Le scandale n'épargnera aucun membre de la famille, ni Ellen qui a constitué le trousseau, ni Clytie qui fabrique la robe de cérémonie. Quant au maître de céans, il anticipe sa ruine prochaine, mais ne fait rien pour l'empêcher.

Mais le trajet de la lettre ne se limite pas pour autant à la déchéance des Sutpen, et bien des années plus tard, elle échoit entre les mains de Quentin Compson. Bien qu'anachronique, elle n'a rien perdu de son pouvoir maléfique et, à son tour, Quentin devra en subir les effets pernicioeux. La mort de Sutpen n'a certes pas suffi à la neutraliser, car elle amène, par sa simple présence, le père de Quentin à faire revivre son fantôme pour les besoins de la cause. On sait les affinités qui lient Henry Sutpen et Quentin Compson¹⁷, ce qui laisse augurer de la vulnérabilité de ce dernier. Les traits psychiques communs à ces deux personnages amènent bien sûr la lettre à fonctionner de manière similaire : mis en présence du même contexte, elle tiendra le même langage, forçant Quentin à assumer le même rôle. Voyons de plus près ce qui permet d'évoquer ici une forme d'automatisme de répétition¹⁸.

15. "[He used to] lounge about a bedroom in a gown and slippers such as women wore, in a faint though unmistakable effluvia of scent such as women used, smoking a cigar almost as a woman might smoke it. (396)

16. Ainsi en va-t-il, par exemple de la naissance de la ville de Jefferson, à laquelle Faulkner associe également un écrit symbolique signant le déferlement du temps historique : "Instead of putting an inked cross at the foot of a sheet of paper, she had lighted the train of a mine set beneath a dam, a dyke, a barrier already training, bulging, bellying, not only towering over the land, but leaning, looming, imminent with collapse so that it only required the single light touch of the pen in that brown illiterate hand." William Faulkner, *Requiem for a Nun* (New York: Vintage Books, 1987), p. 190.

17. Jean Roubertol a noté que, tout comme Henry, Quentin possède l'essence d'un personnage shakespearien : "ce n'est plus qu'un être velléitaire et le représentant d'une fin de race enfermé dans sa morbidité. Tristant devient Hamlet ; Ivanoe cède la place à Roderick Usher. Du personnage shakespearien, Quentin possède non seulement l'irrésolution et les pulsions incestueuses, mais surtout au sens originel du terme, la mélancolie." Jean Roubertol, *L'esprit du Sud dans l'œuvre de Faulkner* (Paris : Didier Érudition, 1982), p. 158.

18. Lacan signale un mécanisme similaire à l'œuvre dans la nouvelle de Poe : "Nous verrons que le déplacement des [sujets] est déterminé par la place que vient à occuper le pur signifiant qu'est la lettre volée [...] Et c'est là ce qui pour nous le confirmera comme automatisme de répétition." "La lettre volée", p. 16.

Nous avons associé Quentin à Henry Sutpen, aussi faut-il nous attendre à ce que les actions perpétrées par celui-ci rappellent le passé de celui-là. Lorsque Quentin passe à l'acte, il y est poussé par la rancune de Miss Rosa qui cherche à se venger de l'affront que lui a imposé son beau-frère. En effet, Sutpen, après la mort de sa femme, a tenté d'impliquer sa soeur cadette dans son projet obstiné de créer une généalogie ; ayant perdu ses deux fils, il propose à Miss Rosa de l'épouser pourvu qu'elle lui donne un héritier. Le cynisme de Sutpen et sa susceptibilité en matière de descendance mâle, rappelle son aventure conjugale interrompue à Haïti¹⁹, et, même si l'histoire ne se répète pas en tous points, son attitude désinvolte et égoïste provoque pour la seconde fois la colère et le ressentiment d'une femme qui s'estime à juste titre bafouée. C'est donc poussé par une femme vengeresse que Quentin se dirige vers Sutpen's Hundred, tout comme Bon autrefois lorsqu'il courtisait Judith. Faulkner insiste sur la répétition et cultive la métaphore temporelle en évoquant les roues du buggy qui les entraînent : "He could hear the dry plaint of the light wheels in the weightless permeant dust..." (452) Roues aux cycles impénétrables brassant la poussière des ans.

Dans le sillage de la lettre, les fantômes de Sutpen hantent à nouveau les lieux mêmes où il apparut brusquement un jour dans le paysage du Yoknapatawpha²⁰, donnant prétexte à une mise en abyme, emblématique de la structure du roman, où se succèdent les représentants du père damné. Charles Bon, d'abord, signifiant en creux d'une paternité inavouable :

Bon is a mirror image, a reversed shadow, of his father. Like his father, he suddenly appears out of nowhere as a man of mystery. [...] Like his father, Bon has an octoroon "wife," whom he is prepared to repudiate along with his child by her. Like his father he stands beyond good and evil²¹.

Ensuite s'avance Henry Sutpen, double reconnu et légitime, mais poursuivi par la faute paternelle. Puis, bien plus tard, Quentin Compson, fasciné par une histoire qui porte dans le réel — pas tout à fait, car le passé et la parole

de l'autre l'en séparent — ses fantasmes les plus troubles. Jeux de miroirs mystificateurs où les reflets se font plus convaincants que la vérité²² :

It is this mirroring conflict — "mirroring," in that brother and brother, son and son, are completely alienated yet nearly interchangeable — that Faulkner drives to a hallucinating pitch in the fraternal entanglements among Henry, Bon, Quentin, and Shreve²³.

Dernier représentant des Sutpen, Quentin — non pas ici le narrateur, mais l'acteur, dans l'ambiguïté du terme — incarne imaginativement à la fois Bon et Henry, revivant *in situ* les dernières secondes précédant le drame, fantasme de reconstitution après le crime :

He looked at the two huge rotting gate posts in the starlight, between which no gate swing now, wondering from what direction Bon and Henry had ridden up that day, wondering what had cast the shadow which Bon was not to pass alive. (454)

La signification symbolique du passage est sans grand mystère : le franchissement de l'entrée du domaine a ici valeur d'inceste. D'ailleurs, Quentin se sent intimement sollicité par les échos que la situation éveille en lui, "wishing that Henry were there now to stop Miss Coldfield and turn them back, telling himself that if Henry was there now, there would be no shot to be heard by anyone" (454) Même désir coupable, même châtiement... Pourtant, le fantasme de Quentin recèle un indice encourageant qui confirme ses progrès sur la voie de la symbolisation. En évoquant l'absence d'un témoin, il pointe le défaut par excellence qui trahit Sutpen. C'est pourquoi il s'acharne à ressasser, reformuler — un psychanalyste parlerait de *perlaboration* — ce qu'il a appris de l'histoire des Sutpen, afin d'y rétablir la dimension qui lui a fait défaut :

De là l'entreprise de Quentin dans ce roman : il lui faut comprendre (et douloureusement accepter de comprendre) le sens de l'«innocence» de Sutpen — précisément cette non-reconnaissance de l'Autre²⁴.

Reconnaissance poignante du névrosé de ce qu'il met en cause en lui-même... Démonstration cuisante de la force du signifiant dont "le déplacement [...] détermine les sujets dans leurs actes, dans leur destin, dans leurs refus,

19. "His inability to locate his error dooms him to a repetition of his sins", Ilse Dusoer Lind, *The Design and Meaning of Absalom, Absalom!*, in *Three Decades of Criticism*, ed. by Frederick J. Hoffman & Olga W. Vickery (New York: Harbinger Books, 1963), p. 294.

20. Tandis qu'il se rapproche de Sutpen's Hundred, Quentin évoque l'ombre de Sutpen : "[He] might even see at any moment now the black stallion and the rider rush across the road before them and gallop on." (453)

21. Cleanth Brooks, *William Faulkner: The Yoknapatawpha County* (New Haven: Yale University Press, 1972), p. 302. Notons encore que, tout comme son père avait en son temps acquis de force une respectabilité en épousant Ellen Coldfield, Bon "eventually forces an indirect recognition, though at the cost of his own life". Olga W. Vickery, *The Novels of William Faulkner* (Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1964, p. 96.

22. "Les romans de Faulkner sont toujours des rendez-vous manqués avec la vérité." observe André Bleikasten, "Modernité de Faulkner", in *DELTA*, n° 3, Novembre 1976, p. 164.

23. Eric J. Sundquist, *The House Divided* (Baltimore: The Johns Hopkins University Press), 1985, p. 126.

24. François Pitavy, *ibid.*, p. 100.

dans leurs aveuglements, dans leur succès et dans leur sort.²⁵ La lettre, qui désigne dans ses effets la faillite du père²⁶ — et celle du Sud mythique —, constitue donc une des clés de l'histoire des Sutpen. Il faudra cependant que le père et les fils aient rejoint dans la mort cet Autre dénié²⁷ pour que le roman puisse aboutir à un *dénouement*. Inauguré par un écrit, le processus de symbolisation se poursuit dans les paroles des divers narrateurs, dans le texte faulknerien lui-même²⁸, et, de par sa nature inachevée et inachevable, sous la plume fébrile des critiques.

25. Jacques Lacan, *ibid.*, p. 30.

26. Eric J. Sundquist, à la suite de Faulkner, souligne le lien tout particulier qui rapproche la question du père et celle de la "pureté" de la race : "The Oedipal reading of Quentin's desire for paternal revenge only makes sense in the larger context of Southern paternalism, which as slavery ended took new, more perplexing and tragic forms." Eric J. Sundquist, *ibid.*, p. 123.

27. Faulkner insiste d'emblée sur la dimension symbolique de l'Autre, ciment de la société du Sud : "Our father knew who his father was in Tennessee and who his grandfather had been in Virginia and our neighbors and the people we lived among knew that we knew and we knew they knew we knew and we knew that they would have believed us about whom and where we came from even if we had lied." (15) L'existence même de Thomas Sutpen ne peut s'appuyer sur les mêmes bases : "He came here with a horse and two pistols and a name which nobody ever heard before, knew for certain was his own." (13)

28. Ajoutant à la compréhension de la genèse de l'oeuvre, non que l'auteur fût lui-même sujet à cette sorte de manque, mais en ce que l'ayant évoqué, il se condamne ensuite à "un exil intérieur désormais voué [...] à l'écriture." Michel Gresset, *Faulkner ou la Fascination* (Paris : Klincksieck, 1982), p. 15.

Pouvoir, tyrannie et création littéraire chez Vladimir Nabokov : l'exemple de *Bend Sinister*.

Christine Raguet-Bouvard
Université de Bordeaux III

La plupart des romans et nouvelles de Nabokov auraient pu se prêter à cette tentative d'analyse car chacun de ses livres est un coup assené à toute forme d'omnipotence — They do not even realize that every book by VN is a blow against tyranny, every form of tyranny.¹ — fût-elle politique ou intellectuelle. Or, quasiment une seule oeuvre servira de base de travail : *Bend Sinister*², premier roman écrit aux États-Unis (entre 1945 et 1947), pénultième étape nabokovienne, après la fuite devant les soldats bolcheviques puis les armées nazies. Si *Invitation to a Beheading*³ ou "Tyrants Destroyed"⁴ ne sont que mentionnés en passant, c'est que ces textes furent initialement rédigés en russe et qu'il n'est guère possible pour un angliciste d'en faire autre chose qu'une étude thématique.

S'il est clair que *Bend Sinister* est un roman "politique" par son thème principal, c'est aussi une réflexion philosophique que nous livre son protagoniste : Adam Krug, éminent professeur de philosophie. L'état policier de

1. Lettre de Vera Nabokov à Lauren G. Leighton, du 14 mars 1968, à propos de jeunes Russes de Leningrad qui cherchaient à entrer à contact avec Vladimir Nabokov. Vladimir NABOKOV, *Selected Letters 1940-1977* (New York : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1989), p. 431.

2. Vladimir NABOKOV, *Bend Sinister*, roman (New York : Vintage International, Random House, 1990). Les numérotations de pages de toutes les citations de l'article renvoient à cette édition.

3. Vladimir NABOKOV, *Invitation to a Beheading*, roman traduit par Dmitri Nabokov (New York : Vintage International, Random House, 1989). Les citations seront de préférence données en anglais, la version française existant actuellement n'étant pas fiable. Le texte russe original est en cours de retraduction chez Gallimard.

4. Vladimir NABOKOV, "Tyrants Destroyed" nouvelle traduite par Dmitri Nabokov, in *Tyrants Destroyed* (New York : Vintage International, Random House, 1989).

Paduk, alias "the Toad"⁵ pour ses anciens camarades de classe, s'évertue à faire disparaître toute forme de liberté individuelle dans le but d'uniformiser la nation selon un modèle moyen, celui d'Etermon — "the Average Man" d'une nation égalitaire sous le joug d'un parti unique "the Ekwilist Party". Krug, penseur de grand renom est progressivement isolé après la mort de sa femme, sur laquelle s'ouvre le roman : tous ses amis et collaborateurs sont arrêtés, enfin son fils est enlevé et devient la victime de la folie meurtrière du pouvoir, sous des oripeaux de science expérimentale. L'horreur atteint la farce absurde à son paroxysme tandis que le régime de Paduk, en quête de légitimité, cherche à tout prix à s'assurer le soutien officiel d'Adam Krug. En dépit des allusions flagrantes aux régimes nazi et communiste — Hitler, Lenin, and Stalin dispute my tyrant's throne in this story⁶ — and meet again in *Bend Sinister*, 1947, with a fifth toad." — Vladimir Nabokov n'a pas écrit un ouvrage "engagé" — il ne s'agit nullement d'une œuvre de politique-fiction, d'un pamphlet, ni d'une anti-utopie, mais d'un roman où le pouvoir est traité dans sa dimension philosophique et fictionnelle, et dont le sujet serait difficile à définir. Nabokov lui-même a entrepris à plusieurs reprises et en diverses occasions de le résumer, mais sans satisfaction :

The subject [...] is not easy to define concisely. If I say that its writing requires a considerable amount of critical and original research in such different fields as Shakespearean lore (mainly Hamlet) and certain aspects of Natural Science, this will only vaguely define the limits of the matter. I propose to portray in this book certain achievements of the mind in modern times against a dull-red background of nightmare oppression and persecution. The scholar, the poet, the scientist and the child—these are the victims and witnesses of a world that goes wrong in spite of its being graced with scholars, poets, scientists and children⁷.

Et contrairement à ce qu'affirme Andrew Field : "There is a passage in the third-from-last chapter of *Bend Sinister* that parallels the emotionally compressed opening scene of *Laughter in the Dark* in which the entire tale is told in a very terse fashion."⁸

⁵ Paduk est vraisemblablement dérivé de 'paddock', synonyme de 'toad', que l'on rencontre dans un vers de Robert Herrick, tiré de *Noble Numbers* : 'Another Grace for a child,' devenu proverbial : 'Cold as paddocks', et chez Shakespeare dans *Macbeth*, I,1, et dans *Hamlet*, III, 2, 269-72 et III, 4, 189-91. En outre 'toad' évoque 'Tod', la mort en allemand dont l'ambiguïté se révèle dans l'expression : "the kiss of the toad," B. S., p. 88.

⁶ Introduction à "Tyrants Destroyed", in *Tyrants Destroyed*, op. cit. p. 11.

⁷ Lettre du 22 mars 1944 à Donald B. Elder, directeur de collection aux éditions Doubleday, Doran, in *Selected Letters*.

⁸ Andrew Field, *The Life and Art of Vladimir Nabokov* (New York : Crown Publishers, 1986), p. 251.

Nulle part la complexité du roman n'est et n'a pu être réduite à la concision du paragraphe liminaire de *Laughter in the Dark*. Quant à la solitude et l'isolement du héros, ils ne sont pas le résultat d'une erreur d'appréciation personnelle de la part du personnage, comme dans le cas d'Albinus, protagoniste de *Laughter in the Dark*, mais une des conséquences du danger que représente la supra-puissance du tyran Paduk, investi du pouvoir qu'il s'est lui-même octroyé, mais que certains, ensuite, ont consenti à lui reconnaître.

Krug devient le médiateur idéal entre auteur et lecteur : il est à la fois la projection humanisée, dont le martyr invite à la souffrance et à la compassion, la projection intellectuelle qui incite à la connaissance et à la réflexion, et par là, il assume pleinement sa fonction de créature représentative de son créateur dont il est le prolongement artistique — "my favourite character" (151). Le choix d'un philosophe permet de proposer une lecture autre que politique : ainsi, le champ de référence quitte le domaine restreint de l'allusion purement historique aux régimes dénoncés, comme le nazisme ou le communisme pour s'élargir aussitôt à toute forme de despotisme et surtout permet d'en aborder les fondements intellectuels ; en effet, il n'est guère possible d'éviter de déchiffrer les thèses hobbienues derrière le régime Ekwiliste. On retrouve dans le comportement des personnages de *Bend Sinister* les préoccupations énoncées par Hobbes : partant de la loi de nature fondamentale qui consiste à appliquer le pouvoir que chaque homme a de préserver sa "Nature", à savoir sa vie, la capacité d'action humaine est forcément dépendante du désir de survie. Or toute la thématique du roman s'articule autour de l'idée de lutte entre État Destructeur qui impose sa puissance, maintient les citoyens en situation d'infériorité et de culpabilité, engendre la peur, et les contraint à n'avoir plus qu'un seul objectif — leur survie. Donc il s'agit, de la part de ce pouvoir, de chercher à annihiler tout désir de résistance et de les amener à se désaisir de leur droit individuel en soumettant leur volonté à celle de leur représentant suprême : la caractéristique d'Etermon est la soumission. Sinon, celui qui refuse devient un ennemi de la cause commune et du bien collectif, et il doit alors être écrasé, comme un crapaud. Pourtant le lecteur voit se refléter dans la pensée philosophique de Krug l'image inverse de celle offerte par la succession des événements de l'intrigue.

Entre les théories de Paduk et celles de Krug s'élève le mur de l'esprit : le premier cherche à établir officiellement l'ordre de son État et, pour ce faire, il joue avec la vie et la mort des citoyens qui pourraient le menacer, quant au second, il cherche à mettre bon ordre dans l'état de ses réflexions sur la vie et la mort. Tous deux semblent avoir un objectif commun : la quête d'un équilibre — l'un du corps politique, l'autre du corps physiologique, et l'on retrouve

⁹ "Once upon a time there lived in Berlin, Germany, a man called Albinus. He was rich, respectable, happy; one day he abandoned his wife for the sake of a youthful mistress; he loved; was not loved; and his life ended in disaster." *Laughter in the Dark* (London : Penguin Books, 1986), p. 5.

justement la métaphore du corps politique dans *Leviathan* : "For by Art is created that great LEVIATHAN called a COMMON-WEALTH, or STATE, (in latine CIVITAS) which is but an Artificiall Man, [...] in which, the Sovereignty is an Artificiall Soul, as giving life to the whole body"¹⁰.

Dans les deux cas la démarche peut paraître comparable puisqu'il s'agit de parvenir à trouver l'harmonie qui permette de placer le corps sous l'autorité de cette âme artificielle, de déterminer ce qu'elle représente, et par quels moyens cette mise en place va s'effectuer. Dans tous les cas l'autorité vient de la tête : tête de l'État ou tête de l'organisme vivant. Et chacun des deux personnages est convaincu, à sa façon, du bien fondé de ses actes en la matière.

L'instauration du régime Ekwiliste soulève le problème de la souveraineté : si j'ai évoqué Thomas Hobbes un peu plus haut, c'est bien à ce propos. Dans le roman, il paraît évident que le problème de la légitimité du pouvoir pourrait constituer l'un des sujets, puisque la référence constante à *Hamlet*, où le protagoniste dénonce l'illégitimité du roi, sert de miroir à l'attitude du héros de *Bend Sinister*, qui refuse de se plier aux exigences du régime et tient à affirmer son indépendance intellectuelle. Par ailleurs, le lien Shakespeare-Hobbes, qui peut paraître fort ténu, est rendu beaucoup plus évident grâce à l'entremise de Francis Bacon, dont Hobbes fut le secrétaire. Bacon apparaît sous forme de jeux verbaux allusifs dans le chapitre 7, où Nabokov tourne en dérision toutes les interprétations qui feraient de lui l'auteur de *Hamlet*. La question de la souveraineté était déjà soulevée dans *Invitation to a Beheading*, où la situation était très comparable puisque Cincinnatus C. refusait de reconnaître l'autorité du pouvoir en défendant sa singularité¹¹ jusqu'à l'accomplissement de la sentence. Or dans *Leviathan* — monstre biblique qui symbolise la puissance et suscite la peur : "Non est potestas super terram quae comparetur" (Job, 41 : 24), cité en frontispice de l'ouvrage —, Hobbes justifie même la présence du tyran parce qu'à ses yeux, tout gouvernement est despotique et qu'il n'existe pas d'étape intermédiaire entre absolutisme et anarchie, et que sa légitimité est, par sa nature, contractuelle. Elle est le fondement de tout état et repose sur le consentement des membres de la société, qui aliènent alors leur liberté au bénéfice d'un tiers. Dans *Bend Sinister*, ce pouvoir coercitif dont certains, tel Krug, prétendent rejeter la tutelle, c'est donc la tyrannie qu'essaie d'imposer Paduk. En effet, il n'a pas encore été investi de la légitimité qui devrait lui conférer le pouvoir absolu, et c'est pour cette raison qu'il cherche à persuader Krug, le camarade de classe, et le penseur de renommée mondiale, de rallier son camp. Tous les membres de l'Université à laquelle appartient Adam Krug, sorte de père putatif de la nouvelle humanité, ont basculé : soit ils ont accepté de se ranger du côté de l'Ekwilisme, soit ils ont été arrêtés et alors

faut d'avoir la possibilité d'aliéner leur liberté à Paduk, ils cherchent à concéder à Krug un pouvoir légitime en lui transférant l'autorisation de ses actes, autorité par laquelle il deviendrait leur représentant absolu, celui qui obtiendrait par là un pouvoir absolu et légitime sur eux : "The lives of twenty-four men are in your hands. If you say 'no,' they will be destroyed, if it is 'aye,' they live. Think what marvellous power!" (231) De surcroît, l'angoisse existentielle, face au pouvoir indomptable du monstre déraisonnable reparait sous forme poétique factice, au chapitre 12, dans quatre distiques formant un poème composé à partir de quatre passages en prose, mais que l'on peut scander suivant le même schéma métrique, extraits de *Moby Dick* :

A curious sight — these bashful bears,
These timid warrior whalemen

And now the time of tide has come;
The ship casts off her cables

It is not shown on any map;
True places never are

This lovely light, it lights not me;
All loveliness is anguish—¹²

Là, nous trouvons le contenu métaphorique et abrégé de tout le roman. Nabokov propose une lecture politique, une lecture philosophique et une lecture poétique de la vie du monstre. La vision, dans sa perspicacité, est celle de Krug, qui est le seul à savoir que le pouvoir dont sera investi le tyran n'est qu'illusoire, c'est pourquoi il refuse d'approuver le document, car il sait le procédé ambigu : "because the power of one man resisteth and hindereth the effects of the power of another; power is simply no more, but the excess of the power of one above that of another"¹³. Et loin d'acquiescer un pouvoir égal à celui que lui confère son indépendance d'esprit, en signant, Krug accepterait les règles du jeu du tyran et reconnaîtrait ainsi sa légitimité.

Ces développements sont le résultat d'une réflexion sur la perception et l'illusion dans le but de mettre en doute, ou du moins en cause, l'horreur. A mesure que le roman progresse, l'horrible, l'insupportable, l'inhumain et le monstrueux gagnent, jusqu'à atteindre leur paroxysme dans la scène où David, le fils d'Adam Krug, est martyrisé jusqu'à la mort. On retrouve alors tout le

¹⁰ Thomas Hobbes, *Leviathan* (London : Penguin Books, 1985, p. 81).

¹¹ "Accused of the most terrible of crimes, gnostical turpitude, so rare and so unutterable that it was necessary to use circumlocutions like 'impenetrability,' 'opacity,' 'occlusion'; sentenced for that crime to death by beheading," *Invitation to a Beheading*, p. 72.

¹² *Bend Sinister*, p. 155. Ces quatre extraits apparaissent respectivement dans *Moby Dick*, aux chapitres : V "Breakfast", p. 32 ; IX "The Sermon", p. 44 ; XII "Biographical", p. 52 ; XXXVI "Sunset", p. 146 ; (London : Dent, Everyman's Library 1968).

¹³ Thomas Hobbes, *The Elements of Law* (London : Franck Cass, 1969), Part 1, chap. 8, sec. 4, p. 26.

discours pseudo-scientifique qui a toujours prévalu dans les exterminations bien orchestrées des pires régimes, et la présentation en est d'autant plus insupportable que le style est parfaitement "clinique" et l'écriture débarrassée de toutes les traces de sentiments et de valeurs psychologiques qui pourraient nourrir les émotions du lecteur. En fait, cet excès de vérité est un refus du réalisme, car, à ce point, l'horreur atteint le comble du ridicule. L'absurde s'ajoute au grotesque pour donner lieu à une sinistre farce. Déjà, avant le passage évoqué ci-dessus, un portrait de "the Toad" nous le présentait comme un peu trop répugnant pour être crédible : "he was a little too repulsive to be credible" (143). Il ne s'agit pas d'un procédé réducteur, les atrocités commises dans l'Histoire ne peuvent apparaître ici que sous forme allusive. Il ne s'agit pas davantage d'une réfutation, car les atrocités commises dans le roman deviennent tellement surdimensionnées qu'elles prennent la forme et le volume d'un monstre mythique et mystique ; en lisant la presse Krug ne ressent-il pas : "a faint 'Lacedaemonian' sensation: whips and rods; music; and strange nocturnal terrors." car il connaît l'auteur de l'article : "[he] had edited a pogromystic magazine years ago." (168) Dans la pensée de Krug, qui filtre pour nous les idées de l'auteur et de ses personnages, le pouvoir tyrannique s'ancre dans l'histoire en termes philosophiques mais aussi poétiques, parce qu'il sait réfléchir et exprimer le résultat de sa réflexion. Il y a un décalage complet entre les problèmes réels ou fictionnels qui se posent dans des vies réelles ou fictionnelles aux personnages et à leur créateur et la conscience — voire la certitude — de l'insubstantialité du monde, qui n'est qu'illusion des sens, car le corps perçoit et l'esprit interprète. Nabokov ne recherche jamais le réalisme, sa démarche est beaucoup plus complexe : il projette un monde fictif cauchemardesque, qui rappelle des situations réelles et qui doit prendre une dimension "réelle" à l'intérieur du tissu fictionnel, et son parcours est pavé d'allusions à des personnages existants ou ayant existé, ainsi, toujours dans le même portrait du crapaud-tyran, Nabokov invite le lecteur à découvrir d'autres despotes : "so let us ring the bell (held by a bronze eagle) and have him [the Toad] beautified by a mortician." (143) Hitler vaincu à travers le symbole de l'Allemagne nazie qui a perdu jusqu'au corps de son tyran, et le cadavre embaumé de l'instigateur de la révolution bolchevique. Le temps, autre thème du roman, destitue les tyrans ; seuls ceux dont la substance est imaginaire pourront survivre sur la feuille de papier. Or le protagoniste est souvent surpris à son réveil, ou en état de délire éveillé, et se prend à douter de ce qu'il perçoit : "I am a slave of images" (174). Rêve et réalité romanesque se confondent, la réalité est cauchemardesque, donc elle tient plus de l'irréel que du réel, et comme ce sont les cauchemars de Krug que nous voyons, ils sont le résultat du travail de l'esprit. Ce que l'auteur imaginait, devait devenir réel pour son héros, or si Krug rejette la réalité fictionnelle, l'imagination s'auto-suffit et s'auto-réfléchit. Ember, par exemple en ré-écrivant *Hamlet* donne le pouvoir à son imagination, et la pièce perd toute sa "réalité" shakespearienne.

Par ce procédé intellectuel et littéraire, le martyr d'Adam Krug et de ses anciens collègues est réduit à néant, et s'il est réduit à néant, il entraîne avec lui le monstre, qui n'est plus qu'une illusion et perd donc toute crédibilité et tout pouvoir. En refusant de vendre son âme au tyran, c'est-à-dire de pervertir l'image du sauveur, il conserve toujours la même clairvoyance et le même jugement critique à l'égard de Paduk ; en prenant de l'âge et de la maturité il ne s'est pas corrompu à l'instar de ses collègues, non seulement il a su garder toute l'innocence de l'enfance, mais sa détermination lui permet d'acquiescer un supra-pouvoir. Il devient le centre de focalisation — "Soon Krug became aware that He was a kind of focal centre in respect to the Argus-eyed room." (48) — et peut imposer son mode de pensée, tout comme il l'imposait, enfant.

Au début du roman, le lecteur assiste à ce qui aurait pu être la mise en place de la légitimité du tyran, à mesure que tous les représentants de l'Université signent le document qui doit investir Paduk de l'autorité et les préserver de ses exactions. La remarque d'Adam Krug vient interrompre la torpeur dans laquelle ils étaient prêts à se laisser ensevelir pour gagner la tranquillité. De surcroît, l'attention du lecteur est attirée sur le rôle et l'importance que revêtent les engagements d'une part, et le rapport auteur-autorité d'autre part : "'Legal documents excepted,' answered Krug, 'and not all of them at that, I never have signed, nor ever shall sign, anything not written by myself.'" (56) Reconnaître la paternité — "authorship" — (et le héros qui se nomme Adam s'apprête, comme le père de l'humanité, à commettre le péché de désobéissance) en apposant sa signature, c'est transférer son autorité. Donc si l'on signe le document d'un autre on usurpe la paternité — "authorship" — et l'autorité du même coup. Il est vrai que la paternité est la caractéristique du personnage Krug — Adam, (père des hommes) est le père de David (père du royaume d'Israël). Le lien qui les unit dans le roman est exceptionnel : "my rainbow" dit-il en parlant de son fils. Cet arc-en-ciel est la manifestation optique et colorée de la lumière décomposée à travers le prisme. Cette transparence qui laisse passer la lumière, était déjà celle dont était fait Cincinnatus C., le héros de *Invitation to a Beheading*, raison pour laquelle, lui aussi, va être condamné à mourir. Car — démarche symboliste des correspondances — la décomposition en couleurs fait éclater toutes les composantes d'un ensemble équilibré et unifié pour en dévoiler les moindres parcelles, donc la vérité. Ainsi, ce qui peut être perçu par le lecteur comme parfaitement futile et négligeable, doit recevoir la plus grande attention. Ce qui importe est bien du domaine perceptif et intellectuel, et tout élément factuel finit toujours par être dépourvu de son contenu factuel pour ne garder que sa valeur sensorielle et son pouvoir poétique. Le chapitre 14, en forme de réflexion philosophique, développe dans son intégralité cette idée : le passage du phénomène au noumène ; c'est-à-dire, en termes clairs appliqués au roman : le passage de l'expérience spatio-temporelle d'une vague vérité historique (une terrifiante tyrannie) à un objet purement intellectuel (une création romanesque). Les sens servent de

vecteur à ce transfert dans la mesure où ils sont le véhicule du sens au moyen d'une transposition graphique des perceptions, telle qu'elle est offerte à ceux qui ont la faculté de sensation colorée comme l'évoque Nabokov dans *Speak Memory*¹⁴.

C'est pourquoi, la requête des savants, l'attitude des personnages, les motivations de Paduk, la suite des événements, les atrocités commises sont parfaitement grotesques : elles appartiennent au domaine des visions, à tel point que tout paraît factice et traité avec la plus grande théâtralité, comme il se doit, l'arrestation d'Ember, l'adaptateur de Hamlet, en est le plus bel exemple. Ainsi les allusions à toute production artificielle et mimétique, comme l'invention, par le père de Paduk, du Padographe — machine servant à reproduire fidèlement le graphisme de son utilisateur — sont toujours associées au pouvoir Ekwiliste, où la qualité prend le sens de plagiat, et elles fonctionnent comme développement métaphorique à la création littéraire : "devices which in some curious new way imitate nature are attractive to simple minds" (69). Justement, il est paradoxal de constater que l'imitation de la nature conduit à une réduction de la richesse naturelle, à un appauvrissement de toute forme de créativité qui se dissout dans l'uniformité — "l'Etermonisation" — de la société. Inversement, ce pouvoir de distanciation face au sordide qu'a Krug, cette faculté d'analyse et de création qui lui est impartie, lui confèrent un pouvoir exceptionnel : lui donnent la force de résister à celui qui semait la terreur, mais, par contre lui font prendre conscience de ses limites : "He finally began regarding himself as an illusion or rather as a shareholder in an illusion" (173). Aux différents niveaux d'existence correspondent autant de niveaux d'action : l'auteur du roman contrôle Adam Krug — "Krug, while wondering who had puffed him up, who had projected him on to the screen of fame" (173) — qui lui-même contrôle une partie des événements du roman, donc de la société dans laquelle il évolue. Paduk contrôle la nation Ekwiliste, qu'Adam Krug réfute, mais dans laquelle il vit en tant qu'individu indépendant, refusant le contrôle de Paduk ; or son pouvoir dépend de Krug, mais aussi de l'auteur. Le tyran ne contrôle donc pas son existence fictionnelle, pourtant c'est lui qui commet ou fait commettre toutes les atrocités qui se déroulent au cours de l'intrigue. Toujours dans ce chapitre 14, on assiste à un positionnement des liens qui unissent la créature à son créateur, ou bien on conçoit la distance qui les sépare, à tel point que le protagoniste semble presque acquérir une nouvelle autonomie dans ce système d'emboîtements successifs. Les fils commencent à se dénouer assez tôt, lorsque le portrait de

¹⁴. *Speak Memory* (London : Penguin Books, 1969), Chapter Two, pp. 28-30. On retrouve dans le chapitre 14 du roman et celui-ci des similitudes frappantes sur les théories de la perception, développées d'une part sur le plan romanesque et d'autre part dans l'expérience personnelle. Il mentionne également son appartenance à la catégorie des "colored thinkers" dans une lettre à Edmund Wilson du 17-11-1945. *The VNEW Letters* (New York : Harper & Row, 1979).

Paduk nous révèle ses théories de l'uniformité humaine : "one should constantly bear in mind that all men consist of the same twenty-five letters variously mixed." (68) ; seulement, tous ces hommes ne peuvent pas s'écrire dans n'importe quelle langue : l'anglais, langue du roman, compte vingt-six lettres, le russe de l'auteur, trente-deux, seule reste cette langue que Nabokov refusa toujours de parler : l'allemand qui compte vingt-cinq lettres dans son alphabet. Par ce biais subtil, Nabokov parvient à conserver un lien entre référent historique, univers fictionnel et écriture. L'homme, c'est-à-dire "Adam", est bien cette vingt-cinquième lettre de l'alphabet qui tient la survie des vingt-quatre autres entre ses mains, et qui, avec toutes ces autres lettres fait le roman : "a shareholder in an illusion". Il appartient désormais à tout un univers de signes sur le papier : il a découvert sa qualité d'être imaginaire.

C'est autour de cet axe que se sont opérés les glissements progressifs du pouvoir. En effet, d'emblée le pouvoir reposait sur l'écrit — au premier chapitre les soldats exigent de Krug qu'il présente un document dûment rédigé et signé — signé par le dépositaire du pouvoir, celui qui a accepté d'apposer son nom au bas du texte et de s'en approprier ainsi la paternité. Par cet acte, il devient "auteur" du document écrit et détenteur du pouvoir que ce document lui a déferé. Bientôt, ce ne sont plus les personnages prétendument au service de l'État qui signent, mais ceux qui n'en ont pas encore reconnu l'authenticité ; les intellectuels qui habituellement produisent les textes, doivent, par un acte de signature — et non pas d'écriture —, signifier leur adhésion au régime.

Donc, dans un premier temps, le lecteur assiste à des scènes un peu grotesques et comiques entre un brillant penseur et quelques illettrés ; nous évoluons dans le domaine du burlesque et une certaine magnanimité transparaît : de pauvres hères que l'on pardonne, car ils ne savent pas ce qu'ils font, achètent leur survie par leur conduite.

Deuxième temps, ce que la nation compte de plus brillant dans les milieux universitaires subit, de la part de l'auteur, mais pas du dictateur, un traitement identique aux minables soldats des premiers chapitres, là encore une signature, que tous sauf Krug apposent, est requise. Ceux qui jusque là pensaient et écrivaient, ont cessé d'écrire pour usurper la paternité d'un texte et ainsi se discréditer. On en arrive à une situation absurde et cocasse : la reconnaissance, par le dictateur inculte et cruel, des valeurs scientifiques et humaines en échange de l'approbation que les savants lui accordent. C'est pour cette raison, que la montée en tension que l'effroyable devrait susciter, se travestit en grotesque bouffonnerie inacceptable : le lecteur, appelé à se ranger avec Krug, est invité à refuser d'entrer dans le jeu de l'abomination.

Très tôt, l'auteur s'était montré, de manière imprécise, sous forme de double de la figure de son héros, car en Krug, il y a le personnage, mais aussi l'écrivain : "A familiar figure, albeit anonymous and aloof" (7) ; ensuite, il prend clairement position en tant qu'auteur et défenseur de son protagoniste et

des idées dont il l'a doté, notifiant ouvertement une intimité qu'il refuse aux autres personnages : "The seedy tyrant or the president of the State, or the dictator, or whoever He was—the man Paduk in a word, the Toad in another—did hand my favourite character a mysterious batch of neatly typed pages." (151) Alors, on peut reprendre l'idée de D. Barton Johnson : Adam, qui signifie "homme" en hébreu, se situe dans une position identique vis à vis de la divinité anthropomorphe du livre — ainsi que Nabokov se présente dans l'introduction écrite en 1963 : "a mysterious intruder who takes advantage of Krug's dream to convey his own peculiar code message [...] an anthropomorphic deity impersonated by me" ¹⁵ — que l'Adam de la Bible par rapport à son Créateur.

Implicitement toute l'œuvre est construite autour de cette notion du pouvoir : celui de donner la vie et la mort, qui est bien celui que cherche à s'arroger Paduk, et qu'il veut accorder à Krug, mais qui dans un cas comme l'autre n'aboutit qu'à la reconnaissance finale du pouvoir suprême de l'auteur, qui, tel le démiurge, fait et défait les vies de ses personnages. C'est à la fois le pouvoir de l'écrivain, qui se révèle au milieu des papiers froissés à la fin du roman, dont le personnage va doublement mourir — dans l'intrigue, et sur le papier puisqu'il ne reste plus que quelques pages — mais aussi, par un subtil parallèle, le pouvoir des tyrans qui détiennent ce même droit de vie et de mort que l'auteur. Or ce qui sur le papier ou sur la scène n'est qu'une horrible et absurde farce, atteint dans la vie l'insupportable. Toutefois l'échappée finale permet également, comme à travers le prisme, de dissocier les composants du roman, au moment où on le quitte. Le lecteur se libère de l'emprise fictionnelle pour retrouver d'une part des référents historiques — comme Nabokov le précise lui-même dans sa préface — et d'autre part des allusions à l'omnipotence de l'auteur qui manipule les personnages qu'il a fabriqués et vient saluer à la fin de la représentation. Le lecteur a participé à tous les niveaux : invité à souffrir avec Krug, il a été peu à peu éloigné des protagonistes par les intrusions de l'auteur, or dans la scène finale, il se retrouve dans la position de spectateur, parmi les autres personnages, comme il se retrouvait dans la foule assemblée pour assister à la décapitation de Cincinnatus C., à la fin d'*Invitation to a Beheading*. En vérité, il faut y voir une invitation au regard sur soi et à la communion avec autrui. Cette superposition d'un monde cauchemardesque et du rêve de bonheur, sans que ni l'un ni l'autre ne cherche à représenter une réalité vécue disparaît. La seule réalité palpable étant celle du livre et de la feuille de papier, le reste n'étant qu'angoisse existentielle et leçon morale. L'auteur se positionne par rapport à son œuvre, mais aussi en observateur expérimenté, en témoin et victime du pouvoir absolu qu'on ne peut que refuser de servir. Le seul pouvoir absolu qu'il s'autorise, c'est l'écriture de ses

œuvres, dont il est en droit de revendiquer la paternité en les signant. En réduisant à néant toutes les valeurs humaines du régime Ekwiliste, le message se trouve limité à l'essentiel : la dualité vie/mort, qui est justement la préoccupation de Krug, et le sujet de son livre. Or au degré de terreur où mène le livre, cette dualité n'a plus de sens puisque "vie" doit être remplacé par "survie" — stade absolu de la déshumanisation — auquel seuls les héros de fiction peuvent échapper et malgré lequel ils peuvent garder toute leur stature héroïque. C'est d'ailleurs pour cette raison que le roman est construit en écho de *Hamlet* dont on entend une interprétation des dernières paroles du héros — "the rest is silence" ¹⁶ — dans le dernier chapitre : "Silence. Now at last, you may think." (232)

Finalement, la position centrale de *Hamlet* est fondamentale, non seulement pour des raisons thématiques déjà évoquées, mais aussi pour ce que cette pièce représentait pour Nabokov : la plus haute manifestation de la conscience individuelle, qui forme donc le contraire exact des valeurs qui règnent à Padukgrad. Dans leur conversation, Krug, le philosophe, et Ember, le poète-traducteur, reprennent toute une glose shakespearienne afin de défendre Shakespeare contre de multiples interprétations incorrectes : la pseudo-science qui tourne à la folie et les motivations idéologiques, pour parler des plus importantes. Par conséquent, l'invitation à la réflexion est là pour faire cesser tous les commentaires, à la suite de quoi l'auteur-démiurge intervient plus nettement afin de sauver son personnage : "I felt a pang of pity for Adam and slid towards him along an inclined beam of pale light—causing instantaneous madness." (233) Dès lors, il devient une sorte de figure christique, investi d'un pouvoir supérieur à celui qui détient officiellement le pouvoir, un être singulier qui inspire la crainte et le respect, que les autres voudraient voir débarrassé de sa singularité : "if you consented to save our lives by selling your soul." (236) Mais la volonté d'indépendance prévaut, et elle a, du reste, toujours caractérisé Vladimir Nabokov ¹⁷ qui, pour libérer son personnage de l'oppression fictionnelle au milieu de laquelle il évolue, apparaît dans la dernière page du roman. Ainsi, il démontre, qu'au bout du compte, l'autorité de l'auteur est d'ordre ludique et stylistique :

I knew that the immortality I had conferred on the poor fellow was a slippery sophism, a play upon words. But the very last lap of his life had been happy and it had been proven to him that death was but a question of style. (241)

¹⁶. *Hamlet*, V, II, 369.

¹⁷. Vers la fin de sa vie, il précise encore à un journaliste américain qui lui demandait une interview : "My soul is mine". On retrouve bien chez lui la même préoccupation que chez son "personnage préféré". (Lettre du 11-6-1975 à Glenn Collins, du New York Times Sunday Magazine) in *Selected Letters, 1940-1977*, p. 551.

¹⁵. D. Barton Johnson, *Worlds in Regression* (Ann Arbor : Ardis, 1985), p. 197, et *Bend Sinister*, op. cit. p. xviii.

Aspects of power in C. J. Koch's *Year of Living Dangerously*

Geneviève Laigle
Université de La Réunion

Set in Java during the tragic events of 1965, Koch's *Year of Living Dangerously* focusses on man's eternal thirst for power, on his unquenchable desire to hold sway over his fellow beings. Most of life, be it public or private, appears as a struggle for power, an attempt to assert oneself and assume a dominant position. Self-fulfilment seems to require the exercise of some form of control over the lives of others or, failing that, over one specific person's life. Two contrasted figures, a historical one, Sukarno, the then President of Indonesia, and a fictional one, Billy Kwan, a half-Chinese dwarf, feature different aspects of the same craving for power. At the end of the novel both are defeated and compelled to acknowledge their failure while the country, a prey to conflicting right wing and left wing factions, is left a shambles. Koch gives his readers food for thought with a novel which, in some respects, may be regarded as a parable on will-to-power, its underlying causes and its disastrous consequences. Can man, the author seems to wonder, free himself from the dangerous desire of asserting his ego at the expense of others? Can he ever learn from experience how precarious his hold on others and on life itself is doomed to be?

Just as the characters of the Indonesian puppet show wage war against each other, the PKI (Indonesian Communist Party) and the Right Wing Party are struggling for power when Hamilton, the hero of the novel, arrives in Jakarta in January 1965. In order to achieve their goals and submit the country to their will, both parties are prepared to resort to all possible means, and unfortunately the means they choose are horrendous. Scheming, plotting and savage killings are practised by both camps. Ruthless massacres seem to be the quickest and most effective way of getting rid of one's enemies and of asserting one's power over the terrified masses. On the night of 30th September 1965 the PKI killer squads march to the sleeping suburban villas of General Yani, head of the Army, and of General Nasution. The former is shot in his living-room in front of his young children; the latter flees from his would-be

1. C. J. Koch, *The Year of Living Dangerously* (London: Grafton Books, 1986). All page numbers refer to this edition.

murderers, who shoot his five-year-old daughter. Before dawn, three other generals in pyjamas and bound with ropes are led to Crocodile Hole. There, they are delivered into the hands of a frenzied mob:

Rifle butts and knives rise and fall; blood finally flows; the generals cry out. And the women, fiercer than the men, struggle to get closer, in the ecstasy of this unique night: they will torment the generals sexually, and then castrate them; they will cut out their eyes with razor blades. (270)

Why, the reader wonders, should the women be fiercer than the men? Can it be because, living in a society in which they are traditionally downtrodden, they are only too glad to find themselves, for once, in a dominant position? Their ever-frustrated will-to-power may exceptionally give itself full play, and it does so in the most barbaric fashion. The narrator's incidental remark casts an oblique light on the reasons why power and cruelty often go hand in hand. When those who have been humiliated get hold of power they more often than not take unbridled revenge on their former oppressors — or on any representative of authority for that matter.

Anticipating events that will occur after his hero's departure from Indonesia, the narrator announces that the Wayang of the Right, undaunted in spite of its defeat, will soon raise its head. A few weeks after the massacre at Crocodile Hole, there will be a pitiless crackdown on the Communists:

First, the PKI will be hunted down; then, as the fust of Durga takes hold, the Indonesian Chinese; then, anyone with whom one has a score to pay — man, woman or child. [...] as the year ends, it will be said that half a million have died, perhaps more. [...] in the paddy fields at night, the cane-knives will chop and chop at figures tied to trees; and trucks will carry loads of human heads... (293)

Whether in the hands of the Right or in those of the Left, power in *The Year of Living Dangerously* is always wielded with the same cruelty and utter lack of consideration for individuals. Persuaded that a bloodbath is the best way to secure power, neither the Right nor the Left balk at mass killings perpetrated without so much as a parody of judgment. Such power, founded on an unleashing of brutal force, leads to escalating violence and is bound to bring about ruin, terror and chaos.

Before the struggle for power between the Wayang of the Left and the Wayang of the Right breaks out into the open, both parties are kept under control by Sukarno acting as the dalang or puppet master. The figure of the aging dictator — he is 63 in 1965 — is considered from various points of view: by a group of foreign newsmen quick to seize on the man's ridicules and foibles; by Kwan, the half-Chinese dwarf, both at the time when he hero-worshipped the Indonesian President and at the time of the events related at the

end of the novel when he is bitterly disappointed by Sukarno's handling of the situation; and finally by Cook, the narrator, who, with the advantage of hindsight, gives the reader his assessment of the dictator's personality.

Very little is said which casts a light on the emergence of Sukarno's will-to-power. If Kwan is to be believed, the young Sukarno was impelled by an earnest desire to accomplish great things for his people, he wanted to help them out of their miserable condition so that they might regain their self-respect. As for Cook, he describes up the figure of Sukarno at the time of the struggle against the Dutch, "a lone political prisoner on the island of Flores", watching the ocean surging "like the force within [him] [...] for which no outlet [would] ever be enough." (264) Before coming to power the dictator-to-be appeared as a romantic figure whose tremendous inner force needed release through action. It was this force which urged him to win power. Looking at a photograph of the President before his overthrow, Cook reflects that "[the] young man's hunger for the world was giant-size" (263). Of equal proportion was his desire to be loved and admired by his countrymen.

Sukarno's innate charm and charisma were undoubtedly remarkable assets in his conquest of power. At the beginning of the novel when the President gives a press conference in the palace reception room, the narrator draws attention to the ageing leader's "celebrated smile": "Despite his sixty-three years, the smile was an urchin's: part of the equipment that had made him so appealing to women, and could even win over people who detested him." (26) The "Asian Clark Gable" (26), as some foreign journalists had dubbed him, is said to have exerted an undeniable fascination on all those who approached him. Besides his good looks, he was an inspired orator who knew how to speak to the people, and this talent certainly helped him both to obtain power and to retain it. Billy Kwan remarks enthusiastically that whenever Bung Karno talks to his crowds "it's a mystical communion" (98) and he even goes on to add that in one of his speeches the President confessed "he was possessed" when he spoke to the people. According to Kwan — that is Kwan at the beginning of the novel — Sukarno was a mystic with a passion for the people, "a romantic, not a materialist" (98).

Although one may assume that the Indonesian President meant well, it cannot be doubted that the exercise of an almost boundless power over his countrymen perverted the compelling force which had brought him to power. The orator who hypnotises the crowds at the great rallies held almost every week at the Jakarta Sports Stadium in 1965 does not sound like a mystic or a romantic with a passion for the people, rather he calls to mind the image of an actor performing on the stage, creating for his audience an illusory world bearing little resemblance, if any, to the real one. The dictator seems to live in a fictitious world of his own into which he draws his people, relying on his oratorical genius to make them adhere to an illusion:

He had made for himself and his people a sort of theatre (at the Jakarta Sports Stadium); a theatre of romantic-revolutionary euphoria in which they were spellbound. And he had created a strange propaganda world of paper and capital letters..." (8)

If the young political leader was inspired, brimming over with energy and a desire to restore the Indonesians' self-respect, the elderly statesman, though still endowed with youthful charm, appears as a parody of his former self. His speeches evince a taste for theatricals and exploit his people's naivety: the Bung knows that he can trust in his physical seduction to win their support for his absurd economic management of the country. And he succeeds indeed in concentrating upon himself his people's blind love and admiration, though there is something ominous in his "dictatorial attitudes from Europe's nineteen thirties" (9) which does not escape the eye of a clear-sighted observer and betrays the man used to having his own way and who will accept no argument. His behaviour during his speeches at the rallies is defined by Cook as "a baffling mixture of menace and playboy appeal." (9) The secret of Sukarno's power, then, would rely on this uncommon combination — or skilful alternation — of seduction and menace.

The Bung could afford to be threatening in January 1965 because at that time he was still in control of the situation, but when he addresses the crowd in the same stadium on September 30th 1965, Cook notices his "faintly erotic stance" which suggests "a pop singer rather than a dictator." (266) Sukarno's position as Head of the country being now precarious, the Bung relies on the only power of which no one can deprive him: the "magic power" (282) of his charismatic appeal to the masses. There is nevertheless something ludicrous in a Head of State calling to mind a pop singer, a playboy or an actor. Such comparisons lead the reader to believe that the undeniable and almost absolute power he held depended not on any serious capacity in the political field but merely on his ability to create an illusion. Even Billy Kwan, Sukarno's former admirer, bitterly underlines the leader's hollowness when he writes in his entry for September 1st: "Sukarno continues to strut, in his mask-like props-the sunglasses, the pitji — a rotting kernel inside the clean husk of his uniform." (242)

Egocentrism, a desire to attract attention and a craving for adulation were no doubt fundamental traits in Sukarno's psychological make up and played an important part in his rise to power, but the exercise of power in turn developed the leader's narcissistic trend to such an extent that he apparently came to think of himself as a divinity. The President became the object of a cult, was regarded as a God or as some mythical hero, so much so that when he arrived in a village in his white helicopter the villagers took him for Vishnu coming down from heaven in his magic car (12). The dictator undoubtedly enjoyed being idolized since, far from pointing out the incongruity of wor-

shipping a mere human creature, he encouraged the people's naive belief in him as a godhead.

Not only did the exercise of almost boundless power develop the leader's narcissistic trend, it also led him to adopt a sadistic attitude towards those he held under his sway and whom he treated as playthings. Cook tells the reader about "the nightmare game devised by Bung Karno" (53): the Ministers were summoned to his palace at Bogor and he made them watch the wayang, the classical Indonesian shadow-show. When a Minister recognised himself, "his corruptions and deviations ruthlessly caricatured" (53), in one of the silhouettes, it meant that his fall from grace had been signalled, and then, if he did not want to be imprisoned or exposed to an enigmatic death, he had no choice but to sleep away from his home at night.

Power still had another striking effect on the Indonesian leader: it turned his initial aspiration to greatness into a form of delirious megalomania. Intoxicated by the worship of his people, Sukarno apparently came to believe in his own invincibility and confronted the whole western world and India as well. The narrator underlines the gap between reality and the impossible dreams of glory which the dictator offered to his people as a substitute for tangible economic realisations:

Bankrupt Indonesia was to rule the waves; the Indian Ocean had recently been re-named the Indonesian Ocean and a vast ship-building programme launched on paper. The zero meridian had been transferred from Greenwich to Jakarta. And Indonesia, aided by China, was to produce its own nuclear bomb... (222)

According to the narrator, and also to Kwan who finally comes to share his point of view, the elation of power was too much for Sukarno and got the better of whatever generous aspirations the young man might have nursed. Forgetting the impoverished peasants who made up the bulk of the Indonesian population and had put their hope and trust in him, he ultimately thought of nothing but his own prestige. Huge amounts of money which could have been used to relieve the innumerable poor of the kampongs were spent on monuments deemed necessary to the nation's — or rather to its leader's — glory. While children were starving and dying in appalling sanitary conditions, the fourteen-story Hotel Indonesia "rode like a luxury ship in mid-ocean" (15) with its own power supply, its own purified water and its restaurants whose food was flown in from San Francisco and Sydney, or grown on the Hotel's own farm. On the showpiece highway built at great cost to connect the Hotel to the Old City, the traffic consisted mostly of converted jeeps, bicycles, and betjaks (17). In front of the palace, Sukarno had erected the highest of all his monuments, an obelisk topped with a flame of solid gold (54) whose sole purpose seemed to be the celebration of his glory as a Javanese god-king.

While walking with Billy Kwan through a Jakarta shanty settlement where the people live in a frightful state of destitution, Hamilton aptly remarks

that Sukarno could distribute some of the money there instead of spending it on monuments and on his many wives for whom he has built houses (21). In his entry for 29 August, Kwan is even more aggressively critical of the way Sukarno used the power concentrated in his hands. Returning from the funeral of little Udin, a baby boy of the kampong who died of gastro-enteritis, Billy writes: "I say Sukarno killed him, as surely as though he were a Herod. He builds his futile monuments, instead of drains which would rid the city of disease! He starves and kills, with his egomaniac foolishness, the children of his people." (240) Kwan's words highlight the perverse effects of power on a man who was not, at the outset, basically corrupt. Wielding power turned him into a dictator who squandered his country's resources to satisfy his own thirst for glory and his taste for women, yet wanted his people to love him. "But this love had to be one-way", the narrator remarks when he addresses the President's photograph, "it had to come up to you in waves, while you stood high on your dais, and bathed in it." (264).

Assessing the dictator's personality, Cook almost comes to the conclusion that, because he had everyone at his beck and call, Sukarno could not develop on a spiritual level any more than a spoiled child. Even at sixty-three, he remained an adolescent "shamelessly in love with (himself)" (263). As a result, when the Bung was deprived of his power, he completely collapsed: "stripped of the Presidency, stripped of the uniforms, shuffling about in a singlet and crumpled trousers" (264), the former dictator was reduced to a pitiful figure for whom life had lost its meaning since he was no longer the god-king worshipped by his people. In the portrait he draws of the Indonesian President, Cook definitely points out a link between the exercise of power and affective immaturity. Holding a nation under one's sway would inevitably inflate to dramatic proportions the already hypertrophied ego characteristic of those who seek power, and narcissism in its most extreme form can hardly be regarded as the mark of the mature man.

Billy Kwan, the half-Chinese dwarf, offers another example of will-to-power, but, unlike Sukarno's, the cameraman's aspirations to power find no fulfilment in a political career. It is worth noticing that the two men whom Kwan hero-worships — at least at one point in his life — are the Indonesian President and Guy Hamilton the tall, handsome young journalist who has just arrived in Jakarta. The former is for obvious reasons a figure of power, a man on whose decisions the destiny of a people depends; the latter, although he does not play any political role, nevertheless represents in Kwan's eyes another potential figure of power on the one hand because he is endowed with physical qualities of which the dwarf is deprived, on the other hand because Kwan realizes that Hamilton has enough ambition and dynamism to become an outstanding reporter.

At the time when Kwan still considers Sukarno as a God he once confides to Cook, the narrator: "Sukarno and I are the same astrological sign, you know. Sometimes I almost feel we share the same identity. [...] I could have been him." (98-9) When the dwarf utters these words, Cook notices on his face a sudden expression of "extraordinary, grandiose arrogance" (99). Billy Kwan identifies with Hamilton in exactly the same way. "You're everything he wants to be" (115), Jill once confides to the journalist. And after the cameraman's death, Cook discovers, scribbled on the dossier Billy kept on his friend, the following words added like an afterthought: "He is myself! I should have been him. Why not, God? Why not?" (186). Kwan's desperate questioning reveals the secret suffering that lies behind his arrogance and his desire to identify with figures of power.

Phrases like: "we share the same identity", "I could have been him", "He is myself! I should have been him", which apply now to Sukarno now to Hamilton, betray Kwan's deep-seated frustration and give the reader a hint of the secret torment underlying his will-to-power. What Kwan has in common with both men is his life-force, his energy, his passionate intensity. "Billy's intense about everything" (115) Hamilton incidentally remarks, thus pointing to one of his friend's essential traits. The problem is that this intensity can find no satisfactory outlet: unlike Sukarno, Kwan does not hold the reins of power; he can never relieve the people's misery nor can lead the country on the path of greatness. Unlike both the President and Hamilton, he has no physical charm and Jill, the woman he loves, merely likes him, enjoying his company but falling for his tall and handsome friend. Through his identification with two figures of power Kwan can live, so to say, by proxy and find some sort of fulfilment for his own will-to-power. Without these projections he would have no means of escaping from the grotesque body Nature has afflicted him with: shortened legs and arms, powerful chest and shoulders, a head which appears large in relation to the body. When Kwan drops from his stool to meet Hamilton at the Wayang Bar on the evening of the journalist's arrival in Jakarta, Cook notices that the dwarf's spiky black head only just reaches Hamilton's elbow (7). To the handicap of his size, is added that of a wide frog-like smile which obviously lacks the appeal of Sukarno's urchin's smile.

The man who has been so ill-treated by Nature has hardly been treated more generously by his fellow men. Billy tells Hamilton that after graduating at Sydney University he applied for a job as a secondary school teacher and had his application turned down for no other reason than because "[his] appearance was against [him]". "That was a step forward in the education of a young Chinaman", Kwan goes on to add, and the narrator comments: "it was as though he pulled back a flap of skin to show Hamilton a wound" (19). Given the humiliations repeatedly inflicted upon him on account of his physical appearance and, in his native country Australia, on account of the colour of his skin, no wonder that an intelligent man should wish for some means of ex-

pressing the repressed energy which threatens to suffocate him. Because he carries "a double load with the problem of his physical size and his hang-up about being half-Chinese" (68), Kwan feels the need not only to assert himself but also to exert a form of mental domination over the world he lives in.

From the moment of their first meeting at the Wayang Bar, Kwan's attitude towards Hamilton appears ambiguous: he certainly wants to help the young journalist who knows no one in Jakarta, but his behaviour also evinces his desire to shape the young man's life and personality as a sculptor shapes clay into a figure of his own choice. The very first evening, when Billy Kwan accompanies Hamilton on his walk from the Hotel Indonesia towards the outskirts of the town, he already seems "eager to establish himself as guide, even as expert adviser" (14). Kwan puts his new friend in touch with people like Aidit, the leader of the PKI, with whom Hamilton gets an interview shortly after his arrival in Jakarta. The dwarf undoubtedly plays an essential part in getting the journalist started, but his motivations are not purely altruistic. At the thought that without his help the young man's career might have been ruined or at least would have taken a much slower course, he most probably experiences an elating sense of power. Cook is struck by Kwan's frequent use of Hamilton's first name: Guy, "as though", he comments, "to establish possession" (16). At times Kwan even tries to play the part of a spiritual guide for Hamilton: he lends him a book by Teilhard de Chardin and asks him what he thinks of the idea of the Noosphere (71), but he has to give up since Hamilton confesses that he did not manage to get through the book. Later Kwan attempts once more to mould his protégé's mind and launches on an explanation of the meaning of the wayang puppets that hang from the walls of his room (81-2), but here again his efforts do not get much response: Hamilton is certainly a man of action but he is no great thinker.

The young journalist who, according to the narrator, is "often calmly unaware of [other people's] true natures, intensities, and needs, floating and dissolving around him" (38) does not suspect that the dwarf is slyly taking possession of him and that his own lack of psychological insight makes him, as Cook retrospectively realizes, "the perfect vessel for Billy Kwan's purposes." (38) What Kwan's purposes are is never clearly stated but the perceptive spectator-narrator induces the reader to believe that the dwarf dreamt of an association with Hamilton so perfect that they would no longer be two but one single creature: he himself would supply the thinking element, the spiritual energy; Hamilton the body and physical energy. Together they would make up a remarkable individual endowed with almost boundless power. Through Hamilton, Kwan, whose life had been a succession of bitter humiliations, would at last rise to a dominant position. Exchanging his own distorted frame for Hamilton's tall, handsome body, he would cease to be "the black goblin" (3), the constant butt of the newsmen's silly jokes. What Kwan wanted, perhaps without being clearly conscious of it, was ultimately to invest Hamilton's

mind, control his thoughts, prompt his actions and have him live the life he himself could not live.

By introducing Jill, the woman he loves, to Hamilton whom he commissions to talk on his behalf after his marriage proposal has been turned down, Kwan may be using his friend as a middleman, but his move is more likely a clever means of bringing the young people together and of having them meet, from the outset, in a climate of intimacy. When Kwan guesses that Jill is falling in love with Hamilton, he pushes her at him and dogs their affair from the beginning. At Priok where the journalist and Jill kiss for the first time in the car that shelters them from the pouring rain, Kwan is discreetly watching the couple whom he has followed on his scooter. This invasion of the lovers' privacy must be both heart-rending and exhilarating for the dwarf: heart-rending since it is not his mouth which meets Jill's, exhilarating because at the moment when he watches Hamilton kiss the woman they both love he identifies with his "big brother". When, back in Jakarta, Hamilton pulls up, not far from Jill's place, Kwan suddenly reveals his presence and starts horsing around cheerfully. Hamilton notices under Billy's "airy manner" "something new and frantic" (118); according to him Kwan is "acting like a maniac" (119). What Hamilton certainly did not suspect was the kind of delicious torture the dwarf experienced when he saw that his plan had worked. Thanks to Hamilton, this dissimilar extension of himself, he would become Jill's lover; having put them in touch, thus deliberately influencing their fate, he could think of them as his creatures and of himself as a sort of puppet-master or even of god. Reading Kwan's diary after his death, Cook is struck by the dwarf's obsessive "strange, proprietary interest" (134) in the affair between Hamilton and Jill. At that time Billy truly led a vicarious love affair through the man he often refers to as his giant brother.

By lending his bungalow to Hamilton for his trysts with Jill, Kwan tightens his grip on the two lovers. The fact that they make love in his room which, after their passage, is pervaded with Jill's perfume, makes him feel even more intimately involved in their affair. But Kwan probably goes one step further than just imagining Hamilton and Jill making love. In Billy's file on Jill, Cook discovers certain highly intimate passages concerning the young woman's relationship with Hamilton, passages which may not be the product of the cameraman's imagination but the result of direct observation. Hamilton, the reader has been told, noticed that, surprisingly enough, the bathroom of Kwan's bungalow was invariably locked each time he and Jill met there. Although the narrator prefers to believe that the most intimate passages merely reveal Kwan's extraordinary insight, he does not rule out the possibility that the dwarf may have been hiding in the bathroom when he knew that Hamilton and Jill had a tryst. The narrator never says explicitly that Billy may have been peeping through the keyhole, but the idea is clearly suggested. If such was

really the case, Kwan certainly enjoyed the dubious pleasure of holding in his power two creatures whom he possessed and who could not escape his control.

Yet, becoming Jill's lover by proxy must also have been a bitter experience: through Hamilton, Kwan achieved physical possession of the woman he loved, but he could not come to terms with the idea that there might be something deeper than mere sensuous bliss between his two creatures, something which took place on a spiritual level and in which he had no part. When Kwan writes in his diary: "He holds you, my giant brother. His big body masters yours: you arch to meet him. [...] No. He masters what he thinks is you, but he can't hold you, though you beg him to! You are abandoned [...] yet not to be held." (145), his words may testify to his remarkable insight, as Cook thinks they do, they may be the proof of an acute sense of observation, but they may also be sheer wishful thinking and betray his refusal to face the idea that Hamilton and Jill may know a form of relationship which leaves him out.

As soon as Kwan realizes that he cannot direct Hamilton's actions and his way of life, the relations between the two men quickly deteriorate. Instead of just advising his friend on what he thinks he should do, he picks up a quarrel with him about Vera, the cultural attaché at the Russian embassy whom Hamilton has agreed to meet in a Bandung Hotel during his projected trip to Central Java. Jill is pregnant, Kwan argues, she needs him whereas Vera is only interested in worming out as much information from the ABC reporter as she can. During the drive to the airport where Hamilton and Kwan are to meet Jill on her return from Singapore, the dwarf who has failed to persuade his friend to stay in Jakarta insists that at least he take him on his trip. Kwan probably thinks that his presence would stop Hamilton from getting involved in an affair with Vera; being near the journalist he would act as his conscience. Confronted with Hamilton's firm refusal, Kwan abruptly jumps from the car, taking advantage of a traffic-jam. By this gesture, the dwarf lets Hamilton know that he has decided to break off relations with him forever. Since the journalist refuses to conform to the line of action Kwan has chosen, and wants to have his own way, Billy will henceforth have nothing to do with him. The puppet rebels against his master's authority and the master, resenting this deprivation of power immediately responds by rejecting him. Before merging into the crowd, Kwan warns Hamilton that should he go and see Vera, he would be finished with Jill (193), thus informing the journalist that his relationship with Jill depends on his former partner's good will. Here again the dwarf oversteps the bounds of friendship, his threatening attitude is not that of a disappointed friend but rather that of a spiteful sovereign whose subjects would suddenly claim their freedom.

Barely one month later in Pasar Baru, when Kwan's eyes unexpectedly meet Hamilton's, his face suddenly takes on a frozen tautness and, determined not to talk to his former friend, the dwarf attempts to flee. Hamilton overtaking him and blocking his way, realizes that Billy is ready to fight though he has no

chance of defeating his adversary. Kwan will have no relations whatsoever with a man whom he regards as a traitor because he refused to act in accordance with his wishes, thus frustrating him of self-fulfilment by proxy and compelling him to admit the limits of his power. Hamilton has rebelled instead of living up to Kwan's expectations and must be punished as are punished those who transgress God's commands. It is indeed the role of God that Kwan assumes when he contemptuously answers back to Hamilton who has just expressed his intention of marrying Jill: "I gave her to you. I took her back. I decided you weren't worthy of her" (235). Kwan is so blinded by resentment and frustration that he does not realize how ridiculous his boasts about deciding of other people's fate are. Before leaving Hamilton, the dwarf launches into a passionate speech reminding his former friend of what he owes him. "I put you on course; I made you see things, I gave you the woman I loved, who loved you [...] His voice rose to a flat shout. *'I created you!'*" (237) The last three words which he disdainfully hurls at Hamilton clearly reveal the desire he had entertained to exert absolute power over the creature whom he had elected to live in his place and carry out his plans.

The break with Hamilton seems to have thrown Kwan off balance. His frustrated will-to-power has led him to retire into himself and the dwarf cannot bear the solitude his own behaviour has doomed him to. Entering Kwan's bungalow after the cameraman's death, the narrator discovers that three of his wayang puppets lie broken on the floor "as though they had been flung down in a rage" (254); they are King Kresna, Arjuna and Princess Srikandi with whom the dwarf undoubtedly identified Sukarno, Hamilton and Jill. By destroying his three favourite puppets, Kwan symbolically expressed his disillusionment and his resentment for the loss of his ill-founded hopes, but at the same time he reasserted his power over those who had tried to escape it. Since they had failed to accomplish his secret purposes, he felt entitled to sentence them to death and to execute them without appeal.

In fact Kwan's attitude in the affair between Hamilton and Jill is only one particular aspect of his will-to-power. The narrator repeatedly mentions the files that the dwarf kept "on every subject under the sun". "It was Billy's chief obsession — as though he wanted to file the world! [...] Kwan was 'a Peeping Tom on life'" (108) In Cook's opinion, these papers "chiefly chart the shoals of Kwan's own torment"; they are "the compensations of an outraged ego" (109).

Billy takes himself to be descended from the race of dwarfs mentioned in Celtic mythology whose kingdom, below the earth, was filled with precious metals, and he yearns to wield the same secret power as his mythical ancestors. When he puts down on paper all the information he has gathered on the people he knows, friends like Hamilton and Jill, mere acquaintances like Colonel Henderson or public figures like Aidit or Sukarno, Kwan takes his revenge for a life of humiliation; holding the files in his hands he has the

feeling that he controls all these people's lives. "I can shuffle like cards the lives I deal with [...] Charting their blind course on paper, I OWN them, in a way!" (110) Through his intellect, then, Kwan achieves the mastery of the world which his grotesque appearance seemed to have denied him. Hamilton is not mistaken when, discovering the file on Jill, he exclaims: "The little bastard's playing God!" (150). Kwan was playing God indeed, but he probably did so because it was not given to him to lead a normal man's life. What could a superior mind imprisoned in "a joke of a body" — his own words — do but try in some way or other to find an outlet for its pent-up will-to-power?

What Kwan had taught Hamilton, quoting the words of wisdom Krishna addressed to Prince Arjuna in the *Bhagavad-Gita*: "Greedy lust and anger: this is the enemy of the soul. All is clouded by desire, Arjuna: as fire by smoke, as a mirror by dust" (81-2), he himself proved unable to put into practice. His vision was distorted by the frustrated desire to exert his power over those whom he regarded as his creatures. His judgment was so clouded by resentment against the friend who had dared to escape his control that he refused to take the hand held out to him. Driven almost mad with anger and disappointment, he rejected someone who really loved him but whose unforgivable sin was to act according to his own free will, not in conformity with Billy's purposes.

Although he lacks Billy's intellectual brilliance, Hamilton is nevertheless the only character who comes to understand the fragility and vanity of all forms of power. After the shock of Kwan's death and the physical and moral ordeal he himself undergoes when his left eye is almost shattered by a rifle butt, Hamilton becomes aware of the fact that power, whatever aspect it may assume, is but an empty — though fascinating — bubble. Sacrificing friendship on the altar of his own pride and will-to-power led Kwan to the verge of madness; Hamilton realizes that if he sacrifices Jill to the same gods — ambition being his own form of will-to-power — he may succeed materially, but from a spiritual point of view he will be a failure: a glittering husk with a rotten kernel inside. When he was younger, Hamilton sacrificed a girl to his will-to-power, a girl who loved him and committed suicide because she could not face the cruel truth that he was giving her up, and that not she but his career as a reporter was what really mattered to him (143). In the closing chapters of the novel, Hamilton appears as a regenerated man who has understood the wisdom of what Kwan taught him but failed to implement in his own life. To allow will-to-power, pride and ambition to take the first place in one's life ineluctably cuts man off from his fellow beings; it walls him up in his self-centredness so that the only relationship with others that remains possible is one of dominance. Such an attitude rules out genuine friendship and love which both imply mutual acceptance and are incompatible with any pattern of authority. Although he is aware of Jill's shortcomings — she would always "sway between

the sweetness and unreliability of the weak" (294) — Hamilton accepts her as she is without any hope of moulding her to fit in his romantic dreams. Unlike Kwan he realizes that, despite their imperfection, love and friendship, when free from the desire to possess, will unite human beings as no form of relations based on a pattern of dominance will ever be able to do. Because the experiences he went through compelled him to take a more realistic and humble view of himself and of life, Hamilton finally enjoys a measure of peace and harmony which was probably always denied to people like Kwan or the dictator he once hero-worshipped. There is, Koch's novel suggests, more wisdom in humility than in will-to-power since the former leads to an admission of one's limits and to respect for others whereas the latter seems to lead nowhere but to madness, despair and spiritual failure.

L'Inde en rupture de pouvoirs

Michel Pousse
Université de La Réunion

L'assassinat de Rajiv Gandhi alors qu'il faisait campagne dans l'un des états les plus tumultueux de son pays a mis en lumière deux contradictions de la démocratie indienne, à savoir que la violence y est un phénomène courant et d'autre part que le processus démocratique est profondément ancré dans cette région du monde.

Trois assassinats politiques (le Mahatma Gandhi, Mme Gandhi et son fils), en moins d'un demi-siècle, chacun touchant la tête de l'état — même si dans le cas du Mahatma il s'agissait d'un chef spirituel — font de l'Inde une nation dans laquelle la démocratie a pris couleur de sang. Ces assassinats n'ont toutefois jamais remis en question le fondement démocratique et les élections générales auxquelles Rajiv Gandhi se préparait étaient les dixièmes que l'Inde ait connues depuis la proclamation de la république en 1950. Dix élections en quarante ans font que le pays a respecté le calendrier prévu par une constitution inspirée des traditions électorales britanniques. L'espérance de vie d'un parlement indien est bien plus longue que celle de son homologue français.

Non seulement les échéances électorales sont respectées mais le pourcentage d'électeurs a augmenté de façon assez régulière, passant d'environ 46 % lors de la première consultation à 65 % lors de la dernière. Pas de vote imposé et pas de majorité frisant les 100 %. Le parti du Congrès, toujours le plus important depuis l'indépendance, n'a guère dépassé la barre des 55 % lors de ses meilleures prestations. La sanction populaire a toujours été respectée à la fois par les hommes politiques et par l'armée. Le moindre mérite d'Indira Gandhi n'est pas d'avoir accepté une lourde défaite électorale à la fin des trois années du pouvoir quasi absolu qu'elle s'était attribué sous la forme d'un état d'urgence décrété alors que son parti courait à la défaite.

Les signes de bonne santé affichés par cette grande démocratie sont toutefois trompeurs. En dépit d'une mise au pas impressionnante de toutes les autres puissances régionales, l'Inde est un pays malade à l'intérieur. Le gouvernement central a de plus en plus de mal à se faire écouter des états et la société, en proie à une grave crise d'identité, voit ses composantes adopter des attitudes extrémistes non seulement entre elles mais aussi à l'intérieur de

chacune. Depuis la parution de l'ouvrage de J. A. Bernard¹, il est coutume d'opposer le pouvoir officiel au pouvoir réel. Le premier est représenté par le gouvernement, la démocratie et l'industrie. La religion, la famille, les castes représentent le second. Aujourd'hui il ne s'agit plus de situer l'un par rapport à l'autre mais de constater l'effondrement de chacun des deux. Le rêve d'une Inde industrialisée, occidentalisée, échappant aux fers d'une civilisation par trop immobile qui fut celui de Nehru et la vision gandhienne d'une société spirituellement régénérée et retrouvant les valeurs humaines qui firent la force de sa civilisation se fissurent. Le ciment qui liait entre elles les diverses composantes d'une société humainement, religieusement et linguistiquement divisée ne tient plus et son effritement met à nu des masses qui semblent n'avoir pour ambition que de faire écrouler l'édifice dont leur union avait fait pendant des millénaires la force et la beauté.

Les problèmes politiques de l'Inde ont des origines diverses ce qui rend d'autant plus improbable l'espoir de les résoudre. La constitution fait de cette nation une fédération d'états égaux en droits mais soumis de fait à l'autorité de Delhi. Contrairement aux Etats-Unis où le pouvoir exercé par Washington n'est qu'une délégation des pouvoirs de chacun des membres de l'union, Delhi détient tous les pouvoirs et délègue aux états une partie de ceux-ci. Il s'agit donc d'un fédéralisme d'un type inverse du fédéralisme U. S.. Il résulte de cet état de fait que le plus gros de la masse monétaire (deux-tiers environ) est contrôlé par la capitale qui redistribue le surplus aux états, faisant de ceux-ci des vassaux inféodés au pouvoir central. Il est évident que plus un pouvoir local sera politiquement proche du pouvoir central, mieux il sera traité par celui-ci. Pour fonctionner de façon correcte la constitution présuppose que le même parti politique soit en place à Delhi et dans chacun des états de l'union.

Cette même constitution implique une adhésion de la population à un type de démocratie occidentale qui fait table rase des différences religieuses, linguistiques et de la structure des castes. Un certain nombre de sièges a été réservé aux hors castes (intouchables) alors que les minorités religieuses n'ont pas été prises en compte. Or, s'il est vrai que ces minorités sont souvent géographiquement regroupées, ce qui leur assure une représentation minimum, il reste qu'elles sont minoritaires dans bien des circonscriptions et de ce fait elles sont en droit de s'estimer lésées pour ce qui est de la représentation parlementaire dans un système électoral à scrutin uninominal à un tour. Sur la lancée de la lutte victorieuse contre l'occupant, le parti du Congrès est resté majoritaire dans les états pendant pratiquement toute l'ère Nehru, ce qui a permis d'occulter la possibilité d'un problème de cohabitation entre le Centre et ceux-ci.

En imposant une constitution à l'européenne il semblerait que Nehru se soit lancé dans une course contre la montre qui s'est rapidement transformée

en bombe à retardement. Pendant les trois années qui ont été nécessaires pour élaborer la constitution de l'Inde, ce pays a été secoué de forts séismes sociaux : drames humains lors des transferts de population liés à la partition du pays, émeutes d'origines religieuses. Nehru n'a pu qu'être renforcé dans son opinion qu'une démocratie séculière, ignorant les divisions religieuses, était le seul moyen d'imposer une justice sociale qui serait la même pour tous parce qu'elle garantirait des droits identiques pour chacun. Si le gouvernement parvient à appliquer une telle constitution le peuple prendra conscience que le religieux et le civil appartiennent à deux ensembles bien différents qui ne sauraient obéir aux mêmes lois. Séparer le religieux du civil revenait à faire jouer à la constitution le rôle d'arbitre au-dessus de la mêlée que les Anglais avaient tenu pendant la période coloniale.

Réussir dans une telle entreprise demande un gouvernement fort jusque dans ses ramifications les plus fines, au niveau local. En termes clairs il faut qu'il existe un lien politique qui coure de la base au sommet, que le même parti soit en place dans la capitale fédérale, dans les capitales locales et dans les chefs lieux de cantons. Ces conditions étaient remplies, nous l'avons dit, au moment de l'accession à l'indépendance. Avec le passage du temps, la vision de Nehru s'est retrouvée inversée. Ce n'est plus l'application de la constitution qui a garanti une impartiale justice sociale mais au contraire, ce sont les forces traditionnelles qui ont perverti l'application de la constitution.

L'observation clinique mène à conclure que la constitution fonctionne toujours puisque ses échéances électorales sont respectées et que les corps élus font leur travail sans que soient exercées sur eux des pressions plus fortes qu'ailleurs. La presse indienne, traditionnellement indépendante du pouvoir et de grande qualité, insiste depuis déjà plusieurs années sur la corruption des hommes politiques de tous niveaux. Comment peuvent-ils justifier leur train de vie lorsque l'on connaît leurs salaires officiels ? Seule l'acceptation de pots de vin de la base au sommet peut expliquer les Mercedes, les appartements et les voyages. Le fait que le Lok Sabha ait voté le *Defecting Bill*² est la preuve que des abus existaient au niveau le plus haut et que l'appartenance à un parti relevait plus de conditions financières satisfaisantes que de l'adhésion à une idéologie. Les ministres et les partis jouant le jeu de joueurs de football professionnels et les partis celui de clubs s'attachant leurs services.

Ce phénomène de corruption n'a fait que s'aggraver avec la disparition des politiciens de la première génération, ceux qui avaient payé de nombreux séjours dans les geôles britannique leur foi en leur pays. La corruption financière n'est qu'une des facettes les moins importantes de ce kaleidoscope auquel

¹ J. A. Bernard, *L'Inde, le pouvoir et la puissance* (Paris: F.E.D.N. & Fayard, 1985).

² Avant que ne soit voté le *Defecting Bill* tout élu pouvait monayer à un cours plus ou moins officiel et dépendant de son rang son adhésion à un parti autre que celui au nom duquel il avait été élu.

l'on peut comparer la crise indienne actuelle. Bien plus grave est le clivage qui existe entre Delhi et nombre d'états. L'autorité du centre est contestée comme jamais elle ne le fut. Si l'on prend comme critère de la difficulté à appliquer la loi le recours à l'application de la *President's Rule*, on constate qu'en quatorze ans de pouvoir J. Nehru n'eut recours qu'à sept reprises à celle-ci. Sa fille Indira dut y recourir trente neuf fois alors qu'elle resta à la tête de l'état presque aussi longtemps que son père (douze ans). Le rythme n'a fait que s'accélérer puisque vers la fin des années soixante dix, Singh qui ne resta premier ministre que trois mois l'appliqua à quatre reprises !

Les raisons des conflits entre le Centre et les états sont variées : acceptation de fait d'une certaine autonomie dans le cas du Bengale, incapacité à faire respecter les lois dans celui du Bihar, problèmes liés à l'intervention de l'armée au Sri Lanka dans l'état du Tamil Nadu, violente guérilla à ambition ouvertement sécessionniste dans le Kashmir et le Punjab. La liste pourrait inclure l'Assam en révolte depuis de très nombreuses années.

Se voulant différents, pour ne pas dire supérieurs, les Bengalais ont toujours été nationalistes au fond du cœur. Leur culture, leur langue, leur position géographique et la taille de leur état, que Curzon avait déjà dû partager et qu'une frontière artificielle résultant des critères religieux pris en compte lors de la Partition divise aujourd'hui en deux, leur donnent un droit moral à une certaine autonomie culturelle. Avec la mainmise de plus en plus forte du Parti Communiste dans les campagnes, le Bengale s'est maintenant donné une autonomie économique contre laquelle Delhi ne peut plus grand chose. Jusque dans les années soixante dix, le PC(M) au pouvoir s'était cantonné dans ses bases urbaines, principalement dans l'agglomération Calcutta-Howrah. Grâce à l'Opération Barga, le PC(M) s'est implanté avec succès dans les campagnes, réussissant à évincer les propriétaires absents pour redistribuer la terre aux travailleurs. C'est là un rare exemple de réforme agraire réussie en Inde. Dès lors le PC(M) s'est imposé à l'occasion des élections municipales dans les Panchayat bengalis et a remporté 251 sièges lors des législatives locales de 1987 contre seulement 40 au Congress³. L'économie du Bengale et son développement social sont maintenant entre les mains d'un parti qui, bien que national, est, de fait, autonome au niveau local. Tendant à se replier sur lui-même le Bengale met l'accent sur la région et ne se sent que fort peu concerné par tout ce qui est d'envergure nationale. Lorsqu'un parti d'opposition prend une telle importance au niveau de la région le danger est réel de voir un état devenir une sorte de nation dans la nation, ne confiant plus à Delhi que le soin de gérer la défense nationale et les affaires internationales.

Pour être voisin du Bengale, le Bihar n'en est pas moins un état très différent, souffrant d'un grave retard économique, social et politique. Aucune réforme agraire n'a réussi en raison de l'opposition d'une classe puissante de

propriétaires terriens, véritables petits chefs de guerre soutenus par les élus locaux mettant à leur disposition les forces de police pour réprimer toute tentative de soulèvement de la part de paysans exploités. Jouant sur les mots, ces jacqueries sont assimilées aux mouvements Naxalites (mouvements révolutionnaires bengali des années soixante) et donc à des révoltes politiques. Les forces de l'ordre peuvent ainsi être utilisées officiellement pour les mater. La violence ne générant qu'une violence toujours plus importante les paysans ont commencé à s'armer en un réflexe d'auto défense. Il existe au Bihar ce que l'on appelle une *Gun Cottage Industry* ! Déjà des spécialistes en guerre civile n'hésitent pas à faire le parallèle entre le Bihar et les Philippines ou l'Amérique centrale. Que peut faire Delhi ? La marge de manœuvre est très étroite. Le Centre peut continuer de fermer les yeux sur une situation intolérable ou choisir l'intervention militaire, allant ainsi à l'encontre de tous ses idéaux démocratiques et créant un précédent qu'il sera ensuite difficile d'assumer.

Le Tamil Nadu, grand état du sud au riche passé culturel pose au gouvernement central un problème tout particulier. Voilà des siècles que nombre d'habitants de cette province émigrent vers le nord de l'île de Sri Lanka dans laquelle ils travaillent pour la plupart dans les plantations de thé du nord de l'île. Seul un petit nombre a réussi dans la capitale Colombo où il contrôle une grande partie du commerce. Les Tamils qui représentent quelque vingt pour cent de la population du Sri Lanka sont restés fidèles à leur langue et à leur culture. Récemment les employés des plantations sont devenus les premières victimes de la grave crise économique qui affecte le pays alors que les commerçants de Colombo se sont vu interdire l'accès aux carrières politiques en raison d'une loi (votée en 1957) qui fait du Sri Lankais la seule langue officielle du pays. Un mouvement séparatiste est apparu dans le nord dont la branche guerrière, le TUF (*Tamil United Liberation Front*, plus connu sous le nom de *Tiger*) lance de nombreuses opérations de guérillas dans le pays. Ces *Tigres* s'entraînent dans des camps situés dans le Tamil Nadu où le support de la population leur est acquis. S'opposant à une intervention de l'O.N.U., R. Gandhi a envoyé les troupes indiennes dans ce pays avec pour mission non seulement de s'interposer entre les combattants mais aussi d'arrêter les Tigres. Le problème n'est plus seulement Sri Lankais. Il s'est transformé en un problème interne de la politique indienne. L'un des plus importants états de l'union défend des rebelles que l'armée officielle combat. En dépit d'un début de retrait des troupes indiennes confrontées à une impossible mission, Gandhi a payé de sa vie sa politique d'intervention.

Avec le Punjab et le Cachemire nous entrons dans le domaine de la rébellion ouverte contre le gouvernement central. Au Punjab se pose le problème de l'identité culturelle. Histoire complexe que celle de cette région, fierté de l'Empire Anglais et chantée par Kipling, grenier à céréales de l'Inde dont elle fournit 73 % de la production alors qu'elle contribue pour presque 50 % de celle du riz. Le Punjab est l'état de l'union dont l'agriculture a le plus

³. J. A. Bernard, *Ibid.*

profité de la Révolution Verte des années soixante. Etat artificiellement constitué pour éviter que les Sikhs ne soient suffisamment majoritaires pour demander une autonomie politique fondée sur une unité linguistique et religieuse. Se développe alors une guérilla sikh dans une région dont la richesse agricole et la position stratégique empêchent que Delhi n'accède à quelque concession que ce soit. La violence (une vingtaine de tués par jour en moyenne) dont font montre les guérillas est certainement la preuve que le support populaire ne leur est pas acquis.

Différent est le problème du Cachemire, à la fois national et international puisque l'O.N.U. est assez régulièrement appelé à en débattre. Problème national car depuis 1947 la situation politique de cet état est ambiguë. Lorsque les troupes indiennes rendirent son trône à un Maharadjah hindou ayant signé l'acte d'adhésion à l'Union Indienne alors que la population, dans sa majorité, était musulmane, Nehru promit un référendum pour décider de l'avenir de cette région au très riche passé culturel lié pour toujours aux empereurs Moghols de Delhi. Il promit mais ne tint pas parole pour diverses raisons plus ou moins valables (présence de civils pakistanais dont il demandait le retrait préalable, accord militaire Americano-Pakistanaï, manque de maturité politique d'une population sous influence religieuse...) Affaibli par la création du Bangladesh et par des troubles politiques internes, le Pakistan qui ne peut plus guère mettre en question la suprématie indienne sur le sous-continent soutient une organisation terroriste (J.K.L.F.: *Jamu and Kashmir Liberation Front*) qui demande l'indépendance des deux états du Jamu et du Cashemire. Contrairement au Punjab, Delhi serait prêt à faire certaines concessions mais la politique agressive du Pakistan l'en empêche, justifiant ainsi l'imposition depuis 87 de la *President's Rule* et laissant dans l'anarchie totale l'un des états les plus touristiques du pays. Comment un gouvernement qui a tant de mal à faire appliquer sa loi dans le pays pourra-t-il faire face aux mesures que le F.M.I. ne va pas manquer de lui imposer ? Nehru avait défendu l'indépendance économique de son pays en obligeant les industriels locaux à tout produire et à ne rien importer. C'était là le prix à payer pour asseoir l'autonomie politique du pays. Jusqu'à ces dernières années, l'Inde empruntait peu, remboursait bien et avait bonne réputation parmi les banquiers du monde. Sous l'ère Rajiv Gandhi le pays s'est lancé dans la course au crédit et aujourd'hui sa dette extérieure (72 milliards de Dollars U.S. — soit environ 8,2 % du P.N.B.) place l'Inde au troisième rang des pays débiteurs envers la Banque Mondiale (après le Mexique et le Brésil). La dette intérieure (12,7 milliards de livres, soit environ 9 % du P.N.B.) est aussi très importante. Le F.M.I. va certainement imposer des mesures tendant à rentabiliser le secteur public (pléthorique et peu performant) et à mettre un frein aux nationalisations économiquement désastreuses mais électoralement nécessaires. Les premières mesures prises par le nouveau gouvernement Rao qui encouragent le retour des firmes étrangères, maintenant autorisées à être majoritaires (51 % des actions de leurs branches indiennes)

alors que depuis 1950 elles ne pouvaient en posséder que 40 % ne seront toutefois pas suffisantes pour permettre un rapide miracle économique. La fin probable de son indépendance économique signifie que l'Inde ne sera plus libre de choisir ses orientations sociales ni de poursuivre une politique interne qui prenaient en compte les divergences religieuses.

Depuis l'indépendance, l'Inde connaît une véritable mutation sociale. Celle-ci fut longue à se dessiner car dans les années cinquante l'industrialisation n'entraînait pas encore avec elle un changement social mettant en cause les structures profondes de la société. Aujourd'hui ce sont les paysages agricoles et urbains qui changent. L'agriculture a toujours tenu un rôle clé dans l'économie indienne (actuellement elle représente quelque 32 % du P.N.B. contre seulement 18 % à l'industrie). Elle emploie toujours plus de 70 % de la population active et de ses résultats dépendent le cours de la roupie, l'inflation, les importations, etc. Or, malgré d'importants progrès technologiques l'agriculture indienne reste tributaire des conditions climatiques. Les données statistiques montrent qu'à l'évidence l'Inde a franchi le seuil d'auto-suffisance. Mieux, elle exporte des fruits et légumes vers les pays du Golfe. Derrière les statistiques quantitatives se cache toutefois une réalité humaine moins satisfaisante. La Révolution Verte a certes permis de beaucoup produire mais a amplifié les disparités entre agriculteurs. Seuls les plus riches d'entre eux ont pu se payer les fameux H.Y.G.⁴ et assumer les frais de mise en engrais des sols qui leur est nécessaire. On a pu dire que la Révolution Verte avait rendu les riches plus riches et les pauvres plus pauvres. Ceux-ci, qui ne pouvaient devenir plus pauvres sont allés vers les villes former un prolétariat de banlieue et de squatters laissant à leurs femmes le soin de travailler la terre. Il est résulté de ce phénomène un appauvrissement de la masse rurale, car les femmes sont moins employées et moins payées que les hommes (à travail égal elles ne touchent que le tiers du salaire des hommes et ne trouvent embauche que 138 jours par an contre 308 pour un homme !) Le noyau familial a été détruit et la traditionnelle société rurale qui de tout temps était la base solide d'un édifice social par ailleurs parfois chancelant se trouve affecté.

S'ajoutant au développement industriel nécessairement urbain cet afflux de population a provoqué un accroissement incontrôlé des grands centres dont l'infrastructure s'avère incapable d'absorber ce surplus de citadins. Les grandes villes manquent d'eau et d'électricité. Faisant allusion à cette masse humaine paralysant les villes R. Gandhi avait posé en mars 1985 la question au parlement "Is Calcutta dying?" Il faut savoir qu'entre 1981 et 1991 la population de Calcutta est passée de neuf à douze millions d'habitants, le tiers installé

⁴. *High Yield Grain* : type de grain à haut rendement mis au point aux U.S.A. par croisement génétique et d'une très haute productivité.

dans des bidonvilles permanents. Pendant la même période Dehli passait de six à neuf millions d'habitants.

Il y a seulement une quinzaine d'années le prolétariat urbain était rattaché à une société agricole structurée dont il pensait n'être exclu que de façon ponctuelle et qu'il avait l'espoir et l'ambition de réintégrer. Aujourd'hui, dans un grand nombre d'états, la société rurale est en train de se désagréger, plongeant les exclus dans le désarroi le plus complet quant à leur avenir. La "grande famille" qui fut de tout temps la base de la société indienne et qui permettait la survie économique de chacun de ses membres parce que l'esprit de corps y faisait loi disparaît. Elle avait résisté à l'industrialisation parce que son centre était le plus souvent en milieu rural. En raison de l'écèlement de celui-ci l'individu qui en Inde ne se conçoit qu'en tant que membre d'un groupe doit chercher son salut dans l'appartenance à un ensemble plus important : la caste et la religion.

La crise sociale et économique frappant l'ensemble de la population conduit à des réflexes extrémistes qui jettent les religions les unes contre les autres et, à l'intérieur de l'hindouisme, les castes les unes contre les autres. Les vieux démons du communalisme refont surface, les musulmans demandant que leur minorité soit légalement protégée et les hindous ne comprenant pas qu'en démocratie la majorité ne dispose pas des pleins pouvoirs.

A l'image d'une philosophie qui nie la notion d'absolu pour ne voir dans l'univers qu'un équilibre fragile entre des forces opposées, l'art de gouverner a toujours été en Inde celui de faire cohabiter des forces antagonistes, de créer une unité là où tout est diversité. Les extrémistes sont de plus en plus écoutés et le gouvernement n'ose les contredire pour des raisons électoralistes. Le passé de l'Inde est expliqué en termes de conflits entre hindous et musulmans. Les horreurs perpétrées par l'empereur musulman Mahmud of Ghazni (Xème siècle !) et l'imposition du Jizia (impôt que ne payaient que les non musulmans) font oublier la politique d'intégration d'Akbar et son souhait de voir les deux religions s'unir pour n'en faire plus qu'une (Religion de la Lumière). Les incidents qui se déroulent autour de la mosquée d'Ayodhya sont révélateurs d'un état d'esprit nouveau. Du nord au sud du pays les hindous se sont mobilisés pour que l'état intervienne et leur rende le site sur lequel la mosquée a été bâtie il y a quelque cinq cents ans et qui serait un ancien temple hindou érigé précisément pour indiquer le lieu de naissance du dieu Rama. Pourquoi ce besoin soudain de reprendre ce lieu alors que pratiquement toutes les mosquées du nord de l'Inde ont été bâties sur d'anciens temples hindous, les musulmans voulant, comme tout conquérant, détruire les preuves de la vie spirituelle du peuple vaincu.

Certains extrémistes, conduits par Sadhvi Rithambara, passionariae hindoue de vingt-cinq ans, demandent un état hindou, confondant démocratie et théocratie et oubliant que les deux termes sont antinomiques. Si l'hindouisme

se radicalise par rapport à la religion musulmane on ne sera pas surpris de le voir en faire de même à l'intérieur de son propre système. Sont donc remises en question les "avancées" sociales imposées par la constitution telles que l'interdiction du *sati* (déjà interdit par les anglais dès 1813), les mariages d'enfants, le traitement préférentiel accordé aux Intouchables et autres hors castes.

Le 4 septembre 1987, à Deorala dans le Rajasthan une jeune femme, Roop Kanwar a été brûlée vive sur le bûcher où reposait le corps de son époux décédé. Dernier exemple connu de *sati* mais certainement pas le seul. La presse a pu se faire l'écho de cet horrible événement et les associations féministes ont interpellé le gouvernement central. Sans entrer dans les détails⁵, il faut préciser certains points révélateurs de la mentalité d'une partie de la population et des classes dirigeantes. Les élus locaux n'ont réagi que lorsque l'ordre leur en est venue de Delhi et n'ont pas interdit que se déroule la cérémonie du *chunri* (glorification du *sati*) qui s'est tenue le 16 septembre. Si 350 personnes ont défilé dans les rues de Jaipur pour témoigner de leur opposition au *sati*, deux jours plus tard, 500 jeunes hommes, épée au poing défilaient dans les mêmes rues en demandant le maintien de cette "tradition". Le parti Janata de Bombay a condamné le *sati* mais pas à l'unanimité de ses membres !

Les intouchables doivent être intégrés à l'ensemble de la société. Ainsi le veut la constitution qui leur réserve un certain nombre d'emplois dans l'administration et facilite leur admission dans les établissements d'enseignement. De cette politique des quotas (le pourcentage de postes attribués est sensiblement le même que celui des intouchables dans le pays, soit environ 20 %) résulte un abaissement du niveau des compétences et un nivellement par le bas que les diplômés jugent inacceptable. Retour à un hindouisme pur et dur qui demande le maintien des privilèges mais qui, dans ce domaine particulier se heurte à des politiciens qui, confondant eux aussi politique et démagogie, ne veulent pas s'aliéner l'important groupe électoral constitué par les intouchables et autres *scheduled tribes*.

Les émeutiers s'opposant aux quotas n'avaient-ils en tête que le souci d'améliorer le niveau d'efficacité de l'administration ou défendaient-ils des intérêts égoïstes ? Comment les extrémistes ne se sentiraient-ils pas en position de force alors que depuis l'indépendance le gouvernement n'a fait que céder ? Il a cédé en 1956 en acceptant de redessiner la carte de l'Inde afin que les états aient une plus grande unité linguistique. Il a cédé devant les demandes linguistiques en reconnaissant son impuissance à imposer le Hindi à tout le pays (le *Official Languages Amendment Act* de 1967 confirme que l'Anglais peut être la langue de communication officielle entre un état dont la langue n'est pas le Hindi et le Centre). Il a cédé en votant le *Muslim Women Bill* et en concédant un nouveau *Dowry Act* qui est un pas en arrière par rapport au précédent.

⁵. Voir à ce sujet le livre de P. Humbert, *Inde, les années Rajiv* (Paris : l'Harmattan, 1990)

C'est certainement le vote du *Muslim Women Bill* qui constitue l'affront le plus sérieux à l'esprit de la constitution. Celle-ci garantit le droit des femmes au divorce et à l'octroi d'une pension si les torts du mari sont reconnus. Votée en 1986, la loi précise que les maris musulmans n'auront pas de pension à payer à leur ex-femme au delà d'une période de trois mois. C'est donc la loi musulmane qui s'applique, la période de trois mois étant celle dite de l'*iddat*. L'Inde ne serait plus une démocratie séculaire et laïque puisque la loi diffère selon le groupe religieux. Après qu'un premier jugement ait reconnu les droits de la plaignante, les musulmans firent appel en invoquant le fait que la Cour suprême n'était point habilitée à juger le Coran. Même à l'intérieur du Parti du Congrès il se trouva de nombreux députés pour se trouver absent le jour du vote et le ministre Mohamed Khan démissionna en signe de protestation. N'empêche qu'un tragique précédent fut créé car les hindous ne manqueraient pas de faire valoir le même argument. Il semble bien que dans ce cas précis le gouvernement ait fait preuve d'une grande faiblesse électoraliste qui permettra aux divers intérêts communalistes de faire monter les enchères. L'idéal d'une constitution séculière s'effondre.

Le gouvernement a également dû revoir sa position en ce qui concerne les dots. Selon la constitution de 1950 la femme est juridiquement égale en droit à l'homme mais chacun sait que dans la tradition hindoue elle est considérée comme inférieure à l'homme et elle n'a aucun droit à la propriété et à l'héritage. C'est là que se trouve l'origine de la dot. La fille ne pouvant prétendre à une partie de l'héritage familial se voyait offrir des cadeaux lors de son mariage. Cette dot n'était en fait qu'une sorte d'héritage *ante mortem*. Le mariage hindou ne sanctionnant pas l'amour de deux individus mais l'alliance de deux familles la valeur de la dot est devenu le motif de l'alliance. Malgré l'opposition des autorités religieuses fut passé en 1961 le *Dowry Prohibition Act* qui interdisait la pratique de la dot mais qui resta lettre morte. Destinée originellement à profiter à la fille, la dot a, au cours des temps évolué et ne profite maintenant plus qu'à la belle famille. De plus, si la plus grande partie de celle-ci est donnée lors du mariage, d'autres "cadeaux" doivent être présentés à la belle famille ou au gendre à l'occasion des anniversaires de mariage, naissances d'enfants, etc. Ce sont ces cadeaux qui sont à l'origine de désaccords, la famille de la fille refusant de payer et de céder à ce qui finit par n'être rien d'autre qu'un chantage. Au début des années 80 la presse commença à rendre compte de *dowry murders*. Des jeunes mariées mourraient "accidentellement" (souvent parce que leur sari avait pris feu !). En deux ans (de 1980 à 1982) le nombre de tels accidents passa de 110 à 370. Il ne s'agit bien entendu que de chiffres officiels et l'on peut spéculer sur le nombre réel de tels assassinats. Preuve que le pouvoir judiciaire ne souhaite aucunement heurter les traditions religieuses, seules onze personnes ont été poursuivies pour meurtre. Les autres cas étant classés "accident".

En 1984 fut modifié le *Dowry Prohibition Act*. Alors que la version originale interdisait la dot, la version modifiée, accédant aux demandes des extrémistes religieux (et peut-être pour compenser le *Muslim Women Act*) précise simplement que la dot ne doit pas provoquer la ruine de la famille ! Dans ce cas aussi il y a reniement de l'idéal de justice prôné par Nehru.

Doit-on conclure de cette brève étude que le gouvernement indien démissionne et fuit ses responsabilités ? Certainement pas si l'on prend comme référence la politique étrangère de ce pays. L'Inde a détruit le Pakistan, a annexé le Sikkim, est intervenu militairement au Sri Lanka et aux Maldives gagnant une réputation justifiée de gendarme du sous-continent. A l'intérieur cependant le pays retombe dans l'anarchie qu'il connaissait lors de l'arrivée des Anglais, quand s'effondrait l'empire Moghol.

Pendant deux siècles les employés de la Compagnie des Indes Orientales prirent bien soin de ne pas intervenir dans la vie politique et sociale indienne, se cantonnant dans des activités commerciales. Lors du renouvellement de la charte de la compagnie en 1813, les Anglais, sous l'influence de Mill et autres Bentham et Macaulay, décidèrent d'occidentaliser la société indienne. Ils en payèrent le prix en 1856 lors de la révolte des Cipayes qui est interprétée comme un rejet des réformes introduites par les britanniques. Il n'est pas impossible que l'on assiste aujourd'hui à un même phénomène de refus. Nehru espérait que la constitution réformerait les mœurs. C'est le contraire qui se produit. Les forces réactionnaires minent de l'intérieur une constitution qu'elles vident de sa substance et l'artificielle unité du pays ne pourra être préservée que si la diversité de ses composantes est reconnue par la loi. Peut-être faudra-t-il pour cela refondre la constitution et instaurer un fédéralisme réel qui ne laisserait à Delhi que le soin de la politique étrangère, de la défense nationale et la mise en chantiers de grands projets. Il faut que soit trouvé un nouvel équilibre qui permette à Shiva de continuer sa danse.

The Snail Darter Case: Environmentalism and Power in the United States.

François Duban
Université de La Réunion

The media keep sending alarming messages on the condition of the planet but so far, environmentalists in the U.S. have not seized significant portions of power, nor have they brought about radical changes in the way the industrial society functions and responds to the environmental crisis. In other words, although American environmental organizations have been active for more than two decades, with significant support from the media, they have not gained seats in the U.S. Congress, they have not capitalized on popular support to invest Capitol Hill. There are cultural reasons for this, but the basic cause seems to be American society's extraordinary capacity to absorb nearly any dissenting political force that may jeopardize established powers. Another question is to know how American environmentalists wield clout, not so much to assess its importance in terms of power, which is hardly possible to determine precisely, but rather to assess the potential effects of global eco-awareness today.

While American environmentalism laid much emphasis on human rights to a healthy environment in the 1960s and 1970s, today, the central debate focuses on the rights of nature. The shift from natural rights to the rights of nature exemplifies the existence of two major currents. Mainstream or reform environmentalists actually support the prevailing social order and push for reforms to keep the environment clean for the sake of human health in what is utterly an anthropocentric approach of problems. They have emerged as a new lobby in the political arena since 1970, when they were granted political recognition, especially by President Nixon who, in his January 22, 1970 State of the Union address defined "the great question of the seventies" as how to secure an unpolluted environment as "the birthright of every American." In the same manner, former Senator Gaylord Nelson, the originator of Earth Day (April 22, 1970), called for a constitutional amendment guaranteeing every American "an inalienable right to a decent environment."¹

¹. Roderick Nash, *The Rights of Nature : A History of Environmental Ethics* (Madison, Wisconsin: The University of Wisconsin Press, 1989), p. 125.

The other major trend in American environmentalism covers a wide range of attitudes. Radical environmentalists — often, but wrongly called "deep ecologists" — revere nature for its own, intrinsic value to the extent of using violence to have the rights of all life-forms, including rivers and mountains, recognized.² Their world view may be defined as biocentric. Politically, some of them support the idea of a revolution to put an end to man's domination over the earth. Others, those who could truly be called deep ecologists, believe "Change will be brought on an individual basis by those who continue to search for new ways to 'liberate the ecological consciousness'".³

Environmentalism and the religious perspective

Liberating the ecological consciousness is all the more difficult because environmentalism runs counter to the American religious tradition. One of the major factors that deadened the Western man's ecological consciousness is the biblical vindication of man's power over the natural elements. It accounts for the persistence of the anthropocentric approach in Western mentality. This specially applies to America and its lingering puritanism. In "The Historical Roots of our Ecologic Crisis,"⁴ medieval historian Lynn White, has investigated the religious origins of the Western man's remorseless exploitation of nature. The obvious reason for the dichotomy between man and nature is to be found in the Judeo-Christian tradition. Men, unlike animals, were created in the likeness of God. Most important, they possess a soul, which qualifies them for salvation and eternal life in the other world. Otherwise creation exists solely to serve human needs. It is a divine command for man to "be fruitful and multiply, and fill the earth and subdue it, and have dominion over the fish upon the earth."⁵ It is interesting to note that man is thus placed at the top of a hierarchy. Jesus himself was "only" the son of God. Such a notion has been deeply questioned in recent years by social ecologists who support the concept of interrelatedness in nature, in which man is just part of the whole.⁶ The Transcendentalists, Thoreau especially, had already led the way by enlarging the concept of nature, and developing the doctrine of self-reliance and the disregard of external authority.

². This kind of action is referred to as 'ecotage.'

³. John Young, *Post Environmentalism* (London: Belhaven Press, 1990), p. 151.

⁴. The modern discussion of the resistance of Western religion to environmental ethics crystallized around a 1967 essay by the medieval historian Lynn White, "The Historical Roots of our Ecologic Crisis."

⁵. *Genesis*, 1 : 28.

⁶. Murray Bookchin, who describes himself as an "eco-anarchist", founded Social Ecology which is averse to centralized governance. It prefers communal cooperation to competition. It supports radically decentralized and nonhierarchical social formations.

The concept of salvation, along with that of eternal life, may have been instrumental in the ruthless exploitation of nature. A Christian's final destination is the other world, not this one, which is doomed to a final apocalypse. Environmental preoccupation is thus pointless. This deep-seated tradition and its impact on the resistance to environmentalism was clearly felt during the Reagan years, when former Secretary of the Interior James Watt suggested that "running out of resources" need not be a concern because the biblical Armageddon will come soon enough to make such concern irrelevant."⁷

Environmentalism runs counter to the frontier tradition

Other major factors that deadened ecological consciousness and respect of nature are to be found in American history. Right at the beginning, the Puritans soon realized that the wilderness was not a new paradise on earth but a cursed land. The forest was the home of the Devil. Little rain and long winters brought Plymouth Plantation on the verge of famine and extinction.⁸ The nature element amounted clearly then to a hostile world to be conquered.

Later on, the pioneers and later the big companies that followed them could indulge in the plunder of the West away from the main centers of political powers, while enjoying absolute freedom in the wilderness. The Ordinance of 1787 had organized Westward expansion and brought a solution to the political problems posed by the Northwest Territory. The Frontier experience, which was to shape the American character as Frederick Jackson Turner showed, soon defined dominant American attitudes to their environment. The first step in this conquest was ownership of a plot of land. Unlike the Indian nomads who showed a different relationship to nature, unable to understand how one could "own" a river or a mountain, the white farmer and rancher needed to feel the land was his before exploiting it. This process led to an ambivalent if not contradictory American attitude to the wilderness in which the exhilaration of the conquest was followed by nostalgia in the reminiscence of its pristine innocence and beauty. Similarly, Daniel Boone would lead long convoys of pioneers to the "blue-grass country" across the Cumberland Pass but wanted to move west when he could smell another's woodsmoke.

Unlike the Indians, the white man wielded power over nature through high pressure mechanization. Meanwhile, Americans always showed a fascina-

⁷. Henry P. Caulfield, "The Conservation and Environmental Movements: An Historical Analysis" in *Environmental Politics and Policy*, ed. by James P. Lester, (Durham, North Carolina: Duke University Press, 1989), p. 19.

⁸. "L'apparente richesse d'une végétation foisonnante en été, contraste avec les rigueurs de l'hiver et impose des défis renouvelés à la nature. Celle-ci menace de reconquérir son terrain si le colon relâche ses efforts." Daniel Royot, "Pasteurs et Colons, Aspects du Prosélytisme dans la Nouvelle Angleterre Coloniale", in *Le Puritanisme en Nouvelle Angleterre*, J. Rougé (ed.), (Paris: Presses de la Sorbonne, 1989), p. 51.

tion for technological advances, producing some of the most striking inventions of the nineteenth century to help conquer the wilderness. Westward expansion and the very notion of frontier also implied the assumption that natural resources were inexhaustible, ready for looting, transformation, and the market. The wilderness awed the earlier settlers more than it aroused a sense of beauty. The machine in the garden therefore contributed to inspire confidence. Nature was there to be tamed, dominated, and ultimately exploited, a view that stands in sharp contrast to the Native Americans' approach of nature.

The conservation movement headed by Pinchot⁹ later sought to manage land resources in a more rational, but still utilitarian, anthropocentric way. In contrast, preservationists, the other environmental trend at the time, and their leader John Muir (1838-1914) wanted nature to be left in its pristine beauty, anticipating the biocentric approach of today's deep ecologists. The question that arises here is to know how Americans will adapt to a situation in which the deliberate exploitation of natural resources, or at least the exploitation of natural resources no longer inexhaustible, violently contradicts centuries of frontier tradition.

The single most important factor in the energy crisis is philosophical. Americans are committed to producing and consuming at fantastic rates. As our incomes rise, it is incumbent on us to spend more on such items as freezers, automobiles, and travel. All gulp energy. This consumption-production habit is an obsession, a more-than-three-hundred-year-old commitment dating from the time our ancestors set their eyes on the purple mountains' majesty and began to conquer that great frontier.¹⁰

Lynton K. Caldwell, the main architect of the National Environmental Policy Act,¹¹ noted that resistance came from large sections of the American population:

NEPA's precepts refute the long-standing assumptions and residual values from the pioneer era. The coonskin cap is still a pervasive, though declining, symbol of U.S. attitudes toward land use, animal rights, natural resource exploitation, and public planning. Despite the often counter productive or factually false assumptions

⁹ The conservation movement owed much of its influence to Gifford Pinchot (1865-1946) father of the U.S. Forest Service, and close associate of Theodore Roosevelt. At a time of rapid economic growth, Pinchot claimed that "the alliance between business and politics is the most dangerous thing in [Americans'] political life." Although mostly middle-class hunting and fishing enthusiasts, conservationists thus opposed "the interests" of corporate America, whereas reform environmentalists today often seek compromise with big business.
¹⁰ Robert L. Sansom, *The New American Dream Machine* (Garden City, New York: Anchor Press/Doubleday, 1976), p. 94.

¹¹ In October 1970 the Environmental Protection Agency (EPA) was created by President Nixon, with William Ruckelshaus as its director, through an executive order: the National Environmental Policy Act (NEPA).

underlying these attitudes, they persist and provide soil in which the roots of anti-environmentalism [...] are nourished.¹²

Thus environmentalism has been dismissed as anti-American, and at times Marxist, by infuriated industrialists and developers. Opposition to environmental ideas is unsurprisingly strong in the West, where frontier attitudes were revived in the Reagan years.¹³ Westerners still claim free access to the land and its natural resources. Biocentrism and the earth-worship that it implies are seen as the Eastern elite's latest encroachment on their rights.

In retrospect, Darwinism itself had a special appeal to those who exploited the wilderness in which species competed fiercely for survival. Such was the condition of progress. "Civilized humans had a duty to conquer and control the other species that, left alone, would constantly try to pull humans down and take their place."¹⁴ William James reached similar conclusions in "The Moral Equivalent of War" (1910), urging American youth to become "part of the army enlisted against Nature."¹⁵ Interestingly, and quite differently, Darwin believed "mutual aid" within species had direct survival value and hence was naturally selected.

The role of the Judeo-Christian tradition and the Frontier heritage largely accounts for American reluctance to embrace environmentalism and its far-reaching implications, but the main reason for the absence of a green party, and the very essence of environmentalism in the United States must be found elsewhere. In the dissenting 1960s, it appeared as one of the many subversive movements questioning the traditional American Way of Life. But rapidly the new trend became part of the American political arena. First it was given respectability by the many societies for the protection of the wilderness that joined it. New institutions and laws were created to care for the now popular environmental concern. The early radical environmentalist leaders were now eager to join the halls of power, either as experts in the environmental lobby in Washington, D.C., or as officials in the newly created agencies.

The anthropocentric approach to environmental issues.

There was a time when the executive power and the so-called conservationists worked together on friendly terms. President Teddy Roosevelt, a

¹² Lynton K. Caldwell, "Twenty Years with NEPA," *Environment*, December 89, p. 11. In October 1970 the Environmental Protection Agency (EPA) was created by President Nixon, with Ruckelshaus as its director, through an executive order: the National Environmental Policy Act (NEPA).

¹³ See Catherine Pouzoulet, "1991 ou La Nouvelle Bataille des Terres Vierges," *Revue Française d'Etudes Américaines*, Avril-Juillet 1991, p. 209.

¹⁴ Nash, *Ibid.*, p. 43.

¹⁵ William James in "The Moral Equivalent of War" (1910), as quoted by Roderick F. Nash, *Ibid.*, p. 43.

staunch promoter of conservation, helped to develop the national park system.¹⁶ Yellowstone was established in 1872, the Adirondacks in 1885 and Yosemite in 1890. The parks did not meet any environmental concerns as defined today, but were created for recreation, pleasure, water and game supply, all utilitarian and anthropocentric purposes.¹⁷ With his Chief Forester Gifford Pinchot, Teddy Roosevelt succeeded in making the new idea a keystone of progressive politics by 1909. Their well-publicized governors' conference on the conservation of natural resources, held at the White House, took place the same year.¹⁸ In fact, the aim of conservation was not merely to preserve the wilderness in its pristine beauty and integrity, but to exploit it without depleting it, as a natural resource. Conservationists were naturally a majority at a time when economic growth and capitalism were at their peak, but, somewhat unexpectedly, Pinchot claimed that "the alliance between business and politics is the most dangerous thing in [Americans'] political life."¹⁹ Conservationists, mostly middle-class hunting and fishing enthusiasts, thus opposed "the interests" of corporate America, whereas even reform environmentalists today often seek compromise with big business.

It is generally held that the environmentalists' arch-enemy is business, factories allegedly being responsible for most pollution. Yet one should not oversimplify the case. Even in the early days of conservation and preservation, corporations and some of the most prominent American tycoons significantly contributed to the development of American environmentalism. John D. Rockefeller spent vast sums to advance the protection of scenic areas. The railroad tycoon E. H. Harriman helped his friend John Muir win legislative approval for Yosemite National Park. The list could go on and would include archcapitalists like Jay Gould and J. Pierpont Morgan. These people were not active in organized conservation groups but acting on their own. They did use their enormous wealth and influence to further conservation.²⁰ It would take some decades and a best-seller, *Silent Spring*, to move from "conservation" to "ecology," from cooperation to confrontation.

However positive the achievements of preservationists and conservationists may have been, they did not respond to any wide public concern for nature. It was in the 1960s that environmentalism emerged as a potentially important political force, after the rise of public realization of ecological realities in the 1950s and 1960s. One of the most prominent agents of this new awareness was Rachel Carson's celebrated book, *Silent Spring* (1962). Because

of the economic and political implications of its huge success, the book launched a heated, national controversy.

[Rachel Carson] was most intensely vilified by persons, corporations, and government agencies engaged in agriculture. These parties assumed that they would lose economically by limiting pesticides and resented any extension of the ethical circle that promoted this end. Agribusiness was unsympathetic to Carson's proposals for biological controls [...] as inconvenient and untested.²¹

Silent Spring exposed the far-reaching implications of a truly ecological perception of problems and publicized the concept of ecology. But, in terms of economy, *Silent Spring* was also a potential time-bomb. The impact of the American Way of Life on nature as well as on human health was exposed and it was clear that some form of action had to be taken to control man's careless use of his environment. The various confronted parties — federal agencies specializing in agriculture, industrialists selling pesticides, farmers, and the public at large — would have to come to some kind of confrontation. Which one would prevail? The power of industrialists, concern for public health, or the quality of the whole environment? In the 1960s, a series of acts was passed to protect air and water quality. Later, concern for public health, along with new trends and attitudes, translated into new institutions.

This process started when the Federal executive tried to capture the growing political power of environmentalism in the late 1960s and eventually organized the movement. The Vietnam War was getting more and more unpopular in the late 1960s so that during the presidential campaign, Nixon's advisers sought to focus more interest on environmental issues. They hoped to capitalize on this new, rapidly growing interest to attract votes. In his January 22, 1970 State of the Union address President Nixon defined "the great question of the seventies" as how to secure an unpolluted environment as "the birthright of every American." Earth Day followed on April 22, 1970. Millions left their homes to participate in clean-ups, marches and teach-ins. A surge of student interest on college campuses supported the whole movement. Environmentalism was now recognized as a powerful force in the political arena.

In October 1970 the Environmental Protection Agency was created by President Nixon through an executive order: the National Environmental Policy Act (NEPA). It also created the Council on Environmental Quality (CEQ). More acts were added in the same year and later, thus giving environmentalists the necessary tools for litigation.²² Not only was the power of en-

16. Jerry Hagstrom, "The Mountain States" in *Beyond Reagan*, first edition, (New York: Norton, 1988) p. 85.

17. Nash, *Ibid.*, p. 35.

18. Nash, *Ibid.*, p. 63.

19. Gifford Pinchot as quoted in "Environmentalism as a Mass Movement", *Radical America*, 17, No 2 & 3 (1983), p. 9.

20. See Jim O'Brien, *Ibid.*, p. 10.

21. Nash, *Ibid.*, p. 82.

22. Water Quality Improvement Act (1970); Clean Air Act (1970); Federal Water Pollution Control Act Amendments (1972); Clean Water Act (1972); Pesticide Control Act (1972); Noise control Act (1972); Coastal Management (1972); Marine mammal protection Act (1972); Endangered Species Act (1973); Safe Drinking Water Act (1974); Federal Land Policy and Management Act (1976); Toxic Substances Control Act (1976); The

environmentalists recognized, but it was being institutionalized. If institutions are considered as the custodians of power, such a promotion on the political scene can be regarded as the sure sign that environmentalism should by no means be taken for a passing fad in America. Yet, how was institutionalized environmentalism to relate with the other forces of the Establishment? Representing a powerful trend in public opinion, environmentalists chose to wield pressure as a lobby instead of merely appealing to the public as before. It was clear also that mainstream environmentalism had chosen reform, instead of using popular support to call for an agonizing reappraisal of society's relationships to nature – as suggested by Senator Gaylord's speech on Earth Day – and also demanded by radical environmentalists. Being thus given political recognition, the environmental leadership had changed its attitudes and strategies. Because it had opted for lobbying in Washington, D.C., it was cut off from grass-roots activism and radicalism. Very rapidly, it was integrated and absorbed into the other components of power, a process which made it unlikely to challenge the foundations of the system. Michael McCloskey, a former executive director of the Sierra Club, a leading organization in mainstream environmentalism, has given an interesting analysis of this change:

What I have emphasized has been a serious approach towards achieving our ends. I thought that we were not here just to bear witness or to pledge allegiance to the faith, but in fact we were here to bring faith into reality [...] That means we could not rest content with having said the right things, or having made our convictions known, but we also had to plan to achieve them. We had to know how the political system worked, how to identify the decision makers and how their minds worked. We had to have people concerned with all the practical details of getting our programs accomplished.²³

Obviously, environmentalists were seeking to transmute counter culture activism into "Real politics" for the sake of the environmental ideology. Professionals were taking over while grass-roots commitment to a cause seemed to belong more and more to the romantic days of Earth Day, 1970. Environmental issues were being codified into law, requiring more administration, and litigation, than local activities. More and more environmental organizations chose lawyers for leaders. "Experts" with the necessary financial and managerial skills were recruited to run what was more and more in the nature of a business. Professionalism and entrepreneurship were the marks of this new trend in reform environmentalism. It reinforced the integration of the

Federal Resource Conservation and Recovery Act (1976); Alaskan Lands Act (1980); Used Oil Recycling Act (1980); Comprehensive Environmental Response, Compensation, and Recovery Act, better known as 'Superfund' (1980).

²³. Michael McCloskey as quoted in Helen M. Ingram and Dean E. Mann, "Interest Groups and Environmental Policy" in *Environmental Politics and Policy*, ed. by James P. Lester, (Durham, North Carolina: Duke University Press, 1989), p. 144.

environmental movement so far as the new entrepreneurs were trying to act within and with the system, not against it, acting as communicators between grass-roots membership and top-officials.

The vast increase in the number of interest groups during the last two decades attests to this entrepreneurial spirit in that most of these membership organizations required exceptional inputs of energy by individuals who were able to secure the external funding, communicate with the appropriate attentive public...²⁴

Many observers argued that environmental groups had become just another lobby. The 1987 National Journal list of organizations with best access to the nation's capital's decision makers included The National Wildlife Federation, The Wilderness Society, and the Sierra Club. They were active through lobbying efforts, congressional hearings, and legislative digests. Environmentalism had indeed resulted in just another business. Finally, as professionals, environmentalist leaders no longer fought for a cause, but sought accommodation and compromise with corporate interests. Compromise with industry was supported by the National Association of Environmental Professionals, formed in 1977. The environmental mediation movement supported the efforts of groups like Resolve, the Center of Environmental Conflict Resolution. In that field too, environmentalism after being institutionalized and integrated into the system had to learn moderation.

The 1970s were also the time when environmental professionals realized that government needed more and more environmental administrators. Many leading environmentalists were appointed to be staff members in the Environmental Protection Agency (EPA), in the Department of Interior, and in the Justice Department, which emphasized national recognition, integration and institutionalization of environmentalism. It largely contributed to the moderation policy. If they wanted to be appointed, environmental leaders with ambition had to avoid extreme stands and claims. The Roadless Area Review and Evaluation episode in the late 1970s provides a significant instance of this policy of moderation and compromise by environmentalists who openly sought appointment as high ranking officials. Rupert Cutler, former executive at The Wilderness Society, was urged by his associates to apply for assistant secretary of agriculture in the Carter administration. The powerful timber industry lobby could easily block Cutler's appointment. Cutler and representatives of the timber industry met near O'Hare Airport, and the officials explained how the timber industry had difficulty in exploiting some unprotected areas in the wilderness because of grass-roots environmentalism activity. Cutler happened to be appointed later in 1977. He initiated an inventory of all national forests eligible for wilderness. This was the second Roadless Area Review and Eva-

²⁴. Frohlich and al., 1971, as mentioned in Helen M. Ingram and Dean E. Mann, *Ibid.*, p. 149.

uation, or RARE II. The major groups among the national environmental organizations reached a consensus and requested a modest one third of the roadless areas be designated wilderness. The Forest Service claimed protection for about 24 % of the total. Finally, the Carter administration accepted the Forest Service's proposal. Grass-roots activists wanted to challenge RARE II in court, but the larger environmental organizations did nothing.²⁵ Environmental power was in Washington D.C., compromising with federal power, not at local or state level. The national consensus about the American system was shared by mainstream environmental leaders all the more as they had been given access to the political machinery instead of being ignored or discarded; they had become the self-regulatory device of a political force that could have been a threat to the whole system. The movement had been institutionalized and integrated into the American system as another business.

The snail darter episode (1973-1979) exemplifies the workings of American institutions in environmental issues, especially how litigation can help support the environmental cause and how the environmental lobby can only play the game by its rules. The snail darter, an obscure, nongame three-inch minnow was absolutely unknown until 1973. In 1975 it was added to the itemized list under the protection of the Endangered Species Act (1973). The conflict with political and industrial interests was unavoidable as the snail darter lived in the area of the Tennessee Valley Authority's nearly completed Tellico dam. "Under section 7 of the Endangered Species Act, environmentalists filed a suit to prevent completion of the \$116 million dam. After extensive legal battles, on June 15, 1978, the U. S. Supreme Court ruled in favor to the fish."²⁶ As a reaction, Congress decided to introduce more "flexibility" into the Endangered Species Act so as to take economic interests into account. Representative John Duncan of Tennessee claimed that 3,000 people who worked on the Tellico project were unemployed because of the Supreme Court decision. As a result, a seven-member committee of high-ranking federal officials were given the right to grant exemptions to the Endangered Species Act. The so-called "God Committee", immediately ruled in the snail darter controversy, saved the fish and killed the dam project on January 23, 1979. Later in June, Duncan retaliated in a bright and brisk move on Capitol Hill. In forty-two seconds and a voice vote, he offered a short rider to the annual energy and water-development bill that exempted the Tellico project from the requirements of the Endangered Species Act. Senator Howard Baker of Tennessee first failed to have a similar measure voted in the Senate, but on September 11, he forced a four-vote victory. A presidential decision in favor of

25. Christopher Manes, *Green Rage* (Boston: Little, Brown and Company, 1990), pp. 62-63.

26. Nash, *Ibid.*, p. 178.

the minnow was the environmentalists' last hope, but political pressures proved to be strong enough to stop President Carter's veto.²⁷

The Snail Darter episode truly exemplifies how economic interests usually take precedence over environmental issues, but it also provides ample evidence that environmental concern has been built into the legal and legislative functioning of the nation, so that due process of law can regulate conflicts.²⁸ The machinery of democracy, be it its executive, legislative or judiciary branches, makes it possible for all parties to have their claims looked into. As for environmentalists, they can resort to a significant body of laws to use litigation as a means to have their voices heard, just as any other professionals.

The Scientists predicament

Interestingly, litigation, which environmentalists most often resort to, is another reason why they have not gained more power in the U.S. When final decisions result in huge losses in terms of profits, the parties implied in the case will call experts who hardly ever agree. In other words, scientists most of the time fail to be objective and disinterested advisers, thus weakening their cause and raising doubt about the plausibility of contentions.

Ecology has made it crystal clear that "Everything is connected to everything else!"²⁹ Providing accurate, extensive and reliable data on any environmental problem is an endless task. Whatever the conclusions of an environmental impact study may be, they can not be but partial. As an example, the widely publicized green-house effect is highly controversial. Here are two different opinions by equally respectable experts. In the summer of 1988, Dr. James Hansen, director of NASA's Goddard Institute for Space Studies, told Congress that :

The earth is warmer in 1988 than at any time in the history of instrumental measurements [...] the four warmest years [...] have all been in the 1980s [...]. In

27. Nash, *Ibid.*, p. 178.

28. Other cases prove that environmental considerations may finally prevail. Walt Disney Enterprises' plans for a massive ski resort in the Mineral King was finally abandoned in 1978 after much work by the Sierra Club to protect the site, in spite of a 1972 Supreme Court decision that rejected a Sierra Club appeal. The cost of long delays had discouraged Walt Disney Enterprises. More clearly, in 1978-1979, in Hawaii, a bird, the palila, sued for protection of its only habitat. The Sierra Club Legal Defense Fund and the Hawaiian Audubon Society represented the bird, but the case was recorded as Palila vs. Hawaii. The bird won.

29. Commoner's first law. An environmental scientist, Barry Commoner listed these basic ecological laws: 1- Everything is connected to everything else. 2- Everything must go somewhere. 3- Nature knows best. 4- There is no such thing as a free lunch.

my opinion, [...] the greenhouse effect has been detected, and it is changing our climate now.

Conversely, Richard Lindzen of M. I. T.'s Department of Earth, Atmospheric and Planetary Sciences says, "the data as we have it does not support a warming."³⁰ The complexities of environmental issues thus lead to endless conflicts between experts, with effects litigation, even regulation and implementation.

When required to act as experts, scientists may be biased because of their loyalties to those industries or institutions which finance their research, consequently offering different interpretations of the same scientific work. This was so obvious that "the National Academy of Sciences had to exclude from its review committees scientists who were stockholders in either the companies for which they worked or those who financed activities those committees were asked to review."³¹

Such limitations and weaknesses in scientific expertise have also curbed environmentalists' action in the field of industrial regulation. Industries defend themselves by arguing that since scientific reports are inconclusive, higher levels of proof must be established before regulation. Industrialists support the scientists who demand high levels of proof of harm, bring them to the courts and put pressure on those who support preventive action even if level of proof is low so that by the early 1980s fewer and fewer scientists were willing to take similar public position.³² Environmental action, credibility and power thus seem to be questioned for lack of scientific evidence, but the flaw cuts both ways. If industrialists argue things should not be changed for lack of proof, ecologists claim things must be changed before it is too late. What should be noted here is not the inability of scientists to provide clear or unbiased answers. The question is to assess the implication of this absence of certainty in terms of manipulation by environmentalists, "The Insurance Policy Ruse" as Robert James Bidinotto calls it.³³

According to that interpretation, environmentalists claim that even though we can not have reliable scientific evidence in environmental issues, we must act while it is still time as though the worst environmental catastrophes were in sight. If we don't, the planet is doomed to some kind of environmental winter. They say drastic political and economic measures should be taken and if necessary forced upon reluctant citizens now, even if the most pessimistic scenario never materializes. This is especially true of deep ecologists who have

refused moderation and compromise with the system. Although they may not be very active within the political arena, their significant influence in academic circles and the media is easily translated into public sympathy for the cause. For example Earth First!, the most famous action group of deep ecologists, has been more and more vocal, even though its former ecoteur leader Dave Foreman was arrested by the FBI for conspiring to sabotage nuclear plants. Greenpeace is famous and popular worldwide and many of its commercials aired on the cable music network, VH-1, involved Hollywood celebrities. Tapping this reservoir of sympathy, deep ecologists could logically argue that since only coercion can prevent a major environmental catastrophe, it takes strong political power to impose such decisions upon the world's population, as environmental problems are global. Eco-hysteria, maintained and magnified by the media, could be paving the road to eco-fascism. But this is another story...

³⁰ Mentioned in Robert James Bidinotto, "Environmentalism: Freedom's Foe for the '90s", *The Freeman*, November 1990, p. 416.

³¹ Samuel P. Hays, *Beauty, Health, and Permanence: Environmental Politics in the United States, 1955-1985*, (New York: Cambridge University Press, 1987), p. 356.

³² Hays, *ibid.*, p. 338-60.

³³ Robert James Bidinotto, *Ibid.*, p. 417.

Terre et pouvoir

Claude FERAL
Université de La Réunion

Nombreuses sont les similitudes entre le devenir des Indiens au cours de la conquête de l'Ouest américain et l'histoire de la colonisation de l'Afrique australe. Parmi les plus frappantes, rappelons que "la terre est, depuis les origines, au centre de la réalité américaine"¹, et que c'est "par la terre" que "l'Etat fédéral a réussi, dès le XIX^{ème} siècle, à construire politiquement, juridiquement et économiquement une nation : les Etats-Unis"² ; de même, l'histoire des colons européens au sud du continent africain repose sur des conquêtes territoriales, permettant d'asseoir domination politique et puissance économique dans des circonstances où l'utilisation de l'appareil juridique évoque bien souvent celle qu'en ont faite les hommes de loi américains. Réflexion parallèle, aussi, sur le non-partage du pouvoir économique en sa composante foncière : les Indiens se sont trouvés isolés sur des réserves, tenus à l'écart du "mainstream of American progress", tandis que l'on accaparait leurs terres et leurs richesses ; les Noirs d'Afrique du Sud également envoyés dans les bantoustans, dépossédés de leurs terres ancestrales sont délibérément écartés des profits que permet leur travail. Semblable fierté parmi les riches et les possédants des deux pays, même processus d'identification au continent conquis³, "appropriation sentimentale" doublant "l'appropriation de fait"⁴.

Au moment où le gouvernement dominé par la minorité blanche sud-africaine se voit contraint de négocier un transfert de pouvoir, il apparaît que la majorité opprimée ne se contentera pas de l'obtention du droit de vote par l'application stricte du principe "un homme, une voix". Car un pouvoir politique qui ne reposerait sur aucune base économique serait un leurre. Pour les paysans sud-africains, ce pouvoir économique ne peut se concevoir que par la récupération des terres que se sont appropriées les colonisateurs.

¹ M. F. TOINET, "Land Law, Law of the land au XIX^{ème} siècle", in *Revue Française d'Etudes Américaines*, n° 48-49, "La Terre Américaine" (Nancy : Presses Universitaires de Nancy, avril-juillet 1991), p. 187.

² Ibid., p. 197.

³ Marie-Jeanne ROSSIGNOL, "La Louisiane en 1803 : terre d'expansion, terre d'exploration, ou comment les sciences naturelles et la diplomatie se mêlent", Ibid., pp. 125-35.

⁴ Ibid., p. 133.

Cependant, il ne s'agit pas pour eux de se contenter des terres distribuées par le gouvernement sud-africain dans le cadre de la politique des bantoustans — territoires promis à l'autonomie interne mais ne représentant que 13 % de la superficie du pays et donc insuffisants pour satisfaire les besoins de 16 millions de Noirs, alors que 4 millions de Blancs se partagent les 87 % de la superficie restante⁵. La majorité sud-africaine de couleur réclame d'une part des terres en zones rurales suffisamment riches pour permettre effectivement aux cultivateurs de gagner leur vie — ce qui n'est pas le cas dans les bantoustans, situés pour l'essentiel dans des zones rurales pauvres —, d'autre part des terrains en zones urbaines permettant aux travailleurs de se loger.

Pouvoir et terre

Lorsque, au XVII^e siècle, les Hollandais de la Compagnie des Indes orientales envisagèrent de s'installer en Afrique australe, la terre n'y faisait pas l'objet de tractations, achat ou vente. Son appropriation était collective — ou n'était pas, notamment pour les communautés nomades qui suivaient leurs troupeaux au gré des pâturages⁶. La comparaison s'impose, ici encore, avec la conception de la terre qu'avaient les Indiens d'Amérique du Nord quand débarquèrent les premiers colons : les tribus indiennes ne se considéraient pas propriétaires de la terre, mais comme en faisant partie⁷.

En Afrique australe avant l'arrivée des Blancs, si parfois le contrôle de la terre changeait de mains selon l'état des rapports de force militaires ou politiques, les droits élémentaires des utilisateurs de la terre — ceux qui la cultivaient pour se nourrir et y faisaient paître leur bétail — ne s'en trouvaient pas altérés : ils ne perdaient pas leur terre lorsque le pouvoir changeait de mains.

Dans l'ensemble, au XIX^e siècle, les régions rurales agricoles cultivées par des Africains permettaient l'auto-suffisance, produisant même des surplus qui étaient revendus sur le marché à des prix intéressants⁸. Mais, au cours des décennies, les politiques gouvernementales ont progressivement favorisé les fermiers blancs au détriment des agriculteurs africains.

⁵. Voir article Claude FÉRAL, "Les bantoustans d'Afrique du Sud : indépendance imposée, indépendance refusée", in *Alizés*, n° 1, janvier 1991, pp. 109-16.

⁶. Bernard LUGAN, *Histoire de l'Afrique du Sud - De l'Antiquité à nos jours* (Paris : Perrin, 1986), p. 62.

⁷. John TERRELL, *Land Grab - The Truth about "The Winning of the West"* (New York : The Dial Press, 1972), p. 23.

⁸. M. A. UHLIG, ed., *Apartheid in Crisis* (London : Penguin Books, 1986), passim.

Avec le développement des villes et du capitalisme, les fermiers ont commencé à produire pour vendre aux citadins ; pour vendre davantage, il leur fallait toujours plus de terre et de bétail ; afin d'augmenter et améliorer leur production, ils se sont mis à louer leurs terres aux paysans les plus pauvres, amorçant ainsi un processus d'appauvrissement menant à la dépossession.

Les lois réglementant l'accession à la propriété et les programmes de déplacement forcé ("forced removals") des populations ont contribué à créer l'actuelle situation de pauvreté extrême des seules zones rurales dans lesquelles les Africains sont autorisés à devenir acquéreurs de terre. Au début des années 1980, deux-tiers des résidents des bantoustans n'avaient pas de terre. Cette situation dans les bantoustans vient renforcer le système de réglementation stricte et de surveillance étroite des déplacements des individus et assure aux fermiers blancs un réservoir de main-d'œuvre à très bon marché. Dans les fermes des Blancs, les conditions de travail des ouvriers noirs ne sont généralement pas bonnes et leurs salaires très bas. Un rapport du "Farm Labour Project" soumis en 1982 à une commission d'enquête gouvernementale révélait que les salaires des ouvriers agricoles avaient même baissé en termes réels au cours des dix dernières années.

Quelle terre pour quel pouvoir ?

La "Charte de la Liberté" ("Freedom Charter") élaborée par l'African National Congress en 1955 déclare que l'Afrique du Sud appartient à tous ceux qui y vivent, qu'ils soient blancs ou noirs, et que la terre devra être partagée entre tous ceux qui la travaillent. Document commun "signé par tous les opposants au pouvoir : A.N.C., libéraux européens, congrès indien, mouvement métis (S.A.C.P.O.)", il est "la première définition de la lutte contre l'apartheid"⁹. Ce même document demande que l'on mette fin aux restrictions apportées au droit de posséder de la terre et basées sur des critères de race.

En 1986, l'A.N.C. reconnaît qu'une nouvelle Afrique du Sud démocratique et ne connaissant plus de restrictions fondées sur la race est proche. Dans son projet de nouvelle constitution ("Draft Constitutional guidelines for a Democratic South Africa") figure l'obligation pour le futur gouvernement de supprimer toutes les restrictions à caractères raciaux apportées à l'acquisition et à l'utilisation de terre. En outre, il devra mettre en œuvre un programme de réformes foncières en appliquant le principe d'"affirmative action", c'est-à-dire en adoptant des mesures compensatoires au seul bénéfice des victimes de "forced removals", contraintes par la force d'abandonner leurs terres.

⁹. Bernard LUGAN, *Ibid.*, p. 218.

Pour l'A.N.C., "réforme foncière" ne signifie pas seulement redistribution des terres. Ces termes impliquent une totale réorganisation de la possession de la terre et de son utilisation¹⁰. Plusieurs raisons sont mises en avant : elles sont tout d'abord d'ordre politique et culturel ; mais les raisons les plus fortes sont sans doute d'ordre économique.

Dans le domaine politique, la prise de pouvoir au sud du continent africain s'est faite par des guerres de conquête dans lesquelles les victoires des Blancs devaient beaucoup à la force de leurs armes. De plus — ici, le parallèle s'impose avec l'avancée coloniale dans les Etats-Unis du XIX^e siècle — les colons blancs ont usé de traités et accords pour amener les Africains à céder leurs terres. Ils ont fini par se rendre propriétaires de la plupart des terres mais, manquant de bras, ont gardé les Noirs en tant que fermiers ou ouvriers agricoles.

Parmi ces derniers, certains ont pu acheter — racheter — leur terre mais des lois successives ("1913 Land Act", "1936 Land Act") les en ont chassés pour les contraindre à s'installer dans des réserves — les victimes de ces "forced removals" se sont trouvés ainsi dans une situation semblable à celle des Indiens d'Amérique du Nord repoussés toujours plus à l'ouest par la conquête. Leurs titres de propriété étaient tout simplement ignorés et ne garantissaient plus leur droit de propriété. Les raisons économiques justifiant une réforme foncière sont pressantes. Le rythme de croissance de la population sud-africaine est tel qu'elle va pratiquement doubler d'ici vingt-cinq ans. Le chômage touche déjà environ 5 millions de personnes et le chiffre des demandeurs d'emploi s'accroît de 250 000 chaque année. L'industrie ne pourra absorber à elle seule les nouveaux demandeurs d'emploi. Mais l'avenir de l'agriculture sud-africaine est incertain : le pays renferme relativement peu de terres riches et fertiles. Certaines régions sont très sèches et dépendent de pluies irrégulières, mais les possibilités d'irrigation y sont extrêmement réduites ; ailleurs la pratique de l'agriculture intensive a épuisé les sols. Une redistribution des terres devrait donc être accompagnée de mesures permettant aux agriculteurs d'améliorer les terres endommagées ainsi que leurs méthodes agricoles.

Partager le pouvoir, partager la terre

Comment, en pratique, réaliser cette réforme foncière nécessaire à une redistribution du pouvoir économique et du pouvoir politique ? En Afrique du Sud, les opposants au gouvernement en place reconnaissent que c'est un sys-

tème de droit entièrement nouveau qui devra être élaboré, qui, au-delà des simples titres de propriété actuels, puisse tenir compte de facteurs tels que l'occupation de fait — sans titre — du sol ou l'usage productif de la terre¹¹. Il faudra mettre en place un système de protection des droits existants, garantis par des titres de propriété, mais jusqu'ici ignorés, et en outre déterminer sur quels critères seront établis les droits de propriété futurs.

Il sera nécessaire de réglementer aussi le système de "réparations" ou compensations au profit de ceux qui ont été spoliés. Ces derniers sont nombreux : paysans que l'on a arrachés par force à leur terre ou que l'on a contraints à la vendre en application des lois d'*apartheid*. La complexité d'une éventuelle politique future de redistribution des terres est évidente : qui, par exemple, va décider du bien-fondé des innombrables requêtes ? séparer le vrai du faux dans les allégations ? décompter, trancher, établir des quotas ?

L'A.N.C. réclame une véritable politique de redistribution foncière qui mette fin à la situation d'injustice actuelle. Elle rejette la récente offre gouvernementale, une fois supprimées toutes les restrictions fondées sur la race, de permettre à la loi du marché de jouer librement, rappelant que cette possibilité renforce inmanquablement les inégalités en laissant les mains libres aux plus forts. Là encore s'établirait la logique : davantage de pouvoir économique, donc davantage de pouvoir politique aux riches et aux possédants en place.

Pour prévenir ces luttes sans merci, l'Etat saura-t-il intervenir suivant une planification raisonnable, acceptée par tous, sans pour autant succomber aux maux de l'excès de bureaucratie ni réitérer les erreurs du gouvernement américain lorsqu'il prétendait dédommager les Indiens dépossédés ?

BIBLIOGRAPHIE

- Association Française d'Etudes Américaines, *Revue Française d'Etudes Américaines*, n° 48-49 "La Terre Américaine" (Nancy: Presses Universitaires de Nancy, avril-juillet 1991).
- African National Congress, *A.N.C. Position on the Land Question-Discussion document for the A.N.C. National Conference, June 1991* (unpublished document, March 1991).
- Russel Lawrence BARSH, *The Road : Indian Tribes and Political Liberty* (Berkeley: University of California Press, 1982).

¹⁰. v. African National Congress, *A.N.C. Position on the Land Question*, Discussion document for the A.N.C. National Conference, June 1991, unpublished document, March 1991.

¹¹. African National Congress, op. cit., p. 14.

- J.E. CAMBERLIN, *The Harrowing of Eden - White Attitudes toward Native Americans* (New-York: The Seabury Press, 1975).
- W.A. DE KLERK, *The Puritans in Africa - A Story of Afrikanerdom* (London: Rex Collings, 1975).
- Vine DELORIA, Jr., *Behind the Trail of Broken Treaties - An Indian Declaration of Independence* (New-York: Delacorte Press, 1974).
- Rachel ERTTEL, Geneviève FABRE, Elise MARIENSTRAS, *En marge - Les minorités aux Etats-Unis*, Cahiers Libres 189-90-91, (Paris: Maspero, 1971).
- Claude FÉRAL, " Les bantoustans d'Afrique du sud: indépendance imposée, indépendance refusée", in *Alizés*, n°1, janvier 1991, pp. 109-16.
- Wilbur R. JACOBS, *Dispossessing the American Indian: Indians and Whites on the Colonial Frontier* (Norman: University of Oklahoma Press, 1985).
- Bernard LUGAN, *Histoire de l'Afrique du Sud - De l'Antiquité à nos jours* (Paris: Perrin, 1986, dernière édition 1990).
- Peter MATTHIESSEN, *Indian Country* (New York: Viking Press, 1984).
- South African Institute of Race Relations, *Race Relations Survey* (Johannesburg: annuel depuis 1936).
- John Upton TERRELL, *Land Grab - The Truth About "The Winning of the West"* (New-York: The Dial Press, 1972).
- M.A. UHLIG, ed., *Apartheid in Crisis* (London: Penguin Books, 1986).
- Wilcomb E. WASHBURN, *The Indian in America* (New-York: Harper and Row, 1975).

Programme du C.A.P.E.S.